

W-FENELEC

MAGAZINE



THE OCEAN

ORV
THERAPY?
BEAUREGARD
BIRDS IN ROW
MOTOCULTOR FEST
BLACK TABOO
WORST DOUBT
XTREME FEST
LES LULLIES
YAWNERS
UNSAFE
LA FERME ÉLECTRIQUE



ÉDITO

HORS-SÉRIE

On n'est pas toujours très bon sur la communication, on est encore plus mauvais sur l'auto-satisfaction mais une fois n'est pas coutume, on va se féliciter dans cet édit. Et en profiter pour te féliciter toi aussi.

On s'auto-congratule parce qu'on a battu notre record de téléchargements d'un mag ! Le Hors-Série Hellfest 2023 est en effet devenu notre meilleur score ! Sorti au milieu du mois de juillet, il totalise déjà plus de 60.000 téléchargements ! Le précédent record était détenu par le très joli mag consacré, entre autres, à Bad Religion, ce dernier paru en juin 2021 a atteint (deux ans après) la barre, déjà très sympathique, des 50.000 téléchargements. Là, tu as explosé ce record en à peine 3 mois. C'est tout simplement de la folie. Donc merci à toi de l'avoir téléchargé mais aussi de l'avoir partagé à tes connaissances. Depuis plus de 25 ans, notre seul moteur, c'est la passion de la musique. Si personne n'est payé pour faire ce que l'on fait et que tout est toujours gratuit, cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas un énorme boulot. Et là, je peux féliciter toute l'équipe (et moi avec) parce qu'on ne compte jamais nos heures mais malgré le temps qui passe, les articulations qui s'encrassent, les familles qui s'élargissent, les responsabilités dans nos vrais métiers qui augmentent, malgré tout ça, on est toujours au taquet et on cherche toujours et encore à faire mieux ou au moins aussi bien. Alors, pour ce numéro de rentrée, on a été petit joueur, à peine la moitié du Hors-Série Hellfest mais il était évident

qu'on ne ferait pas 666 pages tous les deux mois ! N'empêche qu'en sortir plus de 330, c'est, à nouveau, un sacré défi de relevé. Et s'il y a beaucoup de (très belles) photos dans ce numéro, c'est qu'on a pu profiter pleinement des festivals et que les photographes ont passé des heures à trier, éditer, re-sélectionner des milliers de clichés pour que les quelques-uns que tu auras sous les yeux dans quelques minutes méritent leur place.

Le nombre de téléchargements qui explose, les différents messages de toi ou des personnes qui travaillent pour les groupes, les festoches, ça nous touche vraiment et, parfois, ça fait du bien de se dire qu'on partage le plaisir qu'on prend à écouter et faire vivre la musique. Alors n'hésite pas à lâcher un like, un partage, un petit mot... Ça ne coûte rien mais ça nous fait du bien ! Et ça nous évite de faire une campagne de crowdfunding pour trouver de la motivation à notre passion !

■ Oli

SOMMAIRE

06 THE OCEAN

13 BEN HARPER

16 UNSANE

24 FESTIVAL BEAUREGARD

52 BLACK TABOO

62 LA FERME ELECTRIQUE

104 PHOTOS LIVE IN FRANCE

178 MOTOCULTOR FEST

196 BIRDS IN ROW

246 WORST DOUBT

250 PJ HARVEY

262 XTREME FEST

292 YAWNERS

296 LIVE : DOMI & JD BECK

304 LES LULLIES

315 INTERVI OU : THERAPY?

318 HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

326 LES DISQUES OUBLIES

328 DANS L'OMBRE : ANGIE NRV



Ont participé à la rédaction de ce numéro :
Oli, Ted, Éric, Gui de Champi, Julien, Guillaume
Circus, JC, Nolive, Gab...
Maquette couverture et mag : Oli
Toutes photos (sauf précisions) : DR
Photo couverture : Jaqueline Vanek
Relations Presse : Aria Promotion

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER CET ETE

Slipknot a annoncé s'être séparé de Craig Jones, leur claviériste / sampleur. Aucune raison pour son départ n'a été donnée. Le groupe l'a remplacé par un nouveau membre mystère et a annoncé qu'il célébrera les 25 ans de son premier album éponyme sur la route en 2024.

Creed va se reformer, notamment pour le Summer of '99 Cruise qui se tiendra en avril 2024 du côté des Bahamas.

Volbeat a annoncé le départ de son guitariste Rob Caggiano qui a officié dans la troupe depuis plus de 10 ans.

Anti-Flag arrête ses activités, suite à des plaintes contre son chanteur, Justin Sane pour viols et agressions sexuelles.

Incubus prépare une version réenregistrée de son album Morning view pour l'automne : Morning view XXIII.

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN SEPTEMBRE

Dino Cazares et Milo Silvestro de **Fear Factory** ont rejoint Robb Flynn et Jared MacEachern de **Machine Head** pour leur «Electric happy hour», la session de 2h est sur Youtube.

Mr Big va embarquer sur une tournée d'adieu appelée «The BIG finish».

Steve Harwell, chanteur de **Smash Mouth**, est décédé à 56 ans. Il était en phase finale d'insuffisance hépatique.

Blink 182 revient le 20 octobre avec un nouvel album, One more time... Ce sera le premier album depuis 2011 avec le line-up classique.

Le **Motocultor Fest** a levé le voile sur les premiers noms qui composeront son affiche de sa 15ème édition prévue du 15 au 18 août 2024 à Carhaix. Au programme : Architects, After the Burial, Cattle Decapitation, Clutch, Kvelertak, Les \$heriff, ou encore The Black Dahlia....

QUI A DIT ?

Je suppose que les premiers fans ont simplement aimé la pureté de notre démarche et de nos convictions, et qu'ils ont pu s'y retrouver dedans.

- A. Unsane
- B. The Ocean
- C. Therapy?
- D. Worst Doubt

Non, je ne me prépare pas physiquement pour une tournée mais peut-être qu'il faudrait que j'y songe.

- A. The Ocean
- B. Birds in Row
- C. NRV
- D. Yawners

Notre charme grivois pourrait nous faire percer.

- A. Black Taboo
- B. Therapy?
- C. Unsane
- D. Les Lullies

Même dans notre scène, j'ai l'impression de ne pas être légitime.

- A. Birds in Row
- B. Worst Doubt
- C. Les Lullies
- D. Yawners

Et puis on va lui dire quoi au public ? Salut ça va, telle ville, les bras les bras les bras...

- A. Les Lullies
- B. Yawners
- C. Birds in Row
- D. Worst Doubt



THE OCEAN

DEPUIS BIENTÔT 15 ANS, LOÏC A REJOINT LE COLLECTIF THE OCEAN TOUJOURS MENÉ PAR LE STAKHANOVISTE ROBIN (GUITARISTE, AUTEUR, COMPOSITEUR DU COMBO MAIS AUSSI PATRON DE PELAGIC RECORDS), IL Y A POSÉ SA VOIX ET NOUS OFFRE UN PEU DE SON TEMPS POUR RÉPONDRE À DE NOMBREUSES QUESTIONS SUR L'ACTUALITÉ BRÛLANTE DU GROUPE.

The Ocean a passé en revue toutes les ères géologiques, c'est Robin qui a imposé cette thématique ?

Oui, Robin est en charge de conceptualiser les thèmes des chansons. En tant que fondateur du groupe, il joue un rôle essentiel dans la direction artistique. Le groupe porte véritablement sa vision créative. Il possède une vision unique et bien définie qui guide notre musique et notre identité artistique.

Avec Holocène, c'est terminé, vous savez s'il y aura un nouveau cycle ou si ce seront des albums «indépendants» par la suite ?

Honnêtement, je ne le sais pas pour le moment. Je crois qu'il reste une ère géologique très courte dont il n'a pas encore abordé le thème. À l'heure actuelle, je ne peux pas dire s'il prévoit de l'explorer à l'avenir. Ça dépendra probablement de son inspiration et de la direction qu'il souhaite prendre pour la suite.

Le collectif ressemble davantage à un groupe, comment fonctionne la prise de décision ?

Il est vrai que notre line-up est resté assez stable depuis un certain temps, mais je ne pense pas que cela signifie que le collectif soit mort. En ce qui concerne la prise de décision, c'est principalement Robin. En tant que fondateur du groupe, il a toujours été le principal à prendre les décisions et cela ne devrait pas changer. Bien sûr, il nous consulte et demande nos avis et corrige s'il le faut, mais la décision finale lui revient la plupart du temps.

Sur certains morceaux, l'inspiration des textes vient quasiment de l'actualité... Il est plus facile d'écrire sur des thèmes du monde moderne ?

Je suppose que oui, mais pas forcément. Il faudrait poser la question à Robin. En fin de compte c'est lui qui compose et écrit tous les textes donc il serait le mieux placé pour répondre à cette question, je pense.

Il y a des citations de Lautréamont, en français, tu pourrais chanter en français ?

En effet, nous avons inclus des citations de Lautréamont ainsi qu'une partie parlée en français. Ça démontre que rien n'est impossible en musique, y compris chanter en français. L'anglais a l'avantage d'être une langue internationale qui permet d'atteindre un plus large public. Je ne pense pas que je vais chanter en français avec The Ocean, peut-être une chanson dans le futur, mais ça serait tout à fait possible de chanter en français dans un autre projet.

Des citations de Guy Debord sont utilisées dans le livret, tu sais que Hypno5e a mis des samples de Debord sur A distant (dark) source ?

On en avait un peu parlé avec Manu, mais je ne savais pas qu'ils avaient utilisé des samples.

L'album est assez «clair», avec pas mal d'ambiances plus légères, des cuivres... ça reflète votre état d'esprit au moment de composer ?

Les idées de base ont été composées par Peter pendant la pandémie et, ensuite, il les a fait écouter à Robin qui les a modifié et adapté à l'esthétique sonore de The Ocean. C'est vrai, l'album est plus lumineux avec une forte base d'éléments électroniques. Nous avons ajouté des cuivres car ils sonnaient mieux avec notre vision musicale que l'utilisation d'une section de cordes comme on l'avait déjà fait dans le



passée. L'état d'esprit était assez différent et un peu bizarre pendant la pandémie et on savait pas trop comment l'avenir allait être. On a eu beaucoup plus de temps comparé aux anciens albums.

La musique vient toujours avant le chant et avant les textes, tu aurais pu poser plus de chant lourd ou la musique ne s'y prêtait pas suffisamment ?

Oui, en effet, la musique arrive toujours avant le chant dans le processus de création. Pour cet album, nous avions envie de créer quelque chose de différent et il est vrai que les morceaux demandaient une approche plus calme et plus émotionnelle, je trouve. Nous avons également essayé des parties vocales criées, mais cela ne produisait pas le résultat que nous recherchions car la musique ne s'y prêtait pas suffisamment.

Vous avez déjà sorti deux clips, ils ont été tournés en même temps ?

Oui, c'est exact. Les vidéos ont été tournées

lors de notre tournée américaine en support de Katatonia. Une partie a été filmée à Montréal, les parties en studio ont été enregistrées à Los Angeles, et les scènes sur la plage et en pleine jungle ont été filmées à Porto Rico pendant les quelques jours où nous avons donné notre premier concert là-bas. Le clip a été réalisé par notre ami Drew Storcks, qui fait également partie du groupe Shy, Low.

C'est facile de faire l'acteur ?

Non, personnellement je ne trouve pas que ce soit facile du tout. C'est vraiment un domaine différent qui exige beaucoup de temps et de préparation qui inclut le visuel et on n'était pas super préparés pour cela, ça s'est fait entre deux concerts un peu à la fraîche mais nous sommes très satisfaits et contents du résultat final.

Les clips sont liés, d'autres sont prévus ?

Oui, un autre clip est prévu, il doit sortir dans les prochains jours ou dans quelques semaines, il est actuellement en phase de finalisation.

Pourquoi avoir choisi ces morceaux-là ? Il y en a des plus courts qui coûteraient moins cher !

Après plusieurs discussions avec Drew, nous avons pris la décision de tourner «Parabiosis» en premier. Les idées qu'il nous a présentées nous ont vraiment séduites. Ensuite, nous avons choisi «Subatlantic» comme deuxième clip. Nous avons prévu de filmer ce deuxième clip à l'observatoire d'Arecibo à Porto Rico. Nous les avons contactés des mois à l'avance et obtenu leur autorisation, mais une fois sur place, ils ont changé d'avis. Ça nous a poussés à improviser sur place pour trouver un nouvel endroit et élaborer un nouveau scénario. C'était un peu rock and roll mais, encore une fois, on est vraiment content du résultat final.

Travail en studio, travail sur les clips, travail sur l'artwork, des idées suivies jusqu'au bout, un chant qui s'éclaircit... ça fait pas mal de points communs avec Tool, non ?

[Rires] Oui, peut-être que nous avons quelques points en commun avec Tool. Je ne pense pas que cela soit intentionnel, mais il est clair qu'ils

sont au sommet de leur art et dans tous les aspects de leur musique. Ça fait toujours plaisir d'avoir une comparaison comme celle-ci mais ils ont quand même quelques coups d'avance.

Vous préparez une grosse tournée européenne, ça va être intense, tu fais une préparation physique ?

Non, je ne me prépare pas physiquement pour une tournée mais peut être qu'il faudrait que j'y songe. C'est vrai que ça va être une tournée intense, avec 28 concerts en 30 jours, dont 17 sans day off, ça risque de piquer un peu. Je vais surtout essayer de récupérer un max du jet lag après notre retour d'Afrique du Sud, d'Australie et de Malaisie et de passer du temps avec ma famille et de dormir autant que possible pour être au meilleur de ma forme.

Tu regardes la liste des dates en te disant que tu pourras faire un peu de tourisme ou vous n'allez pas avoir le temps de profiter des villes ?

Absolument, autant que possible, pour être



honnête. C'était mon rêve lorsque j'ai rejoint le groupe en 2009. Je voulais sortir de la Suisse et voyager autant que possible, découvrir de nouveaux endroits, rencontrer de nouvelles personnes et goûter à de nouvelles expériences culinaires et culturelles. Après, des

fois en raison de contraintes de temps, c'est pas toujours possible de tout visiter, mais on essaye d'explorer le plus possible.

Ce sera avec This Will Destroy You, est-ce que tu te dis parfois que ce serait pas mal avec du

chant à tel ou tel passage ?

Oui, c'est exact, nous allons tourner avec This Will Destroy You, ça va être un cool tour. Il y aura des premières parties avec des groupe du label dans différents endroits avec Lost in Kiev pour la France, Playgrounded pour la Hollande et d'autres bands. Pour la création de chansons, c'est pas quelque chose qui m'arrive très souvent je dois dire. Il m'est arrivé d'avoir quelques idées de temps en temps, mais ce n'est pas très fréquent.

Vous avez joué cet été au ArctAnGent, vous avez donc fait à peu près tous les gros festivals, lequel est ton préféré ?

Oui ArctAnGent était vraiment génial cette année. Il y avait une grande diversité de groupes, et le public était fantastique, très enthousiaste et détendu. Personnellement, tous les festivals sont assez cools en général mais j'ai un petit faible pour le Roskilde Festival au Danemark c'est vraiment une bonne ambiance avec une programmation très variée.

Vous êtes désormais chez Pelagic Records, c'est plus simple de travailler avec «la maison» ?

Oui, c'est certainement plus facile de travailler avec ton propre label par rapport à un label majeur. Chaque situation est unique mais travailler avec son propre label permet d'avoir une atmosphère plus familiale, plus à l'écoute et avec une plus grande flexibilité dans notre processus de création et également avec nos demandes. Après, avec Metal Blade, c'était vraiment cool, ils étaient quand même à l'écoute et ils nous ont permis de faire pleins de belles choses et d'exporter notre musique un peu partout.

Tu as de nouveau bossé avec Herod, tu les connais depuis longtemps, c'est difficile de leur refuser ?

Je connais Pierre depuis de nombreuses années, c'est un copain d'enfance bien avant d'avant d'avoir rejoint The Ocean et nous sommes toujours restés en contact. Donc tout se passe assez naturellement et simplement entre nous et vu que les morceaux sont juste excellents, je ne peux pas refuser !

Comment s'organise ta participation à un de leurs titres ?

Mon processus de travail reste plus ou moins le même. Il m'envoie des songs, et je choisis celles qui me parle le plus et j'essaye des choses. Il est essentiel que la chanson résonne en moi et suscite une émotion particulière. Ensuite, je travaille sur une ligne vocale pour obtenir le feu vert du groupe et ensuite je me concentre sur les paroles en dernier.

Passer du temps pour répondre aux interviews, c'est une corvée ou un plaisir ?

C'est un mélange des deux, je pense. C'est certainement flatteur et gratifiant de constater que les journalistes s'intéressent à ton album. Et c'est marrant car parfois les questions sont exactement les mêmes d'un magazine à l'autre. Je suppose que cela fait partie du jeu. En tout cas, je voulais te remercier pour cette interview, c'était très agréable ! Merci et longue vie à vous !

Merci Loïc et The Ocean, merci Clément (Vous connaissez ?).

■ Oli

Photos groupe : Jaqueline Vanek
Photos Loïc : Simon Kallas



THE OCEAN

HOLOCENE

[Pelagic Records]

Brillant, solaire, visionnaire. À l'image de son artwork et de sa déclinaison, Holocene réfléchit et renvoie la lumière au lieu de l'absorber, il irradie ses bonnes ondes et vous regarde au fond de l'âme, transperçant toutes vos défenses sans pour autant recourir tant que ça à la force.

Arrivé à la fin de son cycle, l'holocène étant la période actuelle des ères géologiques, The Ocean clôt une aventure débutée en 2007 avec Precambrian. Un survol temporel de l'évolution de notre planète qui s'achève donc avec des petites bêtes qui font de grosses conneries... Et viennent foutre un bordel climatique à la fin du «Subatlantique», la case de la frise où nous sommes... En gros, c'est la période de l'Histoire, des débuts de l'écriture à aujourd'hui même si le découpage se fait en fonction de changements naturels et sont sujets à débat (les défenseurs du Méghalayan voyant un changement notable plus précoce par exemple), des 5.000 années précédentes, on se concentre davantage sur les toutes dernières, celles qui ne laissent que peu d'espoir et rendent le titre «Subatlantique» si lourd et inquiétant. Avant ce déluge de riffs, on traverse des compositions plus posées, certaines échappant au découpage scientifique pour présenter un ton plus ésotérique («See of reeds» est à la fois une référence biblique et une plage ouverte sur une mer de tranquillité) ou un «duo» envoûtant («Unconformities» voyant la délicieuse voix de Karin Park [chanteuse d'Åra-

brot] illuminer le morceau avant qu'il ne sombre dans un maelstrom métallique). Si le cadre remonte à loin («Preboreal» correspond à peu près au Mésolithique et donc à la sédentarisation de l'Homme), les thèmes abordés par Robin Staps concernent davantage les réseaux sociaux, les clivages, la biomédecine, l'environnement, la nécessité pour certains de faire le show (cher à Guy Debord dont on trouve de nombreuses citations dans le livret) que l'invention de la notion de «maison». Un monde actuel pour une musique qui l'est tout autant, se nourrissant de l'électronique ou du trip hop pour métamorphoser un post-metal en un monstre de sensations (si «Boreal» est excellent, que dire de «Parabiosis» qui est peut-être le morceau le plus trippant jamais composé par The Ocean !).

En intégrant de nouvelles influences, en travaillant sur de nouvelles sonorités, en adoucissant la tonalité générale, The Ocean propose une musique plus prog que core sans oublier ses racines, on s'éloigne de la famille Cult Of Luna pour se rapprocher de celles de Tool ou Porcupine Tree, une mue totalement réussie tant on reste scotché à leur musique.

■ Oli



BEN HARPER

WIDE OPEN LIGHT

(Chrysalis Records)

En juin, Ben Harper a sorti un 17^{ème} album studio. Ceci via le label Chrysalis Records et le distributeur Modulor. Le musicien se charge également de la production de sa nouvelle galette. Dans ce travail, deux collaborateurs de longue date l'accompagnent. Il s'agit de Danny Kalb (ex-The Blues Project) et de Jason Mozerky (ex-Relentless 7). Trêve de digressions, c'est Wide open light qui est maintenant dans les bacs...

Ben Harper choisit de ne pas attendre pour nous offrir une petite douceur. «Heart and crown» vient en premier. Elle montre une intention minimaliste. C'est une balade instrumentale à la guitare acoustique. Toujours seul, le musicien poursuit sur «Giving ghosts». La slide guitare est une berceuse. Sa voix intervient et prend des allures soul. Un son particulièrement pur.

Plusieurs collaborateurs sont à l'œuvre. Guitariste sur White lies for dark times (2009), le fameux Jason Mozerky vient prêter son instrument sur «8 minutes». Un morceau qui propose une folk aérienne. Le chant additionnel de Shelby Lynne n'est pas étranger à cela. Quoi qu'il en soit ce premier duo au chant est particulièrement réussi. Puisque la recette fonctionne, Ben Harper reprend deux fois l'exercice : d'abord sur le morceau «Yard sale» avec Jack Johnson qui chante «I'm pretty sure, she's gone for good» avec un brin de nostalgie dans la voix, ensuite avec Piers Faccini qui arrive à la moitié de Wide

open light avec son oud entre les mains pour assurer les chœurs.

«Trying not to fall in love with you» peut surprendre. Elle est un peu comme une île entourée des autres titres. Là-bas, Ben Harper choisit de s'accompagner au piano. L'instrument donne des airs plus classiques à la musique. «One more change» nous ramène sur les chemins du gospel souvent empruntés par l'artiste. Moins de trois minutes après, «Growing growing gone» revient sur des airs plus folk. Sur l'ensemble de l'album, Ben Harper se fait un malin plaisir à toucher à tout les styles.

Comme nous étions arrivés sur Wide open light, nous pouvons repartir. «Thank you pat prayer» qui clôture le chapitre est à nouveau une belle piste instrumentale. Le fil rouge de cet album est l'amour. Pas toujours celui qui rend heureux mais l'amour quand même. Quant au son, Ben Harper joue toujours avec les racines de la musique afro-américaine sans se limiter. C'est ce qu'il fait depuis trente ans et il continue avec cet album minimaliste. Et c'est bien comme ça.

■ Julien



PIL & BUE

SPECIAL AGENTS

[Indie Recordings]

Si je n'avais pas reçu cet album qui vient de sortir et si mon prénom commençait par Gui, j'aurais pu placer Pil & Bue dans une aventure d'HuGuiGui les bons tuyaux. Parce que pour observer attentivement cette rubrique depuis maintenant près de deux ans, je pense avoir bien compris les critères d'entrée. Et il me semble que Pil & Bue les coche tous. Si je me trompe, je compte sur mes confrères pour me corriger.

Déjà, qui connaît Pil & Bue ? Ce Special agents a beau être leur quatrième album, je n'avais jamais lu leur nom avant le de le déchiffrer sur la tranche du CD, un premier opus autoproduit en 2014, le deuxième sur un micro label de chez eux (la Norvège), le troisième chez Indie Recordings comme le petit nouveau sauf que celui-ci bénéficie d'une promo en France ! Un groupe méconnu mais trouvable, voilà un critère de sélection de nos deux Gui. Peut-être pas aussi essentiel que le fait que la musique doit accrocher l'auditeur en quelques riffs mais j'ai tenu à le mettre en premier. Ensuite, faut que ça parle direct. Et avec Pil & Bue, pas la peine d'attendre plus de 20 secondes, dès l'intro de «Change your mind» tu sais que tu vas kiffer. Petter Carlsen ne t'a pas encore ensorcelé avec sa voix d'ange démoniaque que t'es déjà sous le charme de la folie du duo qui envoie des rythmes de taré et des saccades guitaristiques sans trop savoir à quel style elles appartiennent ! Et quand Petter attaque sa ligne de chant, tu es forcément convaincu. Même si

tu n'apprécies que modérément le heavy et les voix aiguës (c'est mon cas), tu plonges la tête la première dans leurs sonorités. Être convaincu par un long discours riche en circonvolutions, c'est une chose, l'être en quelques secondes de musique avec une disto soignée et une batterie qui pète, c'en est une autre, pour être un «bon tuyau», il faut coupler les deux, j'espère que mes modestes lignes cochent la case comme celles de Pil & Bue. Je pense qu'il faut aussi que le groupe ne s'enferme pas dans un registre trop répétitif, en variant les tempos, les destructurant (gros taffe du batteur Gøran Johansen), en ralentissant outrageusement certains rythmes (celui de «Next morning where was yet a new world») ou en plaçant des samples pour un titre final très post rock («Never stop [part I]»), le duo montre qu'il a plus d'un tour dans son sac et de quoi ravir mon correspondant fantôme qui trouvera forcément son bonheur et me répondra qu'il est, comme moi, devenu totalement fan de ce Special agents.

Est-ce qu'un album en «promo» peut participer à HuGuiGui les bons tuyaux, pas sûr du tout (et c'est mieux ainsi) donc une chronique «classique» suffira, à moins que dans un best of estival du fanzine, dans quelques années, l'un des Gui sorte ce groupe de son chapeau, après tout, ce n'est pas lui qui était destinataire du disque... Et peu importe le biais par lequel on y arrive, l'important c'est d'y arriver.

■ Oli



EREI CROSS

THE WIDOW AND THE OTHERS

[Klonosphère]

Ce premier album d'Erei Cross est en fait la réunion de deux sessions d'enregistrements, la première (*The widow*) étant déjà sortie sous la forme d'un EP en 2021, la deuxième (les autres donc) est plus récente, les deux se suivent et se complètent pour aboutir à un ensemble de 11 titres assez variés mais unis par la voix de Laetitia. Un chant doux, lumineux, porteur d'espoirs et apaisant, c'est notre seul véritable point de repère tant les compositions d'Adrien (guitariste de Hacride par ailleurs) sont diverses, parfois menées par un piano, parfois par une guitare, parfois par une rythmique (je préfère d'ailleurs quand la batterie sonne plus organique), elles puisent leurs influences dans le rock, l'indus, l'électro et même le metal. Bref, d'un titre à l'autre, c'est un univers totalement différent qui s'offre à nous... mais on sait qu'on est toujours avec Erei Cross grâce à cette voix enchanteresse... Au final, si tous les titres sont plaisants, je retourne bien plus volontiers vers ceux qui ressemblent davantage à des constructions pour le «live» avec un vrai punch et de l'énergie que ceux qui paraissent être des créations de studio, peut-être plus travaillées mais moins charnelles.

■ Oli



MISS GRIT

FOLLOW THE CYBORG

[Mute / PIAS]

Elle a déjà tout d'une grande. Margaret Sohn, musicienne américano-coréenne de 24 ans basée au Queens, a adopté le patronyme de Miss Grit pour sortir son premier album, *Follow the cyborg*, chez la célèbre compagnie de disque anglaise Mute (Swans, Laibach, Apparat, Liars...). Dès la première écoute, le talent est décelé immédiatement et ne s'altère pas en longueur, bien au contraire. Depuis la création de ce projet en 2018, Margaret s'était déjà lancée avec deux EPs prometteurs (*Talk talk* en 2019 et *Impostor* en 2021), dans lesquels elle semblait toutefois se chercher. Ce LP vient confirmer que sa formule «alt-rock futuriste» teintée de science fiction fait mouche.

Trip-hop, electro-pop, pop-rock, indie-pop... autant de styles qui viennent parcourir ce *Follow the cyborg* à l'approche à la fois ambitieuse (notons cette qualité d'écriture et le travail de production bien au dessus de la moyenne de ce qu'on reçoit dans le genre) et originale. Cet album «easy listening», un peu passe partout, a la force de pouvoir contenter tout un paquet de gens avides de mélodies joyeuses et entraînantes avec une pointe d'ambiances mystérieuses par moments. En bref, tout ce qu'on aime dans notre terrier.

■ Ted



UNSANE

AVRIL 2023. JE REÇOIS UN MESSAGE D'UN ATTACHÉ DE PRESSE REPRÉSENTANT LES INTÉRÊTS D'UNSANE QUI ME PROPOSE UNE INTERVIEW AVEC CHRIS SPENCER, LE FONDATEUR. EN QUEL HONNEUR ? LE GROUPE S'EST REFORMÉ AVEC DE NOUVEAUX MEMBRES ET TOURNE POUR L'OCCASION EN EUROPE POUR PROMOUVOIR LA SORTIE DES PREMIERS MORCEAUX DU GROUPE SOUS LE NOM IMPROVISED MUNITIONS & DEMO ET LA RÉÉDITION DE LEUR PREMIER EP ÉPONYME. DANS L'INCAPACITÉ D'APPRÉCIER TOUT ÇA EN LIVE, JE TENTE UNE INTERVIEW ÉCRITE À DISTANCE JUSTE AVANT LEUR ESCAPADE EUROPÉENNE. JUILLET 2023, LE PIGEON VOYAGEUR ME RAMÈNE LES RÉPONSES.



Salut Chris, j'imagine que tu es très excité à l'idée de retourner sur les routes avec Unsane et de jouer les toutes premières chansons du groupe qui vont faire l'objet d'une réédition. Mais alors, d'où vient cette idée saugrenue de reformer le groupe qui était à l'arrêt pour jouer spécifiquement ces titres-là ?

Nous jouons ces chansons depuis un moment maintenant, et c'est vraiment fou de pouvoir le faire encore après toutes ces années. Quand Vinnie est arrivé dans le groupe vers 1992, son style de jeu de batterie était très différent, donc nous avons arrêté de reprendre ces morceaux là. Et puis, il nous semblait plus logique d'aller de l'avant et d'écrire de nouvelles

choses, tout simplement.

Quel genre de sensation cela procure de rejouer ses premiers morceaux ? C'est comme une cure de jouvence ? Revisiter une partie de sa vie ?

C'est génial de pouvoir les revisiter après toutes ces années, ça fait du bien ! Ma vie à l'époque était terriblement merdique, ce qui laisse une sensation étrange car je suis désormais sorti de tout ça, de cette perspective de vie sans espoir, de la toxicomanie, d'un environnement de désespoir et de violence urbaine psychotique.

Une chose qui nous paraît curieuse, c'est de ne pas avoir Dave et Vinnie, pourquoi ?

Je les ai appelés ! Pendant la pandémie, j'ai trouvé un appartement dans un immeuble appartenant à un ami qui se situe dans le quartier de Bushwick à Brooklyn. C'est très proche de là où Vinnie vit, et j'avais l'espoir que cette proximité nous aide justement à rejouer ensemble un jour. Quand je l'ai appelé, il m'a dit qu'il vivait au Mexique. Dave, quant à lui, vit en Italie. Autrement dit, il m'était impossible de faire appel à eux en cas de potentielle reformation d'Unsane. Lorsque nous avons récupéré les droits de tous les premiers enregistrements, Todd, notre manager, et moi-même avons décidé de rééditer les premiers morceaux du groupe et de faire paraître le premier disque qui n'est jamais sorti. J'avais une folle envie de rejouer ça en concert, donc j'ai fait appel à Cooper (bassiste de Made Out Of Babies) et Jon (batter de Daughters). Pendant le confinement, on a donc joué ensemble ces anciens morceaux pour le fun, et dès que le monde s'est réouvert, on s'est dit que ce serait super de pouvoir faire quelques shows avec ces titres.

Avant d'envisager ces concerts, j'ai appelé Vinnie et Dave pour leur demander si cela ne les dérangerait pas. Ils ont tous les deux dit OK, alors nous avons fait quelques shows. Puis les choses ont commencé à décoller, il y avait un intérêt du public pour ça, donc nous avons pris la décision de faire plusieurs tournées. Quand Vinnie a appris pour l'histoire des tournées, il s'est soudain emporté contre moi. Je ne m'y attendais pas du tout car quand quelqu'un m'avertit qu'il ne veut plus jouer puis s'énerve quand je décide de continuer le groupe pour honorer les vieux titres, il n'y a rien à redire là-dessus. Je ne peux rien y faire. Si j'ai le choix entre ne plus jouer avec Unsane ou le faire avec mes amis proches, je prends la décision de le faire sans hésiter. J'aime trop la musique que j'ai écrite depuis que je suis adolescent, donc je ne peux pas me priver de ce plaisir...

Pourquoi avoir choisi Cooper et Jon, ce sont des amis ?

Exactement ! Je dirais même que ce sont deux de mes meilleurs amis. Cooper et moi, on se connaît depuis ses 17 ans, j'en avais 22 à l'époque, nous avons gardé depuis une véri-

table amitié, et ce, pour la vie ! C'est génial de pouvoir passer autant de bon temps avec eux.

Il paraît que les premiers enregistrements d'Unsane, dont font partie ces chansons qui seront jouées durant la tournée, étaient perdus ? Peux-tu nous raconter ça ?

Ouais, nous avons effectivement enregistré un disque pour un label qui s'appelle Circuit Records avant de réaliser notre éponyme. Il s'appelait Improvised munitions et nous étions très excités à l'idée de sortir cette première galette à l'époque. Le type du label m'a donné un test de pressage, puis je ne l'ai plus jamais revu. Il a totalement disparu de la surface de la Terre, et d'ailleurs, personne ne l'a jamais revu depuis toutes ces années. J'ai appris qu'il était apparemment cocaïnomane et qu'il devait énormément d'argent à des gens. On était dans la merde vis-à-vis de ça, on ne savait pas trop quoi faire. Alors, nous avons tout de même décidé de partir en tournée, et pendant ce temps-là, mes colocos junkies ont vendu tous mes vinyles qui étaient dans ma chambre, y compris le test de pressage ! Des années après, j'ai entendu dire que quelqu'un le possédait quelque part, j'ai fait mes recherches et je suis tombé sur cet homme, Jordan Mamone, qui avait acheté mon test de pressage dans un magasin de disques d'occasion qui ne se trouvait pas loin de chez moi. Il l'avait gardé en parfait état, nous avons donc pu le faire remasteriser et aboutir à la sortie de notre premier enregistrement original, avec quelques démos en plus que j'avais l'habitude de distribuer en format cassette dans les clubs de New-York quand il y avait des soirées de concerts. Quand je raconte cette histoire, je te jure, j'ai encore du mal à y croire moi-même.

Comment avez-vous restauré et retravaillé les bandes dans le cadre de cette réédition ?

Alors, tout a été remasterisé par notre pote Andrew Schneider, qui a enregistré quelques albums d'Unsane.

Les chansons issues de Improvised munitions & demos sont nées alors que New-York était une ville assez violente et dangereuse. Peux-tu nous raconter ce New-York des années 1980 que tu as bien connu, l'ambiance

qu'il y avait à l'époque, et les influences qu'elle a eu sur votre musique.

En effet, à la fin des années 80, New-York était une ville sans foi, ni loi, remplie de gens violents et drogués. Moi-même, à l'époque, j'étais accroc aux drogues tout en faisant mon boulot de conducteur de taxis. Le bruit, le désespoir et la vie dystopique en général ont eu une influence magistrale sur mon écriture. La musique agissait comme catharsis à tout cela. Je pense que pas mal de personnes s'identifient à la musique d'Unsane parce qu'ils ont justement des sentiments de frustration similaires aux miens.

Quel était la place d'Unsane dans la scène noise-rock américaine à l'époque ? Je crois savoir qu'il y avait des groupes comme Helmet ou Cop Shoot Cop qui commençaient à peu près à jouer à ce moment-là.

Il faut savoir qu'à l'époque de ces premiers titres, nous faisons quelque chose de très original. Pour ainsi dire, il n'y avait pas vraiment

de scène «noise rock». En revanche, New-York comptait beaucoup de groupes bruyants, qui mettaient réellement en avant le bruit, c'était surtout le reflet de l'environnement de cette ville dans lequel nous vivions. Unsane n'a jamais cherché le succès commercial, nous souhaitons juste nous exprimer de façon la plus honnête et la plus pure possible.

Est-ce que tu sais quelle était le profil des premiers fans d'Unsane ? De quelle scène ou milieu artistique venaient-ils ? Car New-York a été un berceau important pour les arts et la vie underground dont les milieux étaient nombreux, à la fois musicalement (punk, no wave, noise, expérimental...) mais également artistiquement.

Je ne sais pas s'il y a un profil, New-York a toujours été le berceau de la créativité. Je suppose que les premiers fans ont simplement aimé la pureté de notre démarche et de nos convictions, et qu'ils ont pu s'y retrouver dedans.



Est-ce que tu pourrais me dire comment et par quel biais le «son» d'Unsane a été forgé ou inventé ?

J'ai toujours écrit de la musique de la manière qui me semblait être la plus précise pour m'exprimer, mais vraiment de manière personnelle. Je n'ai jamais trouvé aucun intérêt à ressembler ou vouloir sonner comme quelqu'un d'autre.

Je vais terminer l'interview par quelques questions qui n'ont rien à voir avec cette tournée et sortie évènement :

Human Impact est mis en pause le temps de la tournée d'Unsane, c'est ça ? Tu confirmes que le groupe est encore bien vivant ?

Oui ! Je te confirme que nous travaillons sur de nouveaux morceaux.

La suite d'Unsane après cette tournée, c'est quoi ? Je ne pense pas que tu sois dans tous

ces trucs anniversaires comme font beaucoup de groupes qui tournent pour les 20 ou 30 ans de leurs meilleurs albums.

En ce moment, nous sommes en train d'écrire de nouvelles chansons pour un album. Une fois qu'il sera terminé et sorti, nous repartirons en tournée.

Vous allez passer faire quelques dates en France, quels sont tes groupes préférés français ?

La France a toujours été un pays dans lequel il fait bon jouer. Je dirais que Sofy Major est le groupe français que j'ai le plus aimé parmi ceux avec lesquels nous avons pu jouer.

Merci à Chris et à Dan de Discipline PR.

■ Ted

Photos : Cody Cowan



le **FESTIVAL** de **MARNE** présente

la **JIMM**

Vend. 17 et Sam. 18 novembre

#2023



Le rendez-vous des indés
et de l'autoproduction

**RÉSERVEZ
VOTRE STAND
15€**

**(94)
IVRY-SUR-SEINE
ESPACE
ROBESPIERRE
@ MAIRIE D'IVRY**

**SALON
CONCERTS
CONFÉRENCES**

**LABELS, TOURNEURS, COLLECTIFS, GRAPHISTES, MÉDIAS...
INDÉPENDANTS, VENEZ PRÉSENTER VOS PROJETS ET PRODUCTIONS !**

INFOS : JIMIFESTIVALDEMARNE.ORG ✉ JIMI@FESTIVALDEMARNE.ORG

**FESTIVAL
de MARNE**

Région
Île-de-France
IVRY
sur SEINE

après
Antoine Vitez
sur scène

LE HANGAR

Le Centre National
de la Danse

sacem
RIF

**VAL de
MARNE**
Le Département



ACANTHE

SOMEONE SOMEWHERE

[Replica Records]

Fondé près de Grenoble en 1973, Acanthe est un groupe de rock progressif qui a été en activité jusqu'en 1977. Il était composé de Frédéric Léoz (claviers, guitare, chant), Pierre Chorier (batterie), Christian Gendry (basse) et Michel Gervasoni (guitare). À l'époque, des enregistrements du groupe ont lieu. Cependant, aucun l'album ne voit le jour.

Au début des années 2000, le chanteur travaille sur les bandes de Acanthe. Avec le soutien de Replica Records, il aboutit à la sortie d'un album qui compile des morceaux retravaillés. La galette prend le nom de *Someone somewhere*. L'illustration du vinyle est réalisée par Julien Grycan qui sait en quelques coups de crayons nous baigner dans l'univers des seventies. L'utilisation des couleurs flashy à mort n'y est pas pour rien.

L'album est composé de neuf titres. Une grande majorité d'entre eux dépasse les cinq minutes. «The old world death» culmine à 08'10. Le titre éponyme se charge d'ouvrir l'album avec une introduction digne du rock progressif psyché. Un peu de claviers puis une guitare qui fait quelques sorties en solo particulièrement réussies. Après être monté très haut, le tout retombe sur une guitare acoustique accompagnée du chant clair de Frédéric Léoz. En sortie, nous attendent des chœurs à la manière de Pink Floyd. En fin de morceau, guitares et claviers montrent encore une fois un jeu solide. Trois morceaux sont chantés

en français («Objet de cire», «Univers insensé», «Oiseau de feu»). Il est difficile de faire glisser la langue de Baudelaire sur du rock psychédélique. Les paroles en anglais habillent mieux les morceaux d'Acanthe. Dans tous les cas, les titres sont tous signés Frédéric Léoz. Tous, excepté «Meg Merrilies». Là, le texte est emprunté au poète britannique John Keats (1795-1821). «Touch the sun» est une piste exclusivement instrumentale avec quelques sonorités orientales. Encore une fois, la guitare électrique fait une très belle sortie solo. Sur ses quelques moments d'absence, elle laisse place au jeu riche du synthé. Autre piste instrumentale, «Riding earth» révèle un synthé plus dominant.

La musique est un arbre avec des ramifications immenses. Des artistes poussent sur une branche par milliers. Le temps va trop vite, le temps est trop court. Nous ne voyons pas tout. Le travail engagé ici par Frédéric Léoz et Replica Records vient souffler sur des archives. Cela fait apparaître un groupe qui mérite d'être vu tant il est localement le témoignage d'une époque et de sa culture.

■ Julien



PANIC MONSTER X HEAVY KEVY

PANIC MONSTER X HEAVY KEVY
[Monster Zero Records]

S'il n'y avait qu'un morceau à retenir de ce split réunissant Panic Monster et Heavy Kevy, ça serait «I kill for a hot dog» en trio entre les deux artistes croisant la guitare en bois avec en guest star Let's Go Lisa à l'accent français quasi parfait. Un morceau qui hantera ton cerveau pendant les 666 prochaines années tant il est addictif. Voilà, c'est dit, et bien dit, même ! Pour le reste (et il en reste !), Panic Monster (aka Olivier Dead Pop Club / Maladroit) et Heavy Kevy (aka Kevin The Apers / Insanity Alert) se partagent six titres avec chacun deux morceaux originaux et une cover (un morceau des Muffs avec la participation d'AG Sugar pour Olivier et un titre assez touchant de Sintra pour Kevin). Sans faire dans le chauvinisme, les compos de Panic Monster (à propos de Keanu Reeves et Johnny Lawrence) font mouche à chaque fois, à base d'accords barrés, de mélodies et d'arrangements encore plus chiadés que sur son premier album, avec toujours son lot de fun. Et puis merde, c'est le chanteur de Dead Pop Club, et la gentillesse de ce type transpire à travers ses morceaux ! Quant à Heavy Kevy, sa formule acoustique fera chavirer les aficionados des Ramones et autre Queers. Deux artistes authentiques à retrouver en tournée cet automne. Miam !

■ Gui de Champi



VON DER VAL

RELENTLESS
[Autoproduction]

Quand est sifflé la fin de Match, Tom et Lucas décident de continuer de jouer ensemble, une prolongation à deux, sans s'encombrer d'autres instruments... Un guitariste chanteur et un batteur, ce type de formation n'est pas si rare et certains ont démontré qu'on pouvait exister sur la planète rock même en effectif réduit (oui, on pense aux White Stripes et on n'oublie pas les combos basse/batt que sont Royal Blood, Local H ou Death From Above 1979). Ce qui compte ici, c'est la puissance des mélodies, l'efficacité des riffs et la qualité du son. Le duo l'a bien compris et envoie la sauce de son premier EP comme s'ils étaient habitués aux main stage des festoches et aux plus grands stades. Pas de complexe mais des hits en pack de 6. Du charme (ce timbre de voix !), de la simplicité, des petits arrangements qui donnent du volume, de beaux effets, un je-ne-sais-quoi électronisant et nous voilà prisonniers de leurs titres, prêts à les chanter partout et à aduler leurs créateurs comme des stars américaines. Écouter Von Der Val, c'est juste prendre du plaisir, on se laisse emporter par les bonnes vibes, on ferme les yeux, on se dandine et on peut s'imaginer au milieu de la foule pour un kiff collectif.

■ Oli



BEAUREGARD

6 JUILLET 2023

CELA FAISAIT PLUSIEURS ANNÉES QUE LE FESTIVAL BEAUREGARD, SITUÉ EN PÉRIPHÉRIE D'HÉROUVILLE ST-CLAIR PRÈS DE CAEN EN NORMANDIE, NOUS FAISAIT DE L'ŒIL. SES PROGRAMMATIONS GÉNÉRALEMENT BIEN ÉQUILIBRÉES AVEC QUELQUES GROSSES TÊTES D'AFFICHES D'UN CÔTÉ, DES VALEURS SÛRES DE LA MUSIQUE INDÉPENDANTE DE L'AUTRE, SAUPOUDRÉS DE FORMATIONS PLUS DISCRÈTES DANS LES MÉDIAS, MAIS AYANT UNE EXPÉRIENCE SOLIDE DE LA SCÈNE, SONT DES ATOUTS NON NÉGLIGEABLES. SURTOUT QUAND LES STYLES PROPOSÉS SONT VARIÉS (EN GROS : CHANSON FRANÇAISE, ROCK, HIP-HOP, ELECTRO) ET ATTIRENT DE FAIT UN PUBLIC HÉTÉROCLITE. ÇA ÉQUILIBRE AVEC DES ÉVÈNEMENTS PLUS POINTUS METTANT UN AVANT DES FAMILLES DE MUSIQUES PLUS PROCHES. CETTE ANNÉE, L'UNE DES TÊTES D'AFFICHE SE NOMMAIT BLUR. CETTE JOURNÉE DU 6 JUILLET ÉTAIT DONC MARQUÉE AU FER ROUGE DANS NOTRE AGENDA. C'ÉTAIT L'OCCASION RÊVÉE POUR ENTRER DANS L'ANTRE DE BEAUREGARD ET PRENDRE LE POULS DE CET ÉVÈNEMENT NORMAND DÉSORMAIS INCONTOURNABLE. SAUF QUE...



... Blur a annulé quelques jours avant. J'apprends ça par un pur hasard via leur label, la faute à un batteur blessé, me dit-on. Tout était prêt pourtant et l'on se réjouissait de pouvoir côtoyer de près le temps d'une heure et demi ceux qui ont bercé notre adolescence. Après tout, les festivals servent aussi à ça, à aller déclencher chez nous un sentiment de réminiscence musicale. Tant pis, le groupe sera remplacé assez rapidement par Royal Blood, un autre artiste de chez Warner Music Group. Cela ne va pas nous gâcher le plaisir de profiter sur une journée de l'ambiance de Beaugard, on vous le laissait entendre : c'était de notre devoir de nous y rendre. Et puis, l'expérience ne se fait pas qu'en musique puisque le festival met en valeur le patrimoine normand, puisqu'il est situé sur un domaine classé monument

historique depuis 1840 avec la présence forte d'un magnifique château de style troubadour. À bien des égards, Beaugard nous rappelle le Main Square qui se déroule dans la citadelle d'Arras. Avouons que c'est tout de même agréable de profiter d'une succession de concerts dans un tel environnement.

C'est évident, on ne vit pas à 40 balais passés les mêmes expériences de festival qu'un(e) gamin(e) de 20 ans qui va s'enorgueillir d'aller se trémousser avec ses amis sur la musique d'Angèle ou de chanter à tue-tête les lyrics de Gazo pendant qu'il balance un flow. Nous savions dès le départ que cette programmation journalière n'était pas faite pour tout le monde, mais notre curiosité de rédacteur nous a conduit sur quasiment tous les shows



proposés par l'évènement. Arrivés (Rocco, notre photographe et moi-même) dès le matin en train à la gare de Caen, nous avons pris le temps de visiter la ville (et de constater le nombre impressionnant de bureaux de tabac) et d'arpenter pas mal de ses recoins, avant de nous diriger en tramway, puis à pied, vers le chemin menant à l'accès presse du festival. Le temps d'attendre son ouverture, nous partageons un moment agréable en compagnie d'une charmante dame (Bridget Ménage, animatrice radio sur Radio Flam) qui nous fait part de ses projets, mais également de ses expériences et anecdotes touchantes avec les artistes.



Il est 17h, les concerts sont sur le point de débiter, et nous n'avons même pas le temps de prendre nos marques, à tel point que nous avons cherché, le temps de quelques minutes, la scène dites «John». À ce sujet, le festival a la particularité de communiquer via John, son porte-parole, un être fictif (et invisible) qui prend bien soin de ses festivaliers à travers les diverses informations qu'ils diffusent. La scène «John» donc, sur laquelle la chanteuse hip-hop/RnB Lotti ouvre les festivités. Ce n'est

pas vraiment notre tasse de thé, mais cela nous permet de faire un premier constat sur l'étendue de la jauge du parc et le profil des festivaliers : ils sont plutôt jeunes et cohabitent aisément sur le site avec des gens plus vieux... comme nous ! Pas étonnant au vu de l'affiche de la journée, mais on y reviendra progressivement sur ces prochaines lignes. Lotti est une artiste havraise qui a vaillamment remporté le tremplin John's Session, organisé par le festival. On sent chez elle beaucoup de





nostalgie, de joie et de peines noyées dans des débits saccadés, finalement très proche de ce qui se fait dans son style dans nos jours. Le soleil rayonne et éblouit la jeune rappeuse qui en profite pour lancer un «Ça va ? Vous êtes tous blancs !». Un peu d'humour ne fait jamais de mal.

Les shows de Beauregard alternent sur deux scènes, la «John» et la «Beauregard» autour desquelles se trouve une quantité d'attractions (dont une grande roue pour admirer le paysage) et des stands allant de la restauration-bar aux boutiques diverses. Il y a en a pour tous les goûts pour vivre pleinement la Normandie ! C'est au tour d'Alias d'inaugurer la scène Beauregard, dans un tout autre style. Cette troupe est menée par Emmanuel Alias, compositeur et multi-instrumentiste français résidant au Québec, et présente des influences psychédélics dans son rock groovy et énergique. Affublé d'une côte rouge, le frontman est déchaîné et essaye de secouer un public encore peu présent aux premiers rangs. Le

spectacle monte en puissance progressivement mais file assez vite. Cela veut dire qu'on ne s'est pas emmerdé. Tout le contraire avec Gazo, rap variété francophone, certes aux ambiances variées, mais aux ambitions artistiques (quasi) absentes. Mais ça plaît aux jeunes, et tant mieux pour eux. N'étant pas de la même génération, on a retrouvé dEUS avec un peu plus d'entrain et de motivation. C'est un peu notre tête d'affiche de la journée, du fait de l'absence de Blur. Ayant vu il y a un peu plus de trois mois à l'Élysée Montmartre leur excellent spectacle de promotion de leur nouvel album *How to replace it*, on se réjouissait de les revoir, même si, festival oblige, le set est bien plus limité. Ça nous a permis de bénéficier à nouveau d'un mix de chansons, entre nouvelles (tels que «Man of the house» ou «1989»...) et anciennes (dont la grosse surprise «Suds & soda», premier hit des Belges). Le soleil est tellement radieux que le lightshow du groupe passe inaperçu, ce que ne manque pas de rappeler Tom Barman : «On avait prévu un super lightshow, mais on a mieux que ça : le











soleil !». Encore un show impeccable de dEUS, qui n'a pas besoin de super décors ou d'artifices pour lui donner du sens.

À force d'enchaîner les festivals, il fallait bien qu'on passe un jour ou l'autre devant un concert d'Angèle. Beauregard nous l'a «offert». C'est un peu la chanteuse que tes enfants ou tes neveux/nièces doivent écouter et qui t'envient à ce moment-là. Bon, mettons les points sur les i : Angèle est (aussi) une artiste de son époque. Elle coche toutes les cases pour attirer les djeuns : chanteuse, danseuse, mannequin, propre sur elle, bête de scène, tubes calibrés/marketés, engagements divers... Si bien qu'on retrouve en elle à certains moments la Britney Spears de l'époque, il y en a plein d'autres à citer, sans aucun doute. Du côté de chez Royal Blood, c'est un peu pareil, mais ça nous parle beaucoup plus. Le duo basse/batterie anglais s'est fait une spécialité dans un format rock mettant en avant un groove simple à coup de riffs puissants mais ultra efficaces. D'ailleurs,

la basse de Mike Kerr passerait presque pour une guitare tant son jeu et sa sonorité est proche de cette dernière. Digne héritier de tout un pan de la culture rock 90s/2000s (on pense à Barkmarket, Rage Against The Machine, Muse, mais aussi aux diverses formations de Jack White), Royal Blood n'a donc rien de surprenant, musicalement parlant. Par contre, on sent que la scène est l'endroit où il se sentent et s'expriment le mieux. C'est parfait pour un festival plutôt «grand public».

Mais il est possible de pousser un cran au-dessus en termes de niveau scénique. On ne le présageait pas du tout et puis Royal Republic a foutu le feu. Les Suédois sont moins prévisibles et plus fous que leur prédécesseurs anglais, rendant un spectacle davantage vivant et plus communicatif. Par moments, ils nous faisaient penser à des groupes à la «coolitude» assumée comme Eagles Of Death Metal («Getting along»). Mais c'est bien plus que ça : Royal Republic enchaîne disco-punk,





ROYAL BLOOD

hard-rock, garage-rock, funk-rock, punk-rock, country-folk... une formule étudiée pour faire danser les foules sans prise de tête. Le show est déjà attrayant dans son ensemble lorsque le quatuor décide de s'entreprendre à des reprises de «Battery» de Metallica puis «Ace of spades» de Motorhead, deux morceaux monumentaux du patrimoine rock-metal, sans affadir le contenu de son set. Royal Republic quitte son public sur son tube «baby». Que demander de mieux ? Il est 1h du matin et Kungs, DJ originaire de Marseille opérant entre EDM et house, tente de motiver les troupes encore restantes devant la scène Beauregard. Les programmations lumières sont sublimes mais ne nous convainc pas à rester pour autant. Trop fatigués (levés depuis 4h du matin), nous plions bagage et prenons une navette nous ramenant au centre-ville de Caen. Un train nous attend pour 4h58. Il a fallu tuer le temps durant 3 heures en plein nuit dans la ville normande qui visiblement à tendance à fermer ses bars

vers 2-3h du matin. Heureusement, une pizzeria low-cost nous a servi d'abri pour débriefer la journée, à défaut de la «poursuivre», et de rêver d'une prochaine édition de Beauregard avec Blur.

Merci à Anne-Laure Bouzy et Romane Richer.

■ Ted

Photos : Rocco de Fixin





ROYAL BLOOD





SCÈNE JOHN













HEROD

ICONOCLAST

[Pelagic Records]

On a raté le deuxième album d'Herod mais pas le troisième, et ça aurait été une belle connerie que de passer à côté de cet Iconoclast. Les Suisses ont calmé quelques-unes de leurs [h]ardeurs et ont - sans surprise tant les liens avec The Ocean sont nombreux - charmé Pelagic Records pour livrer un album de post-metal où la violence des riffs n'a d'égal que les frissons procurés par les instants délivrés de la puissance brute mais habités par des esprits aériens.

Aussi à l'aise quand ça bourrine que quand ça câline, Herod ne fait pas trainer les transitions, passant rapidement d'une ambiance à l'autre, son spectre étant bien plus large à ses extrémités qu'en son centre. De ce fait la «moyenne» musicale n'est quasi jamais audible, on est toujours soit dans le cyclone, soit dans son œil. Seul peut-être l'ultime «The prophecy» montre quelques atmosphères déchirées, la voix de Loïc Rosetti (The Ocean) y étant certainement pour quelque chose, elle transperce les murs de guitare de par sa clarté avant de sombrer du côté obscur. Les autres invités sur ce disque ont choisi leur camp assez aisément, l'organe de Matt McGachy (Cryptopsy) donne dans le guttural sur «The edifice» tandis que le chœur Les Mystères des Voix Bulgares enchante «The ode to...» avec une présence phénoménale et un mariage particulier avec le son du groupe, le morceau en devient mystique, cette collaboration, plus inattendue, se révèle être la plus excitante, au cœur

de la galette, ce titre se fait plus que remarquer. Parmi les autres moments marquants, je placerais volontiers «The becoming» et «The obsolete» particulièrement sauvages, lourds et brutaux. Si tu aimes quand ça blast, tu seras servi.

Rares sont les héritiers de Cult Of Luna qui fracassent autant les tympanes dans leurs parties death et arrivent tout de même à reprendre de la hauteur en calmant le rythme, à ce titre Herod mérite le détour et fait un bel hommage à ses aînés, contrairement à ce que pouvait laisser penser le titre de l'album, les icônes sacrées sont respectées...

■ Oli



FOREST IN BLOOD

ABYSS

[Agence Davai]

Constamment à l'abordage depuis leur retour, les Forest in Blood défoncent tout à coup de rasade de rhum, de crochets et de coups de canon ! Aussi lourds qu'incisifs, les titres de ce troisième volet de leurs aventures pirates ne font pas franchement dans le détail mais ce n'est pas forcément ce qu'on attend d'une formation Hard-Core qui puise aussi quelques idées du côté du Thrash, le tout avec un énorme respect envers le «old school».

Pas de quartier et pas de détail quand il faut dégainer le mousquet mais si on jette l'ancre dans une anse ensoleillée et qu'on écoute plus attentivement, on découvre plein de petits trucs qui font que Forest in Blood n'est pas un groupe comme les autres et que cet album n'est pas juste la suite des précédents (même s'il est aussi efficace !). Plongeons donc au fond de l'Abyss pour y découvrir ses trésors. D'abord, on ne peut manquer les deux plages instrumentales «Abysses» qui ouvre les hostilités en douceur puis «Ténèbres» qui assure une transition torturée et nous évite une asphyxie métallique. Deux moments trop courts à mon goût car le groupe a, sans conteste, le talent pour développer ses idées et arranger quelques samples en plus de son rhum. Ensuite, deux compositions sont écrites en français et il faut bien admettre que l'utilisation de notre langue ne change pas grand-chose au côté baston, sur «Crève» et «A la vie, à la mort», on a plutôt tendance à suivre

la cadence du chant et à gueuler avec Elie (Racham le Rouge, tu resteras un traître !, A la vie, à la mort, nous sommes des têtes brûlées ! Pour la gloire, pour de l'or, nous sommes des têtes brûlées !). Nous voilà donc pirates nous aussi ! Ça promet d'être encore plus chaud en concert... Idem avec un titre comme «Libertalia» dont le nom est scandé (c'est celui d'un prétendu territoire pirate indépendant au Nord de Madagascar), c'est clairement le genre de truc qui rapproche et soude un public chauffé à (rhum) blanc. Je passe sur tous les coups de butoir, les rythmes qui tabassent et les bonnes idées des grattes qui riffent avec intelligence pour juste mettre un peu de lumière sur les parties solos qui sont, elles aussi, très bien senties («Children of the 666», «Battlefield»).

Sur un océan où le sang coule, Forest in Blood mène son sloop en territoire hostile mais c'est en vainqueur qu'ils sortent de ces eaux tumultueuses et t'invitent à rejoindre leurs rangs.

■ Oli



TALES AND REMEDIES

SOAK MY SOUL INTO THE SEA

[Autoproduction]

Si l'aventure Tales and Remedies a débuté comme un duo, elle est devenue aujourd'hui un collectif où certains «invités» pourraient s'incruster un peu plus longtemps que prévu tant ils ont pris de l'importance dans l'identité actuelle du groupe. Une couleur encore à mélanger car faite de deux principales teintes et de leur nuance respective.

En effet, Soak my soul into the sea est divisé en deux parties, la première ne surprendra pas ceux qui connaissent déjà le groupe puisque Joanna Kirk y tient la vedette, sa voix pop se marie parfaitement aux ambiances folk, électro, pop, qu'elle soit accompagnée de claviers, de guitare ou de cuivres, et même quand le français s'invite avec un phrasé spoken word («The ghosts - part 2»), on reste dans le mood. Pour la mettre en valeur, Rue Horne apporte quelques chœurs. Pour la deuxième partie, les rôles sont inversés, Joanna se place en retrait et laisse le chant libre au chanteur anglais, dès la neuvième piste, on entre dans un autre univers, assez proche de celui d'Aaron (pour le timbre) et pas trop loin de The Married Monk (pour les arrangements, les petits bidouillages). Plus symphonique, plus libre, cette deuxième partie prend de l'altitude et s'écarte des fondamentaux de Tales and Remedies sans pour autant perdre l'auditeur.

Projet complexe sur une base simple (pop-folk-rock), ce double album en un seul est une belle proposition et si les deux voix principales ne

se quittent jamais vraiment, j'aurais préféré qu'elles se mélangent davantage et que les deux parties ne fassent qu'une, tant pis pour les choix artistiques, je vais me réécouter Soak my soul into the sea en mode «shuffle», histoire que l'aléatoire vienne davantage m'apporter des surprises, maintenant que je suis habitué aux sonorités et habillages de ce nouveau Tales and Remedies.

■ Oli



YO LA TENGO

THIS STUPID WORLD

[Matador Records]

Si Yo La Tengo était un bien ou un lieu, il serait sans doute inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO. Avec son 17^{ème} album studio, *This stupid world*, les Américains assurent leur position inébranlable dans l'histoire du rock indépendant. Et ce dernier méfait en est la preuve vivante. Vivant est d'ailleurs l'adjectif tout trouvé pour le qualifier. Né de sessions de jams et de recherches dans leur studio à Hoboken (New-Jersey) et sur quelques représentations scéniques, commencées juste avant la pandémie de COVID-19, ce nouvel album a été enregistré, mixé et produit en deux fois (avant et après le confinement jusqu'en 2022), et ce, en total indépendance. En effet, la charge technique a été confiée au bassiste James McNew avec l'aide des précieux conseils de son ami Jad Fair, chanteur et guitariste d'Half Japanese et collaborateur du groupe ayant bossé avec de sacrés morceaux de l'indé tels que J Mascis, Thurston Moore, Teenage Fanclub ou encore John Zorn. Seul le mastering a été assuré par Greg Calbi, et une participation extérieure est à noter : celle de C.J. Camerieri qui joue du cor d'harmonie sur «Aselestine» et «Apology letter».

Le résultat est sans appel : *This stupid world* brille de mille feux de par cette envie du trio de nous embarquer dans une sorte de voyage sonore initiatique au rock indé. Yo La Tengo a l'air d'avoir voulu concentrer en neuf morceaux tout ce qu'ils ont fait de mieux en 40 ans. Il y a

dans ce disque une beauté ténébreuse presque insondable. On n'a même pas envie de savoir le pourquoi du comment, juste se délecter de ce grain de guitare crunchy savoureux («Fallout», «Brain capers»), de cette voix égarée («Until it happens», «Apology letter»), de ces labyrinthes à la limite du krautrock («Tonight's episode») jusqu'au drone-ambient («This stupid world»), ou bien d'une plage astrale de shoegaze («Miles away») qui viennent confirmer cette impression de manque de repères. Car le contraste de ce disque est saisissant. Non seulement entre les morceaux (l'opposition entre l'épaisseur de «Brain capers» et la légèreté d'«Aselestine» en est un exemple), mais aussi dans les voix qui se complètent puisqu'elles ne jouent pas sur les mêmes registres (plutôt douce et mélodieuse pour Georgia, plus triste et sur la retenue pour Ira). *This stupid world* nous rappelle par moments les expériences sonores/soniques de Sonic Youth, ces morceaux de pop sauvage taillés pour le live qui agissent par effervescence dès qu'ils atteignent nos oreilles. C'est l'émotion subite assurée, et c'est encore plus fou de se dire que ce groupe tient toujours la route à quasi 40 ans de carrière.

■ Ted



THE MARS VOLTA

QUE DIOS TE MALDIGA MI CORAZÓN

(Clouds Hill Records)

Quelque chose me dit que l'arrivée de Leo Genovese dans les rangs de The Mars Volta est en partie responsable de ce *Que Dios te Maldiga mi Corazón*. Le sixième titre de l'album *The Mars Volta* qui a signé l'an dernier le retour d'un des groupes les plus excitants qui soit, devient le nom de ce même album en version acoustique. Si Leo y est certainement pour quelque chose, c'est que l'Argentin est d'abord un incroyable pianiste de jazz et que son art se retrouve assez souvent dans cet album blanc et miroitant. Si le modèle t'a semblé, comme moi, très «pop» et pas suffisamment fou, tu peux passer ton chemin, cette relecture est encore plus feutrée et les parties intéressantes au piano comme aux

percussions ne nous entraînent jamais dans les sphères psyché-prog' que nous connaissions il y a 20 ans. Si Bixler-Zavala et Rodríguez-López ont longtemps été les rois des temples enfumés où le temps s'était arrêté, les voici ici dans le coin du bar d'un palace, discrets, jouant une musique d'ambiance typé jazz-lounge, tu peux t'installer dans un fauteuil en cuir, commander un *Serendipity* et le siroter sans te laisser distraire par les musiciens. C'est là ce que je peux leur reprocher, il n'y a pas une note plus haute que les autres, pas de trucs insensés, pas de solo dingo, pas un seul des morceaux n'a le droit à une version complètement dingue. Par exemple, «*Que Dios te Maldiga mi Corazón*» débute avec un piano qui déborde d'énergie pour «remplacer» les quelques bidouillages écrits l'an dernier, c'est un terrain propice à la créativité de Leo Genovese qui pourrait occuper le terrain et sublimer ce titre mais non, il ne s'étire pas, ne prend pas une autre dimension, comme s'il fallait absolument respecter les idées de départ. Pourtant, les nouveaux arrangements sont légions et le travail de production est encore une fois assez dingue, pourquoi donc ne pas pousser le bouchon encore plus loin ?

Je crois que c'est clair, *The Mars Volta* a vieilli, s'est assagi et ne se laisse plus emporter par sa fougue. Alors, bien sûr, ça reste très beau, d'une précision musicale incroyable, d'une sensibilité touchante mais bordel, allez-y, lâchez-vous, foutez-le feu, même avec un piano jazzy ou des maracas, on s'en fout, s'il vous plaît, abandonnez la raison et laissez revenir la passion dévorante qui vous animait, en trois mots : refusez de vieillir.

■ Oli

Photo : Clemente Ruiz





BUKKA WHITE

SHAKE EM ON DOWN

[Night Records]

Originaire du Mississippi, Bukka White (1909-1977) est peu connu du grand public. Pourtant, il est considéré comme le maître du delta blues. Dans sa série «Call up the spirits of the dead» le label Night Records, nous propose de revenir sur les débuts d'une carrière morcelée avec la compilation Shake em on down.

Les premiers enregistrements de l'album datent de 1930 à Memphis. Bukka White se lance sur «The Panama limited». Un titre parlé comme dans une discussion avec un ami. Seuls quelques passages sont chantés d'une voix claire et mélodique. La guitare de Napoléon Harrison vient en soutien pour accompagner le chanteur avec un son métallique. «I am in the heavenly way» est un enregistrement feutré de grésillements. Cela le rend d'autant plus authentique. Sur ce titre, il partage le chant avec Miss Minnie.

«Pinebluff Arkansas» et «Shake em on down» sont des purs blues voix/guitare. Il enregistre ces titres à Chicago en 1937. Peu de temps après, Bukka White passe par la case prison pour avoir blessé une personne par balle au cours d'une bagarre. C'est derrière les murs qu'il enregistre «Po boy» grâce au musicologue Alan Lomax. Un titre superbe qui montre que rien ne pouvait casser le talent de cet artiste. À sa libération en 1940, le bluesman file de nouveau à Chicago enregistrer l'autre partie des titres de l'album. On retrouve notamment «Parchman farm blues» qui revient

sur son séjour en prison dans le Mississippi.

Très honnêtement, Bukka White a beau être le maître du delta blues, il était pour moi inconnu au bataillon. La série «Call up the spirits of the dead» du label Night Records m'as fait découvrir un grand artiste du blues qui avait la force de jouer une majeure partie de ses compositions de manière minimaliste. Par extension, je me suis plongé dans le travail de collecte musicale d'Alan Lomax qui est un puits sans fond. Je vous conseille, en résonance avec l'histoire de Bukka White de vous pencher sur les enregistrements des prisonniers noirs de la prison de Parchman Farm. Quand vous aurez fini, reprenez Shake em on down. C'est beau de faire [re]vivre les artistes d'hier, surtout quand c'est sans l'intelligence artificielle...

■ Julien



BLACK TABOO

CELA FAIT LONGTEMPS QU'ON AURAIT DÛ INTERVIEWER LES BLACK TABOO. IL AURA SUFFIT D'UN ÉVÉNEMENT QUI N'A POURTANT FAILLI PAS VOIR LE JOUR : LA SORTIE DE RESTANTS DE TAB, UNE COMPILATION DE TITRES ANCIENS AVEC DES INÉDITS, CHUTES DE STUDIO ET DES REMIXS. L'»ERREUR» EST RÉPARÉE PUISQU'ON A RENCONTRÉ VIRTUELLEMENT VICE, L'UN DES FONDATEURS DU CREW, QUI NOUS DIT TOUT SUR BLACK TAB AVEC SON JOUAL LÉGENDAIRE (QU'ON A ESSAYÉ DE TRADUIRE À CERTAINS MOMENTS).

Salut Vice, j'espère que tu vas bien. Commençons par le commencement : Black Taboo, ça a commencé quand et comment ?

Black Taboo a commencé avec des amis du Cégep (NDR : Établissement d'enseignement public québécois où est dispensé le 1^e niveau de l'enseignement supérieur) en 1995. C'était une extension de l'équipe de skate de Québec ULC qui produisait des vidéos. Black Tab était au départ un collectif de vidéastes de courts

métrages gore et humoristique, réalisé par Richard Mangemerais. Ensuite, est venu la branche rap avec Rich et Vice. Depuis, Black Taboo est le plus gros groupe de rap d'Orsainville, un quartier de Québec. 3 MC's, 2 DJ's pis un public de fans tatoués qui sont en mission pour construire une légende. Dans le parking, au coat check, au bar, aux toilettes, dans le fond, fronstage, sul stage, backstage, aux machines, su' lit king aka. la table de billard,



ça brasse, ça boit, ça sue pis ça se passe. Tout le monde ressort des shows avec un sourire dans face. La foule, le band, le staff de la place, le promoteur pis les groupies. Pas un osti de sourire Facebook de photo de profil là. Quand c'est «real», ça laisse des traces...

Je vous ai découvert par un pur hasard il y a quasiment 20 ans avec votre premier album, Au nom du pad et du vice, qui avait fait grand bruit à l'époque au Québec pour ses propos crus, entre autres, sur la gente féminine. À l'époque, il n'y avait pas de réseaux sociaux, mais le (bad) buzz avait grandement marché. Pouvez-vous nous rappeler cette période-là et quelles conséquences, bonnes ou mauvaises, cela a eu sur la vie de Black Taboo et de ses membres ?

Après un article dans le journal écrit par une sexologue qui dénonçait nos textes, nous avons fait la manchette prime time. Tous les médias se sont mis à parler du groupe et il y avait des manifestations aux concerts. Tout

d'un coup, on vendait des disques par milliers et tous les shows étaient sold out. La réponse à toute la controverse est arrivée avec le titre du deuxième album : Crosse-toé ça rend sourd... [NDR : «Branle-toi, ça rend sourd»]

À l'époque, en France, le groupe qui pouvait le plus se rapprocher de vous en termes de style, ce sont les Svinkels qui comme vous avaient des paroles portées sur la boisson. J'imagine que vous connaissez ? Et est-ce que vous avez des connexions avec des groupes français ? Parce qu'en France, de mémoire, à part peut-être le Roi Heenok ou Dead Obies, on n'a pas eu beaucoup de rappers qui ont traversé l'Atlantique...

Je n'avais jamais entendu parler des Svinkels. Je suis en train d'écouter tous leurs albums et de regarder le live au Hellfest à la place de répondre à tes questions. La comparaison est excellente, merci pour la découverte. La différence dans le rap et l'humour entre le Québec et la France est très subtile et profonde. Nous,

notre bière c'est la Wildcat. Gérard Baste est le cousin spirituel de Richard Mangemerais. Tu devrais nous booker une tournée avec les Svinks.

Je me souviens qu'on avait été en contact via Rich' lors de la sortie de Gold tits city en 2011, et il m'avait dit qu'une tournée en France était possible. Je crois que BT n'a jamais mis les pieds en France pour un show, contrairement à beaucoup de groupes de rock qui eux viennent plus facilement. Est-ce que BT a un public en France ? Est-ce que c'est plus difficile pour un groupe de rap québécois de s'exporter en France ?

Le bassin européen est petit, mais nous avons quand même beaucoup de streams en France. Notre jocal est peut-être moins accessible pour les Français. Mais notre charme grivois pourrait nous faire percer. Ce serait incroyable d'aller faire des shows à Paris et Marseille avec les Svinkels et Akhenaton. Nous avons quand même des connexions avec la France. Le logo de Black Tab Audio (NDR : le label du groupe), tout le visuel Vice & V.I.Street et celui de Restants de Tab est illustré par Point36 aka Feunkao, ermite sur les sentiers de la Belle Aire, membre de la 369ème faction et fondateur du Sonnoir. Un rappeur de chez vous qui a produit un chef-d'œuvre hip-hop nihiliste en 2022. Tu devrais faire une interview avec lui et écrire une chronique sur Kosmyk alignement.

C'est pareil pour la presse musicale, sauf erreur de ma part, on doit être avec W-Fenec le ou l'un des seuls médias à avoir parlé de vous. J'ai particulièrement aimé votre démarche d'envoi du pack promo depuis le Québec, je ne pensais pas que ça comptait autant que ça pour vous une mise en lumière en France ?

On fait les choses avec une mentalité très DIY et on n'a jamais oublié tes chroniques de l'époque. C'est capoté (NDR : hallucinant) pour un groupe de rap indépendant de célébrer ses 25 ans et c'est incroyable qu'un média indépendant comme W-Fenec existe encore en 2023. T'as toujours tout compris de l'univers Black Tab. Le premier, le deuxième et le troisième degré. Tu méritais le seul pack promo Restants de Tab envoyé à un média au monde. Notre conquête de la France passe par toi.

Au début, avec Au nom du pad et du vice, on sentait que le groupe cherchait plus à libérer ses paroles et que la production était peut-être, non pas moins importante, mais plus urgente, moins cohérente dans le style, on avait même des titres rock en compagnie de The Awards ou même des raps en anglais sur «Poliche moé l'cul». Dès Crosse-toé ça rend sourd, le son de BT prend une dimension totalement différente, une prod plus solide, plus lourde et sombre parfois, plus hip-hop dans l'esprit aussi. C'est venu de quoi tout ça ? D'une réflexion de se dire : «OK, maintenant c'est sérieux !» ?

Sur le premier album, on voulait collaborer avec des amis du metal. Le deuxième CD est exclusivement produit par des producteurs hip-hop. Cory était plus présent aussi. C'était les plus grosses années de Black Taboo. C'est pour ça que le style était bien installé.

Si Crosse-toé ça rend sourd et Gold tits city sont deux albums qui ont réussi à asseoir le statut incontournable de Black Taboo au Québec, qu'en est-il de Restants de Tab, votre dernier album qui arrive 10 ans après ? D'ailleurs, comment doit-on comprendre le sens du titre ? Qu'il vous reste encore des choses à dire et à faire ?

Encore une fois, respect pour les questions pertinentes et la deep knowledge (NDR : connaissance profonde) que tu as de BT. Le titre, comme tous les précédents, est une bonne blague à la Black Taboo. L'album contient 18 titres. Des inédits, des classiques et des remix. Des bons restants de Tab...

À ce sujet, pourquoi avoir attendu 10 ans avant de sortir cet album ? Il s'est passé des choses importantes dans vos vies pour que ça prenne du retard comme ça ?

Au début du confinement, on a vidé les vieux disques durs et on a fait le ménage dans les archives. C'est ce qui a inspiré plusieurs projets dont Restants de Tab. Mais aussi deux albums de Vice & V.I.Street, Chaud en show, le premier album live de BT, Instru mental avec les instrus version karaoké de BT. C'était aussi le bon moment pour enfin acheter BlackTabAudio.com, faire le ménage de Youtube et refaire du merch à la demande des fans. On t'annonce aussi en



premier qu'on va sortir en vinyle Au nom du Pad et du Vice 20 ans et Restants de Tab. Sans COVID, il n'y aurait peut-être jamais eu de quatrième album. C'est un gros travail d'équipe, mais sans notre producteur de l'ombre, Sam Murdock, ça aurait été encore plus long.

Avec ce nouvel album, Black Taboo a réussi à garder sa touche groovy qui mélange morceaux un peu enjoués avec d'autres un peu plus sombres, entre anciennes (avec cette dédicace à Guru sur «Imposteurs») et nouvelle école. C'est primordial pour vous de garder cet équilibre dans votre son ?

Absolument. Rest In Peace Guru.

Est-ce que c'est la même équipe qui gravite autour du Black Taboo de 2022 par rapport aux disques précédents ?

Le label, c'est Black Tab Audio. L'équipe principale, c'est Richard Mangemerais aka Rich aka PC. Vice aka V.I.C.E aka Chucky Lawless. Cory aka Crazé Corri aka Diamond Balls aka Gros Pouce. V.I.Street aka Street Pete aka Pete. Al Fayed aka Vicious Scratch. DJ Sifu aka Dimitri

Seafood. Mais aussi Mumufu, Point36, Feunkao, Ninja Le Porn, Phono...

Comment vous travaillez vos textes, les sujets à aborder, qui amène quoi ?

Souvent chacun écrit de son côté un 16 bars (NDR : 16 mesures) sur un thème. Sinon, ce sont des freestyles en studio. Il y a toujours certains sujets qui s'imposent. L'art, les manges-marde (NDR : connards), les 3 trous, la libido, les bandés (NDR : on parle de l'érection ici, pas de la bande médicale), l'ignorance, la drogue...

Je voulais savoir aussi ce que vous pensiez des formations hip-hop québécoises plus sérieuses dans leurs propos, plus politiques comme Loco Locass par exemple ?

La plupart font un excellent travail. Mais pour nous, musique et politique ça ne rime pas nécessairement ensemble. Même si Richard est super politisé.

Je ne suis malheureusement plus beaucoup la scène rap québécoise, mais peut-être pou-

vez-vous nous donner quelques pistes de découvertes, notamment la nouvelle génération ?

Dans le désordre, des jeunes loups et des vieux criss (NDR : briscards) : Lova, Souldia, Taktika, 2Faces, Alaclair Ensemble, Beeyoudee, Sans Pression... Le rap Québ est en explosion. C'est incroyable le nombre d'albums de qualité qui sortent depuis quelques années.

Je suis désolé, je passe un peu du coq à l'âne au niveau des sujets à aborder, mais ce qu'on oublie souvent de dire c'est que Black Taboo, c'est aussi un collectif de vidéastes, je me souviens avoir pleuré de rire devant vos vidéos hilarantes mêlant blagues de mauvais goûts sur l'alcool, le sexe et d'autres trucs. Vous êtes toujours autant actifs sur la partie vidéo ? Quel est le futur de cette activité-là de votre côté ?

On en fait moins qu'à l'époque. Mais quand on se réunit, c'est pour faire des gros projets. Comme le clip de «Pas tuab». On est aussi en train d'ajouter nos archives vidéo en HD sur notre chaîne Youtube. Pour que tout le contenu soit enfin accessible au même endroit pour les fans.

Est-ce qu'aujourd'hui, vous vivez de vos productions avec Black Taboo, ou ça reste du domaine du récréatif ?

On fait des millions, mais ça reste récréatif.

Dernières questions :

La meilleure anecdote concernant Black Taboo ?

Quand on m'a oublié après un show à Jonquière.

La pire anecdote concernant Black Taboo ?

Quand on m'a oublié après un show à Jonquière.

Le meilleur titre de Black Taboo ?

«Pas tuab»

Le pire titre de Black Taboo, celui dont vous êtes le moins fier ?

«Queue cul bouche barbe»

Le truc le plus cool au Québec ?

Le système de santé gratuit.

Le truc le moins cool au Québec ?

Le système de santé.

Merci les gars de votre disponibilité, j'espère vous voir en vrai un jour pour partager une bière au Québec ou en France.

Merci pour l'interview, la patience et les questions en profondeur. T'es un sacré passionné, une source d'inspiration et une encyclopédie musicale. En passant, un fanzine de 666 pages, c'est inhumain. Longue vie à W-Fenec et tu peux passer par Orsainville n'importe quand pour une bière.

Merci à Vice et Black Taboo.

■ Ted

Photos : Dan Mathieu / Ninja Media / DR





BLACK TABOO

RESTANTS DE TAB

[Black Tab Audio]

Depuis la sortie de *Gold tits city* en 2011, le gang d'Orsainville s'est fait silencieux. On les croyait séparés, jusqu'à l'apparition en 2021 d'une succession de sorties faisant notamment le lien avec son passé (*Instru mental*, qui comme son nom l'indique est une compilation de morceaux instrumentaux pour tester ton flow d'alcoolique), un disque live (*Chaud en show*), et un side project de Vice (l'un des rappers de Black Taboo) avec V.I.Street, le beatmaker du groupe. Le groupe avait même sorti une compilation de leurs hits en 2018 (*Les glands succès*, passée totalement sous nos radars. On avait toutefois un doute sur le fait que les Québécois reviennent avec du nouveau matériel, voire un nouvel album. Il ne fallait pas les enterrer trop vite, puisque ce fut chose faite, au début du mois de novembre 2022, avec *Restants de tab*.

Sauf qu'à y regarder de plus près, et le nom du disque aurait dû nous interpeler, il s'agit en réalité d'une compilation de titres inédits, de chutes de studio, de classiques remixés (dont l'inévitable «*La rumba*»), avec des invités plus ou moins connus de l'univers de Black Taboo (à commencer par Taktika sur «*Cartel de Qc*», un morceau dont l'esprit est proche de Cypress Hill, mais également Mononcle Rock et Louis The 3rd). Dépoussiérées puis retravaillées par V.I.Street, ces morceaux enregistrés entre 2002 et 2022 représentent bien l'ADN du gang. Limité à 420 copies, ce disque un peu spécial contient tout ce qu'on

aime chez Black Taboo : des flows acérés portant des lyrics crus au ton souvent drolatique, des beats groovy et percutants, et des instrus toujours bien amenées, efficaces, mais surtout toujours très variées. En effet, les prods de V.I.Street - qui laisse un peu de place dans son terrain de jeu à Banksta, Al Fayed, DJ Sifu, 2Faces et DJ Nerve - sont toujours aussi vivifiantes allant autant puiser dans des inspirations old school tout en cherchant des sons venus d'ailleurs (vagues orientales sur «*Imposteurs*», plutôt reggae/dub avec «*Rocker une capote*»). Autre surprise à noter : ces raps en langue anglaise sur «*West side dawgz*», un titre qui aurait pu sortir à la fin des années 1980 à l'époque des N.W.A et autres Public Enemy.

Vous l'aurez compris, Black Taboo n'a pas dit son dernier mot. Comme le démontre ces 18 pistes, ses réserves sont encore de qualités et le gang, qui en a encore sous le pied, devrait très logiquement proposer à sa fanbase de nouveaux morceaux tous aussi passionnants. Histoire de ne pas trop retomber avec facilité dans une certaine forme de nostalgie dans laquelle on se repasse des vieux tubes de l'époque, quand on était jeune, insouciant et vaillant. Et oui, Au nom du pad et du vice a fêté ses 20 ans cette année. Ça ne nous rajeunit pas tout ça.

■ Ted



AVERYSADSTORY

OLD DARK MEMORIES

(Fuck4ABeer Prod)

Être fan de AVERYSADSTORY doit être compliqué à vivre... Le groupe est plutôt insaisissable et n'est pas du genre à enquiller les sorties, la dernière en date remonte à 8 ans... Et si le combo ne s'affole pas (le plaisir de jouer compte avant tout), il lui est venu l'idée saugrenue de passer en studio pour enregistrer ses premières compos ! Des titres qui ont été écrits au début de leur aventure (commencée en 2003) mais qui n'étaient gravés, pour l'éternité, que sur un Live austrasique sorti en 2004, si tu étais à ce concert (ou que tu possèdes cette démo live collector), tu connais donc déjà 10 des onze titres proposés (seul «Crawls in me» est encore plus rare) et tu vas donc être ravi de pouvoir profiter des morceaux dans une excellente qualité. Old dark memories est donc une initiative très sympa pour les vieux fans mais si l'on creuse un peu, c'est un truc encore plus dingue car la plupart des compos ont été écrites par un groupe «différent». Car entre les changements de line-up (le plus notable étant le départ de Frank, désormais chez Cleaver) et le jeu des chaises musicales, c'est une autre version d'AVERYSADSTORY qui s'est (re)mise à la tâche et a donc pas mal transformé les idées d'origine. Bref, ce sont de vieilles idées mais presque de nouveaux morceaux !

Et ça donne quoi ? Eh bien du AVERYSADSTORY bien sûr ! Un gain résolument grave et sludge, des attaques parfois un peu plus franches (old school oblige !), une ambiance (notamment

le chant) proche d'une de leur plus grande influence (Crowbar) et plein de petits détails (que ce soient les samples ou les photos de l'artwork) qui démontrent que si le groupe prend son temps, il ne se fout pas de notre gueule. Si tu veux du groove sans trop de pression, tu te régaleras avec «The pagan fire», si tu y ajoutes une ambiance stressante, file en dernière case («Kill the baby dragon»), si au contraire, tu aimes quand ça bourre, va rencontrer «Jesus 2001» et passe par «Neverland», dans tous les cas, faut aimer le labourage, le riff collant et ne pas trop compter sur les rayons du soleil pour te réchauffer même si on en trouve de temps à autre («Crawls in me»). Même si l'histoire est toujours très triste, le champ des possibles est large.

Être fan de AVERYSADSTORY, c'est sympa à vivre, le groupe est capable à la fois de composer des inédits et des morceaux sortis du grenier, des titres capables de passer pour «neufs» aux oreilles de ceux qui les découvrent et terriblement excitants pour ceux qui s'en souviennent...

■ Oli



THE DEAD KRAZUKIES

FROM THE UNDERWORLD

(Kicking Records/SBÄM)

Je serais bien curieux de savoir d'où vient ce nom de groupe, et le rapport que The Dead Krazukies entretiennent avec les Dead Kennedys ou Henri Krasucki, fils d'émigrés polonais, résistant communiste, déporté et secrétaire général de la C.G.T. dans les années 80. Ça fait en tout cas une paire d'années, une douzaine plus précisément, que le groupe existe et From the underworld n'est que leur deuxième album, faisant suite à Icarus sorti en 2020. J'avais souvent vu le nom tourner, sans véritablement m'y intéresser et il aura fallu attendre un colis de l'incontournable Kicking Records pour que je ne jette une oreille plus attentive dessus. À noter que From the underworld sort en coproduction avec SBÄM Records, label autrichien au catalogue bien épais et spécialisé dans le skate-punk qui a connu ses heures de gloire fin 90's avec par exemple Pulley, No Fun At All, Frenzal Rhomb et d'autres plus récents

comme Not On Tour ou Bottlekids (un bon tuyau, ça !). Et donc The Dead Krazukies, seul et digne représentant français, bénéficiant ainsi d'une solide réputation et fanbase, comme j'ai pu m'en rendre compte lors de leur sympathique concert à l'Xtreme Fest.

Après la chute d'Icare, c'est dans une véritable plongée vers les enfers que nous entraînent The Dead Krazukies, par l'intermédiaire de Phil, batteur et principal compositeur de la musique, des textes et des artworks du groupe. Sur cet album, le quintet d'Hossegor emmené par la chanteuse Maider a pimpé son punk-rock de touches metal, comme ont pu le faire par le passé Sum 41 ou Strung Out. On y trouve de la double pédale à gogo («The fallen & the ferryman»), du solo heavy épique à la Iron Maiden («The wanderer») et pour varier les plaisirs, The Dead Krazukies se montrent parfois plus lourds et plus puissants («Silent march») ou alors plus rapides et hardcore («The minderfucker»). Quelque peu moins inspirés également, sur «Make Babylon great again», mais il est vrai que je n'ai pas fumé de joints ni écouté de reggae/ska depuis qu'on est entré dans le 21ème siècle... En parlant du siècle dernier, les hits pop des 80's revisités à la sauce punk-rock ça fonctionne en général toujours, et c'est le cas ici aussi avec «Maniac» tiré de Flashdance, qu'ils ont malicieusement clippé, et dans une version plus musclée que celle que nous avait offerte Thirsty Six Side sur Whiskey dancing, première prod de Slow Death Records il y a 18 ans.

Voilà en tout cas un disque rempli à ras bord de wow-oh et autres refrains fédérateurs (mention spéciale à «From the underworld», titre éponyme de l'album), qui ravira les fans du genre et celles et ceux qui remontent leurs chaussettes juste en dessous des genoux après avoir lacé leurs Vans.

■ Guillaume Circus





OSM

PLAGUED BY DOUBTS

[Klonosphère]

Deuxième EP de la carrière d'OSM, *Plagued by doubts* montre une évolution du combo vers des sphères plus métalliques, après des débuts orientés stoner (mais la production de *Which way?* en 2019 ne permettait pas forcément de savoir comment étaient saturées les guitares, je me contente de constater les dynamiques plus rock de ce premier jet). Un bon son et donc de nouvelles ambiances pour le groupe de l'Ouest qui a intégré pas mal d'éléments gothiques dans ses compositions, que ce soient les claviers, quelques touches de chant ou des habillages, j'ai comme le sentiment que Z-Mood (chanteur, guitariste, principal compositeur) apprécie Type O Negative, Tiamat et Paradise Lost. Ces inspirations viennent se coller sur un patron metal de facture plus «moderne» avec un excellent chant clair qui contraste parfaitement avec sa version lourde, le death n'étant ici qu'un moyen de mettre en lumière le reste. Basse, batterie et guitare tirent plutôt bien leur épingle du jeu tout en ne cherchant pas tant que ça à se mettre en avant (à mon sens, certains passages de guitares manquent de présence dans le mix). OSM est un tout, une atmosphère, une idée générale, un groupe qui cherche à construire son identité et à se faire remarquer, je crois que c'est fait.

■ Oli



THE RASMUS

RISE

[Playground]

Pas deux fois ! Oh noooooon, pas deux fois je me ferais rouler dans la farine par The Rasmus. Notre numéro 54 fêtant les 25 ans d'existence du zine aux longues oreilles a en effet permis une introspection et m'a fait me rappeler que ma chronique de *Dead letters* était légèrement... comment dire... exagérément enthousiaste. Et ce n'est rien de dire que j'ai été surpris d'apprendre que le groupe était toujours en activité quand Oli m'a fait passer la dernière prod (la dixième) du quatuor finlandais. Comme je ne suis pas un escroc (enfin, pas tout le temps), j'ai écouté (et même réécouté) *Rise*. Verdict ? le premier morceau, en mode «chant des sirènes» aurait pu me faire basculer du côté obscur («Live and never die»). L'intro aux guitares sous-accordées de «*Rise*» fait assurément son petit effet. Le refrain de «*Be somebody*» fait mouche. Mais non, pas deux fois. Oh noooooon, pas deux fois je me ferais rouler dans la farine par The Rasmus. Je n'ai aucune idée de la cote de popularité du groupe, ni même si ça remplit des stades ou des clubs. Et d'ailleurs, on s'en moque un peu non ? Sortir dix albums dans une carrière, ça mérite d'être souligné. Et c'est toujours mieux d'écouter ça que n'importe quel groupe de l'Eurovision... ah merde, ils y ont participé l'an passé..

■ Gui de Champi



LA FERME ÉLECTRIQUE

ON COMMENCE À NE PLUS COMPTER NOTRE NOMBRE DE PARTICIPATIONS À LA FERME ÉLECTRIQUE. FIDÈLES AU POSTE QUASIMENT CHAQUE ANNÉE DEPUIS 2016 (À TITRE PERSONNEL) ET 2017 (EN TANT QUE RÉDACTEURS), LE W-FENEC A TOUJOURS SOUTENU DÈS LORS LE PLUS CÉLÈBRE DES MOINS CÉLÈBRES FESTIVALS UNDERGROUND DE LA RÉGION PARISIENNE (PAS DE MÉCÉNAT PRIVÉ, NI DE SPONSORS LÀ-DEDANS, SI CE N'EST UN SOUTIEN ÉNORME DES INSTITUTIONS LOCALES COMME LA MAIRIE DE TOURNAN ET SES SERVICES). MÊME SI CHAQUE ÉDITION DÉVOILE SA PROPRE COULEUR, CETTE ANNÉE ENCORE, IL N'A PAS FAIT HONTE À SA RÉPUTATION. ON NE CHANGE PAS UNE ÉQUIPE QUI GAGNE. SI BIEN QUE PEU DE CHANGEMENTS MAJEURS SONT VENUS CHAMBOULER LE DÉCORUM DE CET ÉVÈNEMENT MUSICAL SINGULIER, FINALEMENT LES ARTISTES ET LEURS PERFORMANCES RESTENT TOUT DE MÊME LES GROS GARANTS DE LA RÉUSSITE DE CE FESTIVAL. ET CETTE 12ÈME ÉDITION A DE GRANDES CHANCES D'ÊTRE DANS NOTRE TOP 3. VOICI UN TOUR D'HORIZON FAIT-MAISON DE CES DEUX JOURNÉES FESTIVES PASSÉES À TOURNAN-EN-BRIE.



Petit avant-propos : Pour celles et ceux qui tombent sur cet article et qui n'ont jamais entendu parler de La Ferme Électrique, on les invite à consulter sur notre site web nos anciennes publications archivées sur le sujet afin d'éviter une nouvelle présentation du lieu et de ses curiosités. Sachez juste que le festival partage sa programmation musicale avec un «hors scène» constitué d'artistes plasticiens, illustrateurs, auteurs, tatoueurs voire coiffeurs... Parmi les habitués, citons Marion Chombart de Lauwe qui, avec le temps, s'est spécialisée dans la performance live en créant des œuvres pendant les shows et qui avait à sa disposition des «fenêtres» au-dessus de la scène «Grange» pour diffuser ses créations au public. Un talent pur qui partage réguliè-

ment la scène avec Arthur de Bary, musicien programmé l'année dernière. Pour la liste complète des participants au «hors-scène», nous vous recommandons de consulter le site Internet du festival ou sa page Facebook retraçant en images et de belle manière les joyeusetés de ce lieu atypique grâce à l'œil bienveillant de la photographe Sael Darrig. Si vous êtes sensibles aux arts visuels et à l'éclectisme musical, nul doute que le contenu de ce programme risque de vous mettre l'eau à la bouche et de vous motiver à venir l'année prochaine partager, seul, entre amis ou en famille, des moments intenses et chaleureux à La Ferme Électrique.

Vendredi 7 juillet

Il fait très chaud ce jour-là. Les yeux peinent à s'ouvrir convenablement après une nuit peu réparatrice en partie faite dans un train en provenance de Caen après avoir enchaîné, avec mon acolyte photographe Rocco de Fixin, un aller-retour pour une journée de couverture du festival Beauregard. Les tentes sont montées sur le camping, nous croisons une connaissance en attendant l'ouverture du festival qui nous apprend que certains festivaliers galèrent dans les transports en commun pour rejoindre Tournan. Ce méfait aurait provoqué désespérément, d'après ses dires, l'annulation pure et simple de leur venue au festival à cause du retard et des arrêts trop importants des trains. On compatit, ça fout la rage.

A 18h30, le festival débute sur la scène de la grange avec un quatuor peu commun dans les sphères indé : Insólito Universo. Basé à Paris et mené par la chanteuse vénézuélienne Maria Fernanda Ruelle, ce groupe nous fascine

et gratifie d'un son inspiré par les musiques traditionnelles vénézuéliennes (joropos, vales, tonadas, merengues et afro-vénézuélienne) et teinté d'un psychédélisme invitant au voyage. On se laisse bercer par la maîtrise de ses rythmes et ses sons venus d'un autre continent et ne cachons pas notre plaisir. Cela ne pouvait pas mieux commencer. Si tu as une appétence pour la musique latine, fonce vite découvrir Insólito Universo. In My Head enchaîne dans l'Étable et l'impression ressentie à l'égard de la musique du trio parisien est pour ainsi dire inversée. C'est trop rare pour le souligner, mais l'indie-pop du trio parisien ne nous emballe pas. Peut-être trop impersonnelle et peu surprenante, le groupe ne se facilite pas non plus la tâche en jouant souvent faux, enfin, surtout en ce qui concerne le chant. Nos oreilles donnent l'alerte et nous restons confus face à cette prestation scénique très moyenne qui ne s'arrange pas avec l'enchaînement des titres. Dommage, car nous aimons pourtant profondément la musique mélodique.





INSOLETO UNIVERSO











L&S

L'un des plus belles surprises de cette journée se nomme L&S. Cette bande comprenant notamment G.W. Sok (The Ex, King Champion Sound, Oiseaux-Tempête, Cannibales & Vahinés, Zu...) et le compositeur et ingénieur Anthony Laguerre (Filiamotsa, Praag, Noctura, Club Cactus...) surprend par l'intensité de sa musicalité. Illustrant la poésie de Sok, mi parlée-mi chantée, elle nous inonde par sa dimension à la fois acoustique et électrique. Chaque instant sonne juste et cohérent, une synchronisation chant/musique hérissant le poil, chaque titre est comme un chapitre d'un livre que l'on dévore sans trop réfléchir. Si bien que ce concert bouleversant passe à vitesse grand V. De l'ivresse, on n'en manquera pas aujourd'hui, à commencer par les Belges de Marcel. Venus présenter leur premier album, Charivari, les gars ont foutu le feu sur la scène de l'Étable qu'ils ont pris grand soin d'occuper dans toute sa largeur. En effet, leur rock mâtiné de post-punk, de rock noisy énergique, et d'un je-ne-sais-quoi de fofou et d'étrange, a mis tout le monde d'accord. La Ferme Électrique a une longue histoire d'amour avec les groupes belges (La Jungle, Le Prince Harry...),

il nous apparaît évident qu'elle n'est pas prête de s'arrêter. Pendant que Marcel œuvrait, notre curiosité nous a amené à faire un petit détour pour contempler les chansons «sommères post-médiévales» de Petrin. Ce projet d'Erwan de The Absolute Never, seul avec sa guitare électro-acoustique, ses effets/boucles et sa voix, hypnotise les festivaliers posés non loin du bar. Il y a en effet quelque chose d'ancestral et traditionnel dans le chant d'Erwan qui balance ses mantras et autres contes sur un fond de guitare folk pas très éloigné du drone par moments. En général, sur ce genre de show expressif, ça passe ou ça casse.

A Place To Bury Strangers est l'attraction du jour (on ne compte plus le nombre de demandes de photos qui ont été faites au trio toute la journée). A priori, c'était une sacrée surprise de les trouver programmés dans ce festival, les Américains étant habitués aux salles importantes depuis pas mal d'années. Mais la bande d'Olivier Ackermann est tout aussi capable de faire forte impression sur la scène de la grange de La Ferme Électrique. L'un des meilleurs concerts de cette édition,







A PLACE TO BURY STRANGERS



A PLACE TO BURY STRANGERS

mais aussi le plus troublant. Les puissantes vibrations du post-punk shoegaze d'A Place To Bury Strangers se sont faites ressentir de partout puisque qu'une partie du show a été réalisée au sein même du public. Entre lancés de guitare et martelage de fûts, les yeux et les oreilles ont été mise à rude épreuve. Toujours pas remis, nous poursuivons dans la foulée avec le duo angevin Scuffles, adepte d'une «techno garage» ultra efficace et tellement compatible avec ce que représente l'âme de ce festival. Il ne suffit pas de beaucoup d'instruments pour foutre le dawa : une guitare et un synthé, et en avant la musique ! Nos deux bagarreurs savent s'y faire avec leur cold-wave dansante et hargneuse à l'image d'un Dalle Beton ou Le Prince Harry, voire pourquoi pas Infecticide (dont on réclame le retour ici, au passage). On se souviendra longtemps de cette grosse bastos dans l'Étable.

On a passé minuit depuis une demi-heure, l'esprit punk continue d'hanter la ferme avec cette fois-ci des Argentins répondant au nom de Blanco Teta. Issus du mouvement de la scène queer latine, Joséphina (chant), Violeta (violoncelle), Carola (batterie) et Carlos (basse) balancent un rock agité et irrité (les

cordes du violoncelle morflent à temps plein), comme leurs revendications on imagine. On ne sait jamais sur quel pied danser, tantôt brutales et vigoureuses, tantôt lourdes et plus saccadées, les ambiances se succèdent et ne se ressemblent pas. Cela fait globalement penser à un cirque avec plein de numéros, tout aussi intéressants les uns que les autres. Une attraction presque ambitieuse couplée à un don de soi musical réjouissant. Turfu clôt cette journée en mode électro instrumentale dansante. Le duo composé d'un batteur/synthé et d'un accordéoniste égaye la nuit au rythme des kicks et des sons d'accordéons. C'est parfait avant de mettre les voiles car leur musique n'est pas trop agressive et se vit super facilement. C'est à ce moment-là qu'on se dit que le programmateur de La Ferme Électrique, tel un bon DJ, a tout bien calculé en pensant à nos petites oreilles avant d'aller se coucher. Même si certains morceaux sont un peu plus tapageurs que d'autres, ne boudons pas notre plaisir à l'issue de ce premier acte ma foi fort bien sympathique.



A PLACE TO BURY STRANGERS



A PLACE TO BURY STRANGERS





SCUFFLES



SCUFFLES













La ferme électrique
07-08 juillet 2023

N°XII

A PLACE TO BURY STRANGERS
L&S
OI BOYS
TURFU
MARCEL
DING DONG
TROTSKI NAUTIQUE
CHESTER REMINGTON
BLANCO TETA

ELECTRIC VOCUSILA
THE MARRIED MONK
GRAND VEYMONT
INSÓLITO UNIVERSO
WINE LIPS
HEAD 1ST
SCUFFLES
IN MY HEAD

LA FERME ELECTRIQUE
TOURNAN EN
Kermesse de
la musique, de
l'art, de la
photographie, et
surprise...

LA FERME ELECTRIQUE

LA FERME ELECTRIQUE





TROTSKI NAUTIQUE



TROTSKI NAUTIQUE





ELECTRIC VOCUHILA



ELECTRIC VOCUHILA

Samedi 8 juillet

À chaque édition, nos vieilles habitudes perdurent. Le samedi midi, on prend nos quartiers en centre-ville pour savourer un verre/café à la Croix Blanche devant LE concert du midi. Cette année, il s'agit de Trotski Nautique, le groupe de David Snug, l'auteur de BD. Accompagné d'Alda Lamieva au clavier, flute, et surement d'autres outils oubliés, ils sont pour ainsi dire la version musicale des BDs. Son esprit se retrouve dans les sujets traités par le duo, avec des textes (et les discours entre les chansons !!!) hilarants de bout en bout. Les bourgeois, les chômeurs, les artistes sont les thèmes récurrents qui viennent se poser sur des compositions de courte durée faites de bric et de broc rythmées par une boîte à rythmes et des samples. Honneur aux reprises complètement pétées du duo (dont «Smell like teen spirit» de Nirvana), qui, là encore, sont le miel de ce cocktail musical très très spécial. Une petite sieste s'impose afin de reprendre des forces pour affronter ce deuxième acte avec sérénité.

Le premier concert du samedi sera d'entrée une belle découverte, à savoir Electric Vocuhila. Ce quatuor composé en partie de membres de Rank-0 a été le plus intensément rythmé du festival avec une musique instrumentale tout droit venue d'Afrique est plus particulièrement le tsapiky malgache que l'on peut écouter sur leur dernier album Kiteki sorti l'année dernière. Tout en n'ignorant pas non plus le sungura du Zimbabwe et d'autres genres du continent, le groupe sait comment faire danser les foules qui répondent en partie à coup de capoeira brésilienne. Mais pourquoi ? Surement la puissance de leur sonorités absolument contagieuses et énergétiques. Ce n'est pas tout à fait le même cadre artistique qui résonne peu après dans l'Étable. Le duo Grand Veymont (du nom du point culminant du massif du Vercors) s'aventure dans les longues plages ou il expérimente l'électronique sur des supports aussi différents que la pop, la folk ou d'autres terrains de jeu à l'envi. Face à face, Béatrice (orgue, flûte, chant) et Josselin (orgues, synthés, percussions, voix) nous hypnotisent et saisissent nos sens à plein régime. Un moment quasi intimiste adéquat pour à la fois faire redescendre le calme après la densité musicale d'Electric Vocuhila et nous préparer à attaquer ce qui va suivre.



GRAND VEYMONT













WINE LIPS









THE MARRIED MONK

The Married Monk était programmé l'année dernière mais a dû annuler. Ce n'était en effet que partie remise puisque le groupe mené par Christian Quermalet s'est produit sur la scène Grange. Autant il est plaisant de vivre le retour d'une formation (ou ce qu'il en reste) telle que The Married Monk, un précieux représentant de l'histoire de la pop-rock indé française, autant il est difficile de cerner ou de s'identifier à son style ou ses chansons. Aussi bizarre que cela puisse paraître, le concert fut plaisant, mais on n'en a pas retenu grand-chose au final. En revanche, le concert de Wine Lips, lui, nous aura tous marqué. Assurément la puissance et la vigueur communicative de son rock, ou alors le look des Torontois ? Un peu des deux. Son garage-punk fuzzy a soulevé l'Étable et nous a un peu rappelé la fougue des Oh Sees. Si vous ne connaissez pas ce quatuor, jetez-vous sur Mushroom death sex bumper party, leur dernier album. C'est fougueux à souhait et ça réveille bien. En parlant de punk, on a encore été servi du côté de la Grange avec le synth-punk d'Oï Boys. C'est un peu les rejetons des Bérus mais avec un côté coldwave, et forcément on a encore laissé tomber des gouttes de sueur sur le sol en dansant comme des cons. Avec un chant vociférant et casse-gueule, Oï Boys





marque son empreinte dans un univers qui sent la crasse. Décidemment, les groupes s'enchaînent et ne se ressemblent pas.

On loupe une bonne partie du show de Head 1st dans l'Étable pour reposer les organismes (cette pièce est un four !) avant la dernière ligne droite. Les quelques morceaux de pop indé vus laissaient présager pourtant du bon. Dommage, on a préféré garder notre énergie pour découvrir Chester Remington. Et là encore, les ambiances passent les unes après les autres. Perdus par la musique du Rémois qui ne sait pas vraiment là où il se sent bien (probablement partout !) - passant sans ambages du stoner à la pop joyeuse, de la surf music au punk-rock, si ce n'est pas le grunge/rock indé 90's - on ne retiendra en somme que l'énergie rock n'roll d'un garçon et de sa bande un peu égarés dans toutes ses influences. Ce sont deux connaissances du festival, soit Guillaume de l'Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp et Cosmic Neman de Zombie Zombie qui ont été désignés pour entreprendre l'épilogue de cette édition. Regroupés sous le patronyme Ding Dong, le duo n'a rien enregistré, préférant faire vivre son art sur scène. Et il s'agit là d'une véritable performance à base de







percussions qui cadence notre dernière nuit à La Ferme Électrique. Même si ce n'est pas le même style, la musique du duo nous a un peu ramené à quelques éditions en arrière quand les 2 batteurs de Deux Boules Vanille avaient clôturé le festival avec leur musique percussive et expérimentale. On quitte donc les lieux sur une bonne note et se disant que cette édition 2023 valait vraiment le coup et que La Ferme Électrique a sensiblement retrouvé cette couleur «rock» voire «punk» qu'elle avait un peu perdue l'année dernière. De bon augure pour l'année prochaine.

Merci à Lola et à l'équipe de La Ferme Électrique
Coucou à Francky, Martina, Erwan et Eric

■ Ted
Photo : Rocco de Fixin



CHESTER REMINGTON





LIVE IN FRANCE

@JC FORESTIER

96 - FRANCOFOLIES @ La Rochelle [12–13-17 /07/2023] merci à l'organisation et toute l'équipe Quel Grabuge, Guillaume, Elodie, Elisa et Anne-Laure ; merci à Pierre Pauly pour ces soirées métal, qui depuis 3 ans, dénotent de la prog tradi et font du bien. Merci à Fred et Matmatah pour le catering, c'était cool d'échanger dans ces conditions.

112 - LE CABARET VERT @ Charleville-Mézières [19/08/2023] merci à Nico Promo pour l'accréditation, c'était un plaisir de se croiser en vrai depuis tout ce temps. Merci à l'orga pour ce festival vraiment vert depuis des années. Merci à la team Nowhere, l'ancienne (Enhancer : Dav, John, Toni, Bill, Marc et Davy & Rolag – mes pieds vous remercient encore pour la place de parking) et la nouvelle, Train Fantome. Un big up aux fofolles qui m'ont permis d'être moins seul pour vibrer sur les sons d'adolescence et ont mis le feu sur «Pas sommeil» sur la scène : Em et Eléa Nore.

128 - FURIOSFEST @ St-Flour [25-26/08/2023] merci à toute l'organisation et notamment Christophe (team Marquissette) mais aussi à l'ensemble des groupes qui nous ont laissé un AAA pour les suivre au plus près, nous rencontrer enfin pour certains et de tisser de jolis liens amicaux.

154 - ESSONNE EN SCENE @ Chamarande [02/09/2023] Merci à Marie pour l'accréditation. Big up à la team Imparfait pour leur musique qui donne le smile.

158 - PARIS PARADIS @ Paris [8/09/2023] Merci à Silmarils et particulièrement à David et Titi pour l'accréditation. Toujours un plaisir de croiser toute la famille Silmarils. Mais où était Brice ?

160 - FETE DE L'HUMA @ Le Plessis-Pâté [17/09/2023] merci à l'équipe presse qui a permis de trouver rapidement nos marques dans ce nouveau site. Un ENORME merci à Opium Du Peuple pour ce all access et la photo de fin qui n'a failli pas avoir lieu à cause de la tempête du soir. Et "non merci" à ladite tempête qui a décalé le planning ne permettant pas de tout shooter ce qui était listé sur mon programme...















SUNBATHER









REGARDE LES HOMMES TOMBER



REGARDE LES HOMMES TOMBER











CYPRESS HILL









DROPKICK MURPHYS













TRAIN FANTOME



TRAIN FANTOME











































SCARLEAN





HEART ATTACK













SHARGHOT











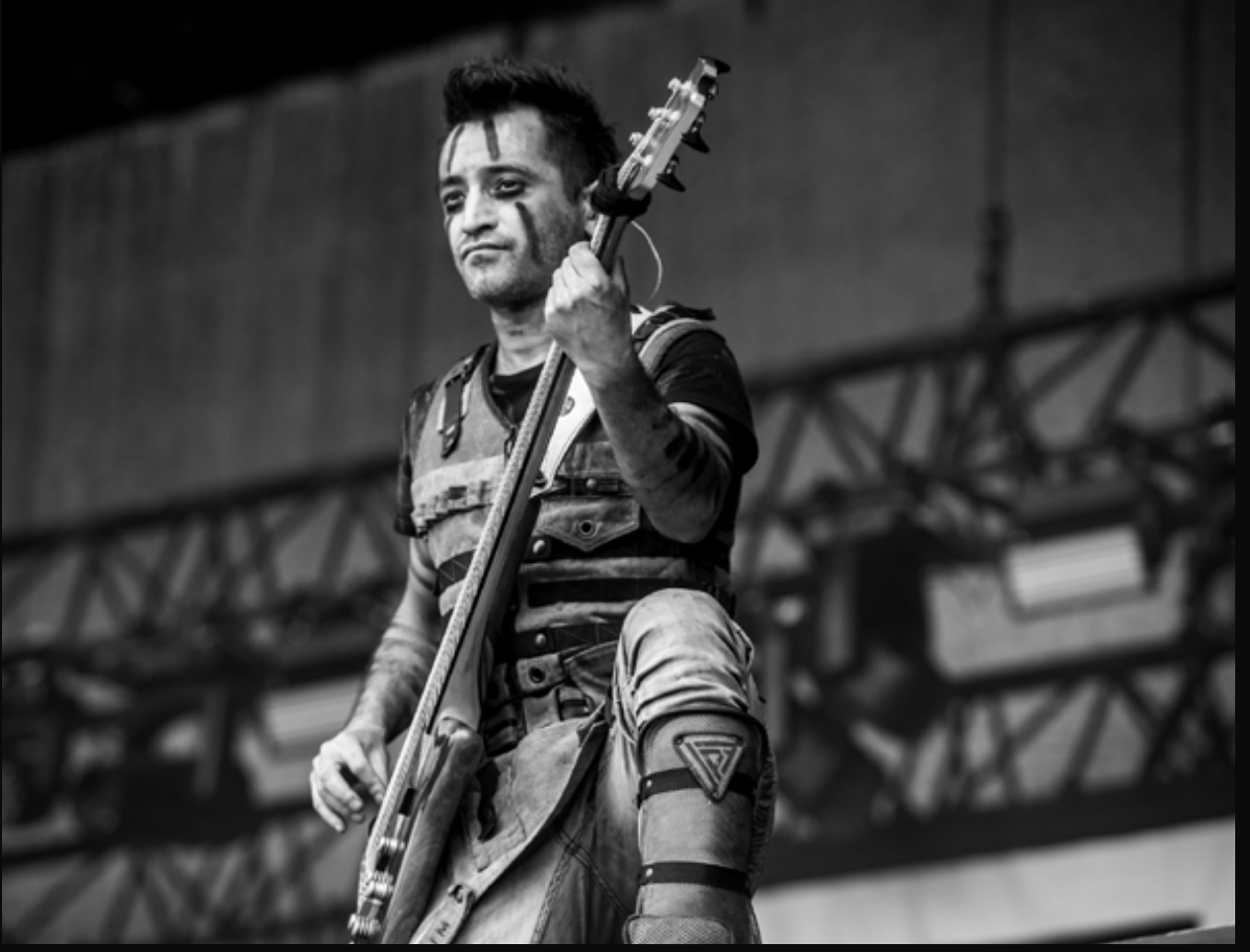




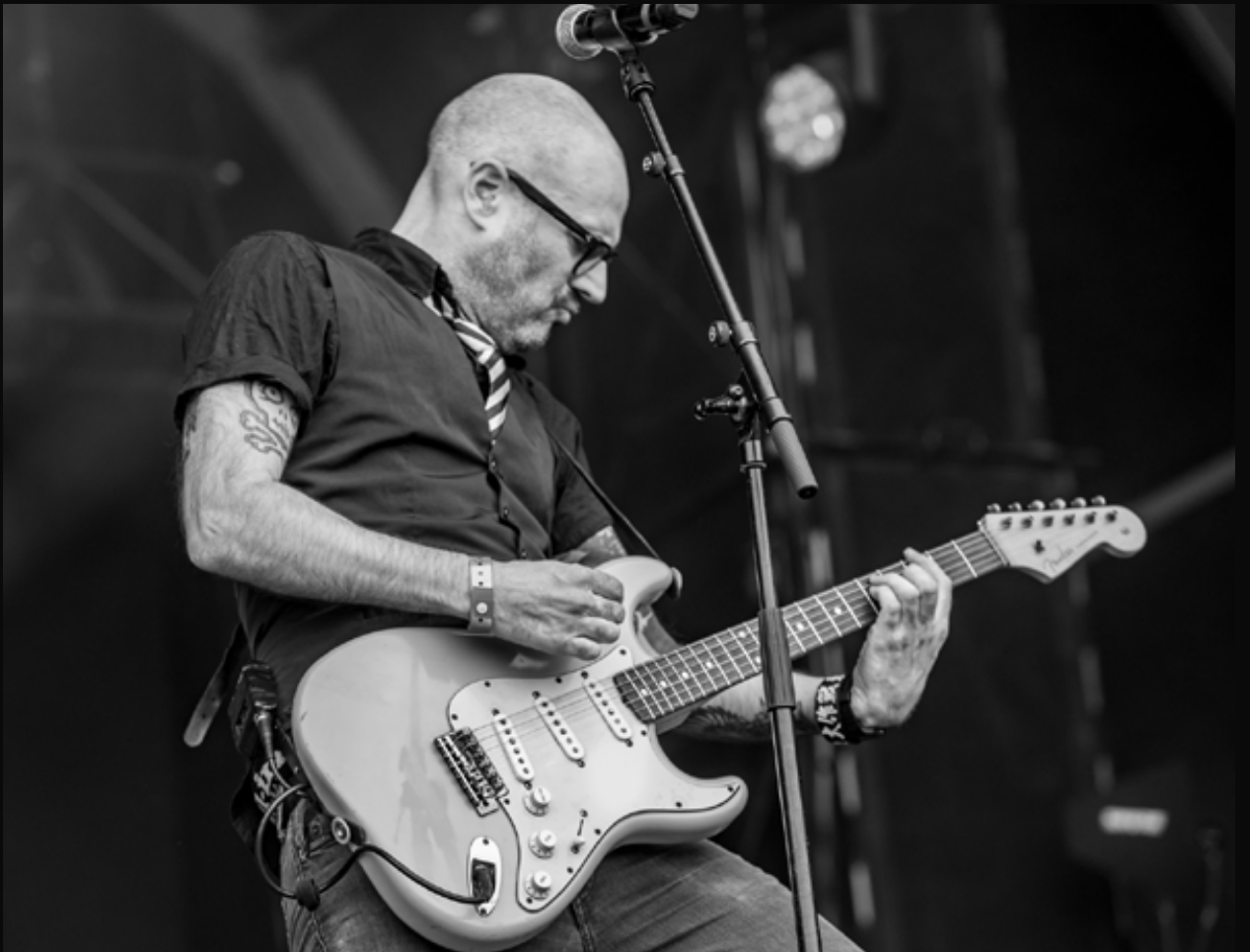




















MOTOCULTOR

CETTE ANNÉE, NOUS AVONS DÉCIDÉ DE REFAIRE LE MOTOCULTOR. NOUS AVONS ENVIE DE REDÉCOUVRIR CE FEST' QUI NOUS AVAIT LAISSÉ UNE IMPRESSION MITIGÉE IL Y A CINQ ANS : PROBLÈMES D'ORGANISATION, DE GESTION DES BÉNÉVOLES, DE LA NOURRITURE, UN SON RAREMENT AU TOP MAIS UNE PROGRAMMATION SYMPA ET UNE BONNE AMBIANCE.

NOUS AVONS PRÉVU DE PARTIR ACCOMPAGNÉS DE MES TROIS ENFANTS : ALINA, 17 ANS, GUILHERM 14 ANS ET GERSANDE 11 ANS. SI LES DEUX AÎNÉS ÉTAIENT TRÈS MOTIVÉS PAR L'EXPÉRIENCE D'ASSISTER À UN FESTIVAL DE QUATRE JOURS, LA PETITE DERNIÈRE A DÉCLARÉ FORFAIT AU DERNIER MOMENT. MES SENTIMENTS ÉTAIENT PARTAGÉS : DÉCEPTION DE NE PAS FAIRE LE MOTOC EN FAMILLE COMPLÈTE ET UN CERTAIN SOULAGEMENT CAR J'APPRÉHENDAIS LE FAIT DE GÉRER TROIS ADOS EN FEST, TOUT EN DORMANT AU CAMPING DU FESTIVAL.



Avertissement : ce live-report n'est pas un live-report classique, dans le sens où je ne suis pas une professionnelle, que j'ai assisté à cette édition en famille, ce qui laisse moins de liberté et demande d'être un minimum empathique avec les plus jeunes qui nous accompagnaient. Je n'ai donc pas assister à tous les concerts, loin de là. C'est le récit d'une expérience familiale. Le fait d'être sur un festival à taille humaine nous a également permis de revoir des amis et des connaissances que nous n'avions pas rencontré depuis un moment, et nous avons pris le temps d'échanger avec eux. Un festival de quatre jours, c'est un marathon de concerts. C'est également du bruit, de la promiscuité, de la chaleur, de la pluie, du froid, peu de sommeil, de la fatigue, des ampoules et autres menus bobos. C'est toute une organisation : la tente, les matelas, les duvets etc... Tout transporter sur plusieurs centaines de mètres, monter, démonter, recharger. Bref, un festival, c'est avant tout de l'énergie !

Jeudi matin arrive et nous prenons la route pour trois heures de trajet tous les quatre. Nolive remet la playlist qu'il a réalisée avec les groupes du Motoc pendant que les deux ados terminent leur nuit. Il reste une heure de trajet et nous nous arrêtons pour faire une pause. J'adore ces moments pré-festival où tu croises des personnes qui, manifestement, au vu de leur tenue, se rendent au même endroit pour vivre ensemble leur passion du metal. Ce sont les premiers échanges : les attendus des uns et des autres sur le festival que ce soit en terme de programmation ou d'organisation. Effectivement, le Motocultor, à ce niveau, n'a pas bonne réputation mais chacun relativise. Tout cela, sous le regard médusé des vacanciers lambda qui nous dévisagent et accélèrent le pas en passant près de nous. Moments qui me font toujours sourire. La population de Carhaix va découvrir ce que c'est d'héberger un festival de metal. Je n'ai aucun doute que les habitants seront moins impactés que lors des

Vieilles Charrues qui drainent plus de 70 000 festivaliers/jour alors que le Motoc en accueille 15 000. Et puis, les Clissonnais, habitués au Hellfest, plébiscitent cette population de festivaliers haute en couleur mais le plus souvent bon enfant et respectueuse. Les articles post festival parus à ce sujet confirment que les habitants de Carhaix ont apprécié notre venue.

Premier jour

Nous arrivons au festival après avoir réalisé un demi-tour, il manque quelques indications claires sur l'emplacement du parking festivalier. Nous sommes très bien accueillis par les bénévoles du parking et nous arrivons au bon moment car nous nous garons près de l'entrée. Nous entrons sur le site et commençons par aller récupérer nos accréditations et acheter les places des plus jeunes. Un petit cafouillage informatique mais rien de bien grave. Nous récupérons nos pass et les bénévoles upgradent spontanément les enfants en VIP afin qu'ils puissent nous accompagner partout. Je les remercie sincèrement car cela va permettre de simplifier notre organisation.

Retour à la voiture pour le premier déchargement et rejoindre la longue file de métaloux qui patientent déjà. La fouille minutieuse des affaires de chacun alors que nous sommes tous lourdement chargés ralentit notre entrée sur le camping. On entre enfin dans le village de tentes. On repère très vite le Macumba et les foodtrucks à l'entrée. Même si nous sommes arrivés relativement tôt, nous nous apercevons très vite que certains sont arrivés la veille. Le camping est presque complet et nous nous retrouvons à camper au fond. Au moins, nous serons au calme. J'abandonne ma petite famille qui se débat avec la tente pour réaliser ma première interview, ce sera Worst Doubt à 14h.

Il y a déjà beaucoup de monde dans la file d'attente et j'apprécie la file VIP, même si la fouille intense de mon sac m'interpelle. Je pénètre à l'intérieur du site et je repère très vite les scènes et les chapiteaux. Tout est à taille humaine et je suis ravie de savoir que je ne ferai pas des kilomètres entre chaque concert. De grands arbres apportent une ombre bienvenue. Mais impossible, même sur le plan affiché, de trouver l'entrée de l'espace VIP/Média. Je demande à plusieurs bénévoles





qui, bien que, très désireux de me rendre service, l'ignorent. J'erre un peu sur le site et je rencontre enfin une personne capable de me renseigner. Effectivement, aucune indication devant cette barrière entrouverte par un vigile ne signale qu'il s'agit de l'entrée média. Je parcours quelques mètres sous la fraîcheur relative des arbres, il fait très chaud ce premier jour, avant de déboucher sur l'espace en lui-même : un grand chapiteau abrite le bar et ses vieux canapés confortables, des chaises longues, des tables, des chaises et des parasols disséminés dans l'herbe, un abri couvert avec parquet pour pouvoir travailler. Des toilettes, un foodtruck, un café de qualité, tout est parfait. C'est convivial, chaleureux et suffisamment grand sans être immense.

Je réalise mon interview et me dépêche de retourner au camping. Je refais la queue interminable une nouvelle fois. Nous ressortons tous ensemble pour le dernier tour, nous refaisons la queue. Maintenant, tout est installé, direction le Motocultor !

La file pour l'entrée au camping s'est encore allongée et celle pour rentrer dans le festival commence à atteindre des proportions impo-

santes. La file VIP nous permet de pallier cet inconvénient. Une nouvelle fois, une fouille très minutieuse de mon sac. Je mets de côté mon agacement mais commence à percevoir les raisons de l'attente. Certains attendront plus de deux heures les deux premiers jours pour accéder au site.

Le temps d'installation et la gestion des deux ados me font perdre pas mal de temps. Je loupe quelques concerts. Je fais découvrir Worst Doubt aux enfants, groupe de hardcore inspiré des années 90 qui nous plongent tout de suite dans l'ambiance ! C'est violent et ça se percute dur dans le pit dans la joie et la bonne humeur. Je me sens tout de suite mieux : oubliés l'attente, la fatigue, la chaleur, je profite à fond avec les ados !

On se dirige maintenant vers Ugly Kid Joe, groupe que l'on ne présente plus et que je souhaitais leur faire découvrir parce qu'il est accessible. On passe un très bon moment comme l'ensemble du public. Pour l'instant, la qualité du son est nickel et je suis rassurée, je sens que cette édition va être top. On fait une pause avant Zeal and Ardor pour se restaurer. Les ados sont très enthousiastes au vu du





nombre de foodtrucks sur le site et de la variété proposée. Le Motocultor a enfin compris que la restauration est un métier et qu'il vaut mieux laisser faire les professionnels. Les prix sont relativement élevés mais pas plus que dans un autre festival.

Le concert de Zeal and Ardor commence. Une mise en scène épurée, sombre qui contraste avec la chaleur de la voix grave du chanteur et de ses choristes. Une musique, enivrante, mélange de black metal et de negro spiritual. J'en ai des frissons tellement c'est intense. Et cette voix ! Ce n'est pas mon premier concert de ce groupe et je remarque leur évolution avec une mise en scène plus cadrée, plus stricte, qui ne fait que souligner la qualité de leur musique. Nous passons un très joli moment et les commentaires entendus dans la foule sont unanimes : on les revoit quand ?

Les enfants sont fatigués et après un rapide tour au merch hébergé sous un chapiteau spacieux, je les raccompagne au camping. Je me dépêche de rejoindre Nolive car je tiens absolument à revoir Hatebreed !!! Leur prestation au Hellfest cette année m'avait laissé sur ma faim, non pas que le groupe y soit pour quelque chose, mais la pluie et le public des MainStage qui ne s'attendaient pas à ce déferlement de violence m'avaient gâché le moment.

Lors de son arrivée, nous saluons comme il se doit ce groupe de hardcore qui est un véritable bulldozer ! C'est sans surprise mais terriblement efficace pour tous les fans de HxC. Les corps se fracassent les uns contre les autres, volent parfois au-dessus des mains levées pour se déverser dans la fosse. La Dave Mustage est en feu ! Je suis satisfaite d'avoir pu les revoir accueillis par un public à la hauteur de ce groupe mythique !

Il ne reste qu'un seul groupe mais j'abrège ma soirée pour retourner avec les ados que je ne veux pas laisser seuls trop longtemps. Ils dorment à poings fermés et je me demande si cette jeunesse supportera quatre jours de festival...

Deuxième jour

J'ai mal dormi, j'avais oublié les nuits au camping entre fêtards, cris et musique. Je me suis endormie, réveillée parfois et j'ai fini par me lever pour satisfaire une envie pressante. J'ai louvoyé entre les tentes et les ronflements sonores pour atteindre ma destination au bout de ce qui m'a paru être une éternité en cette heure aussi matinale. Je suis retournée me coucher et me suis, heureusement, rendormie. J'émerge de ma mauvaise nuit. Nolive, lui, est paré : douché, habillé de propre, il s'apprête à rejoindre le site du festival. Je suis allée prendre une bonne douche froide (qui a le mérite d'exister et gratuitement en plus) et puis, j'ai attendu, attendu que les enfants se lèvent. Péniblement, vers 11h30, l'aîné a émergé, j'ai secoué le deuxième qui a suivi, les yeux gonflés de sommeil. Gavés de céréales, nous avons rejoints le site. La file pour accéder au festival était déjà importante et une fois de plus, la file VIP a prouvé toute son utilité.

Aujourd'hui, nous avons débuté la journée de concerts par Hrafngrímr. Je n'ai pas été convaincu par ce groupe pagan viking. Pourtant, il y avait le combo gagnant : un front man à la belle voix, accompagné d'une jolie blonde qui ne chantait pas moins bien, une compo juste avec quelques instruments anciens. Mais je n'ai pas adhéré, cela manquait d'âme, d'authenticité comme a précisé Nolive. D'autant plus que les maîtres du genre, Wardruna, se produisent ce soir.

Groupe togolais, Arka'n Asrafokor, nous a offert une superbe performance mâtinée de djembe et de chants traditionnels. Vous pourriez croire par moments à de la musique du soleil, il n'en est rien. Le soleil, ils l'ont pris, et ils nous l'ont foutu sur la gueule à grands coups de batterie et de riffs hargneux. Ils ne font pas dans le folklore ! On est ressorti de la tente avec nos visages de petits Bretons blafards rougis par les coups de soleil et les yeux étincelants de la fièvre qu'ils nous ont mis. Ils ont mis toute la petite famille d'accord : Guilherm headbanguait avec ardeur pendant qu'Alina, accrochée à la crash barrière ne perdait pas une seconde du show.

Deluge, groupe de black metal post hardcore comme j'aime, est monté crescendo au fur et à



mesure du set jusqu'à nous foudroyer. C'était beau et envoûtant. J'ai pu initier Guilherm aux beautés du black. «Tu sens ce moment où tu es bercé par cette douceur brutale qui t'emmène et te fait monter de plus en plus haut ? Ton âme est comme aspirée par le ciel. Et tout d'un coup, ils te prennent et te maravent la tronche jusqu'à ce que tu ne puisses plus respirer. C'est ça le black, c'est beau, c'est vivant et ça te fait pleurer, le cœur envahit par un déluge d'émotions.»

«Les enfants, vous avez déjà vu du lancer de parpaings ?» Alors, je les ai emmenés voir Terror et ils n'ont pas été déçus. Belle prestation à

la hauteur de mes attentes et un pit en feu. J'ai fait reculer les enfants et ils m'en ont voulu. La magie n'opérait plus. Bien que plus en retrait, j'ai profité jusqu'à la fin de leur set et de la foule déchaînée.

Petite pause au VIP, sur fond de Carcass que l'on entend depuis la main stage, que les enfants apprécient énormément. On peut se poser au calme, confortablement et quelques jeux antédiluviens leur font connaître les débuts du jeu informatique.

Nous sommes allés voir Health, des chemises bariolées à fleurs, une belle voix mais les en-



fants ont décrété que c'était beaucoup trop calme. Joueuse, je les ai entraînés assister au show de Deicide mais non, c'était trop. «il n'y a pas de juste milieu ici» a été la sentence. Direction le marketplace qui est très agréable, spacieux, on peut flâner tranquillement. On a choisi une paire de chaussettes dégueulasses pour Nolive puisque c'est sa lubie du moment. Alina a fait la rencontre de Saad Jones, l'écrivain dont les livres se situent dans le monde du metal. Elle s'est laissée prendre à l'univers du personnage qui est grîmé d'un masque vénitien. Muet, il invite ceux qui le souhaitent à s'asseoir confortablement face à lui et à porter un casque audio. Il crée ainsi une bulle pour parler de ses livres, de sa personne et de sa vie. Cela faisait un moment que j'étais curieuse de découvrir ses œuvres, aussi, lorsqu'Alina m'a sollicitée pour acheter le premier tome de sa trilogie (Violent instinct), j'ai acquiescé.

Il était temps de se mettre en place pour Wardruna, LE groupe de pagan viking par excellence. La série «Vikings» a contribué à leur popularité, mettant en avant leurs plus beaux morceaux. Wardruna, c'est la perfection : des voix, des instruments, du show. C'est magique, envoûtant, d'une simplicité trompeuse. Ils te transportent en d'autres lieux, en d'autres temps. Et on ne s'en lasse pas. La Dave Mustage était comble.

Alina a tenu à rester jusqu'à la fin du show mais avec Guilherm nous voulions assister au moins, à une partie du concert d'Hanabie. Et pour du contraste, c'est du contraste !

Prestation musclée de ce groupe japonais constitué uniquement de femmes : mélange détonnant de rap/hip-hop, de hardcore, le tout en japonais, chanté d'une voix de petite fille de manga alternant avec du guttural bien rauque. Du hardcore bien violent distillé par des jeunes filles habillées en écolières et avec une réelle présence sur scène. Comme Maximum the Hormone, ce groupe parvient à mêler univers manga, voire même parfois complètement enfantin à un déferlement de violence assez rare. Pour ma part, j'adore.

Les concerts sont terminés, nous rentrons tous les 4 au camping, épuisés, les pieds meurtris mais heureux de cette nouvelle journée. Le temps a été clément, nous avons eu moins de pluie que prévu et cela ne nous a pas impacté lors des concerts.



Troisième jour

Nolive se lève relativement tôt et part, après sa douche froide, trier ses photos et assister au premier concert. Moi, je suis coincée au camping, en attendant que les ados se lèvent. Je fais preuve de patience : s'ils sont trop fatigués, la journée se transformera en épreuve et le but est de se faire plaisir en venant en festival.

Nous sommes samedi et la foule des festivaliers se fait de plus en plus nombreuse mais cela reste gérable. Nous pouvons nous déplacer aisément et accéder aux scènes. L'attente aux bars, cashless et aux foodtrucks est bien maîtrisée et nous ne perdons pas de temps. Et c'est vraiment appréciable. Les bénévoles sont sympas et souriants. Les files pour accéder au festival se font moins longues car les fouilles ont été allégées avec raison. Seules celles pour les toilettes restent interminables et manquent de consommables. Ce sera, sans nul doute, un point d'amélioration prioritaire pour l'année prochaine sur ce nouveau site.

Pénitence Onirique est un groupe de black atmosphérique/mélodique teinté d'ésotérisme, que j'affectionne particulièrement, produit par les Nantais des Acteurs de l'Ombre. Je les

trouve magnifiques avec leurs masques dorés de divinité ancienne et vengeresse. C'est sombre, puissant, hypnotique. Un très beau concert que j'ai beaucoup apprécié même si le black se marie mieux avec une salle fermée.

Voici maintenant Birds in Row que je n'avais pas eu l'occasion d'aller voir au Ferrailleur au printemps dernier. Et j'avoue avoir pris une claque dès leur entrée en scène. La première chanson de leur setlist t'envoie un coup de poing en pleine face dès les premières notes. Leur style est décrit comme punk hardcore. Alors, certes, il y a des points communs mais on ne peut pas vraiment les mettre dans une case. En fait, ils font du Birds in Row. C'est sombre, tantôt doux et parfois d'une violence extrême. Le concert se déroule jusqu'à atteindre un paroxysme musical, on retient son souffle, il y a comme une tension dramatique qui ne cesse de croître. C'est une musique émotionnelle, triste mais qui tente d'insuffler de l'espoir et on le retrouve très bien sur scène. Ils ne sont que trois, puisque, Bart, le chanteur, est également le guitariste. Et cela lui va bien de se cacher derrière sa guitare mais vous en saurez un peu plus en lisant son interview. Très belle découverte qui donne envie de plus. Nous faisons une longue pause, le temps pour moi de réaliser l'interview de Bart de Birds in Row.







Nous sortons du festival pour attendre des amis qui doivent nous rejoindre. Nous arrivons au camping et les enfants se lancent dans une partie de «biatch volley» endiablée avec des inconnus. Ça joue, mal, très mal même mais quelle ambiance ! Nous passons un fabuleux moment. Un festival, ce ne sont pas que des concerts, ce sont aussi des rencontres, des retrouvailles avec des amis, des moments où l'on peut faire un peu n'importe quoi dans une ambiance bon enfant. Je sais que cette partie de volley figurera dans leurs meilleurs souvenirs du Motoc.

Je motive ma petite troupe fatiguée pour AmenRa. Groupe belge dont le style musical est proche du post-metal et du doom. J'adore les écouter et c'était un grand moment de pouvoir les voir sur scène. Certains morceaux m'ont littéralement happée, faisant naître des vagues frissonnantes sur ma tête.

Little Big était un groupe très attendu par les enfants qui ont passé tout le concert à se tremousser et à sauter sur place, tout en imitant les célèbres chorégraphies des clips. C'est un groupe d'électro-rave russe totalement délirant, pratiquant l'absurde pour dénoncer les travers de la Russie. Je me suis bien amusée également mais j'avoue les avoir abandonner à

un moment, me lassant du playback des chanteurs. Il est vrai qu'ils ont transporté la Dave Mustage dans leur délire et c'était plaisant de voir tous ces métaloux s'amuser comme des mômes.

C'était le dernier concert, nous rentrons au camping et la file pour y accéder est fluide. Les flots de musique sortant de la tente du Macumba nous attirent et nous passons un bon moment à danser et à délirer sur la musique des années 80 et autres Michaël Youn. Enfin, à 4h du matin, nous rentrons nous coucher, une nouvelle et dernière journée nous attend demain.

Quatrième jour

C'est devenu un rituel, Nolive se lève rapidement, se douche et file au VIP pour traiter ses photos et assister au début des concerts. De mon côté, je patiente en attendant le réveil des enfants tout en commençant à rassembler les affaires. La fatigue se fait sentir et j'appréhende un peu le moment où il va falloir tout transporter jusqu'à la voiture. Autour de nous, d'autres festivaliers préparent leur départ.

Nous arrivons pour le concert de Landmrvks,



groupe de metalcore français que je souhaitais découvrir. Originaire de Marseille, fondé en 2014, le groupe jouit d'une belle popularité. Alors, je ne sais si c'est la fatigue ou le fait que je préfère le hardcore au metalcore, mais j'ai trouvé cela fade malgré un début de concert prometteur. Je préfère réserver mon jugement et attendre de les revoir en concert.

Nous faisons une longue pause pour plier la tente et refaire des allers-retours pour charger notre véhicule. Pour autant, il est hors de question de manquer Rise Of The NorthStar ! Je les ai déjà vus plusieurs fois en concerts et en festival mais, voilà, j'adore. Ils ont leur style bien à eux, dit crossover, inspiré de la culture japonaise et plus particulièrement des mangas. Ils arrivent sur scène, vêtus de leur combinaison blanche et le chanteur, Vithia, porte son masque habituel. Ils nous font profiter de leur dernier album mais j'avoue préférer le restant de leur discographie et je ne suis pas déçue car les anciens morceaux sont nombreux. Ça se bagarre dur dans le pit et ROTNS sait comment enflammer la foule again and again !

Nous faisons une pause pour manger avant de nous retrouver devant Biohazard, groupe de hardcore américain originaire de Brooklyn,

New York, fondé en 1987. Ils sont reconnus comme l'un des premiers groupes à fusionner hardcore et metal avec des éléments de rap. Cela faisait plusieurs années que le groupe ne s'était pas produit sur scène et ils sont de retour avec le line-up originel, pour le plus grand plaisir des fans. Et les cinquantenaires n'ont pas pris une ride, ils affichaient une forme phénoménale et surtout un plaisir incommensurable à être sur scène ! Ils n'ont eu aucune peine à enflammer la foule déchaînée, à aligner des riffs hargneux dans une ambiance décontractée. Le chanteur a même fait venir sa femme sur scène et nous nous sommes lancés dans un «happy birthday» improbable. À voir et à revoir.

Enfin, l'heure d'Avatar est arrivée. Je voulais tellement les faire découvrir en concert à mes ados, persuadée qu'ils seraient séduits par leur univers, leur show, la voix de Johannes, l'originalité de leurs compositions... Avatar est un groupe suédois de death metal mélodique et une des étoiles montantes du metal au niveau international. Depuis la sortie de leur album Hail the apocalypse en 2014, le groupe assure des tournées mondiales. Ils ont créé en 2021 leur propre label Black Waltz Record. Mon Dieu mais quel spectacle !! Cela faisait un an que je ne les avais pas vus en concert et j'ai



pu mesurer l'évolution ! Une mise en scène soignée, une scénographie cadrée, centrée sur le chanteur, Johannes, qui est un incroyable frontman très charismatique. Il interagit très souvent avec le public sans pour autant que cela n'altère leur prestation... et que dire de sa voix extraordinaire ! J'étais très heureuse de faire découvrir ce groupe et son univers freakshow à mes ados. Ils ont énormément aimé et écoutent depuis leurs albums.

Carpenter Brut commence à se produire, mais nous sommes lessivés. Trois heures de route nous attendent et nous préférons jouer la sé-

curité en abrégeant le festival. En partant tôt, nous éviterons également de patienter pour sortir du parking...

Gros big up à l'équipe presse du Motoc pour son implication, son investissement et sa gentillesse. Ils ont juste été parfaits, aussi bien avant que pendant le festival, et ils se sont mis en quatre pour nous permettre d'être dans les meilleures conditions possibles.

■ Gab
Photos : Nolive







86
The menu board displays various items, including what appears to be a list of drinks or food items, though the text is too small to read clearly.





BIRDS IN ROW

CRÉE EN 2009, LE GROUPE A SORTI SON TROISIÈME ALBUM EN 2022. UN EXCELLENT ALBUM QUI EST BONIFIÉ SUR SCÈNE AVEC UN SON QUI LEUR EST PROPRE. RENCONTRE AVEC UN GROUPE RÉSOLUMENT ENGAGÉ ET SANS CONCESSION VIA BART, LE CHANTEUR GUITARISTE DE LA BANDE, QUI NOUS REÇOIT AU CALME DE LA ZONE DE CONFÉRENCE DU MOTOC.

Bonjour Bart, merci de m'accorder de ton temps. J'ai eu le plaisir de vous écouter, toi et ton groupe, au Zinor, à Montaigu, lors des Rhinoféroces. J'étais ravi de vous revoir au Motocultor. J'adore votre entrée en matière lorsque vous arrivez sur scène, le gros poing dans la gueule que l'on se prend dès le départ. Et j'aime aussi beaucoup les moments de pause que vous intercalez...

C'est une dynamique que l'on travaille beaucoup dans nos compositions.

Je suis venu au Motoc cette année avec mes enfants et à chaque fois que nous allons voir un groupe, ils me demandent d'en définir le style musical. Mais j'en ai été incapable pour vous (Bart commence à rire). On parle de Birds in Row comme d'un groupe punk hardcore mais j'ai du mal à vous faire entrer dans cette case.

C'est un truc qui est cool et chiant à la fois. Depuis les débuts de Birds in Row, les gens ne savent pas trop nous catégoriser, tu vois ?

Moi, je trouve ça bien.

Ah mais oui, c'est mortel parce que cela veut dire que tu as ta propre identité.

Pour moi, vous faites du Birds in Row...

C'est exactement ça, et en même temps cela fait qu'on ne fait pas partie d'une scène foncièrement donc tu as moins de soutien. Par exemple, si tu fais partie de la scène hardcore, les gens, ils connaissent l'esthétique, ils savent ce qu'ils vont venir voir. On a peut-être moins ce truc-là et parfois, on a l'impression de devoir prouver des choses.

Parfois, cela vous dessert ?

Ça peut. Mais ce qui est trop cool pour nous, c'est que ça nous a permis de tourner avec tout un tas de groupes différents depuis notre création. On peut autant partager la scène avec des groupes de post-rock et de punk rock. Cela nous fait une plus grande ouverture, on est assez fourre-tout. Et ça c'est chouette. En terme de festival, on peut jouer au Motocultor comme aux Francofolies. Donc, c'est une chance pour nous.

Je trouve que les festivals, comme les Francofolies, que tu as cité, s'ouvrent un peu plus à l'univers metal.

Oui, parce que le metal est dans le sillage du Hellfest, les gens sont obligés de reconnaître qu'il y a une culture metal qui est importante en France.

C'est un effet de mode ?

Les gens ont toujours kiffé le metal. On croit qu'on est seul à l'écouter mais en fait, c'est une culture qui est très porteuse. On a tendance à vouloir mettre une étiquette hyper généraliste sur qu'est le metal alors que c'est très éclectique. Il y a des trucs hypers précis avec des esthétiques super fortes mais même dans un courant musical tu vas rencontrer des variantes très différentes comme dans le black metal. Et puis, tu pouvais écouter un groupe étant ado et ensuite, évoluer, t'ouvrir.

Aujourd'hui, c'était votre dernier concert de la saison. Vous êtes de Laval, vous avez créé le groupe en 2009, et fait un nombre de concerts assez impressionnant déjà, plus de 1000,**vous allez reprendre en octobre, plutôt en Europe, Allemagne, Royaume-Uni... Et parmi ce nombre énorme de concerts que vous avez pu faire, est-ce qu'il y en a un qui vous a le plus marqué ?**

C'est hyper difficile comme question parce qu'en fait, ça ne se passe pas vraiment comme ça. Tu n'as pas ce concert en particulier mais une constellation. Quand tu tournes beaucoup, tu as les shows qui ne se passent pas bien mais les gens étaient cools. Tu as les concerts où vraiment c'est horrible et les gens qui t'accueillent sont horribles, il n'y a rien qui marche sur scène, enfin, que des trucs qui ne vont pas. Et il y a aussi la panoplie des concerts cools où tout se passe bien et où tu finis une tournée avec un groupe que tu kiffes trop. Donc c'est difficile de prendre un concert.

Est-ce que c'est plus vrai quand vous arrivez dans un festival orienté metal comme le Motocultor que dans un festival plus généraliste ?

Quais, mais comme je ne nous considère pas comme un groupe de metal, je ne me sens pas vraiment pas à ma place dans un festival comme le Motocultor alors que c'est fou.

C'est bien Little Big (NDR : groupe d'electro rave russe) qui se produit ce soir ?

(Rires) C'est juste que, même dans notre scène à nous, j'ai l'impression de ne pas être légitime. Les gens vont nous avoir oublié donc tu vas venir, tu vas faire ton truc mais c'est pas important.

Pourtant, vous dégagez un truc sur scène, vous êtes hyper puissants, très présents.

Bah, on essaye ! Ce n'est pas une imposture mais dans la musique comme dans beaucoup de choses, tu as la hype et les gens qui draguent le fond. Il y a des groupes qui ont leur fan base et qui essaient de s'améliorer à chaque album, ils ont une bonne réception. Nous, on fait plus partie de ces groupes-là. Il y a des formations qui ont une énorme hype d'un coup et on a toujours tendance à se dire qu'on ne fait pas partie de ces groupes-là. Est-ce que les gens vont s'attendre à ce que Birds in Row joue au Motocultor ou à tel endroit ? On a donc toujours l'impression d'avoir un truc à prouver donc cela nous permet de toujours avoir un

challenge. C'est peut-être basé sur une humilité un peu trop importante. On a extrêmement peur de devenir des connards qui se disent «On est quand même Birds in Row !!».

Humilité ou manque de confiance en soi ?

Non, parce que j'ai confiance en les deux autres membres du groupe quoi qu'il arrive et que si j'ai un jour sans, ils seront là. Ils me donnent l'énergie, c'est ce qui est trop bien dans un trio.

Je voulais justement t'interroger sur la formation de ton groupe. C'est une vraie volonté de rester à trois ?

Oui, avant Birds in Row, j'étais dans un quatuor. Et on était que trois à vouloir faire de la musique H24, à partir sur les routes. Le format de trio est une énergie qui est complètement différente. Quand il y en a un qui est à côté, on le sent tout de suite, on ne peut pas se cacher. Instinctivement sur scène, si l'un d'entre nous n'est pas dedans, les autres vont le percevoir et lui insuffler de l'énergie. Je serais curieux d'en parler avec Brutus et Russian Circles qui jouent ici car, pour en parler régulièrement, on a souvent la même dynamique. C'est moins un truc de meute mais c'est plus honnête car tu es obligé de te donner à 100%, tu ne peux pas tricher.

Si tu lâchais ta guitare et ne conservais que le chant, est-ce que tu ne gagnerais pas en puissance et en interactions avec le public? On a l'impression que tu te caches un peu. Souvent ta voix est en arrière fond, est-ce également une volonté ?

À la base, on a tendance à pas mal mixer comme ça car on aime bien ce côté mur de son avec quelqu'un qui gueule dans le fond. Cela ne transmet pas la même énergie que si tu as quelqu'un en face de toi. Esthétiquement, c'est quelque chose qu'on aime vraiment. Notre public connaît plus ou moins nos paroles et cela correspond à ce que nous voulons transmettre.

Cela correspond à ce que vous chantez, un univers basé sur la dépression, l'anxiété tout en laissant la porte ouverte à l'espoir. Cela ressemble terriblement à la pochette que vous avez créée où l'on voit un personnage gris et désespéré respirer un bouquet de fleurs colo-

rées. Mais clairement, votre dépression, vous ne la soignez pas au Xanax parce que vous balancez !

(Rires) Nous, on a cette chance-là de pouvoir exprimer ce qu'on ressent. J'ai la chance de pouvoir vivre de ma passion. Et cela me brise le cœur de voir ceux qui n'ont pas cette chance-là et le regrette.

C'est rare de pouvoir faire de sa passion son métier, ne serait-ce que d'avoir un métier qui ait du sens. C'est d'ailleurs ce que vous reprenez dans vos chansons. Votre album a été composé avant le COVID et cela résonne terriblement plus depuis.

L'album a été composé avant et pendant le COVID. On a écrit les textes avant le COVID et il y a eu cette bulle d'air avec le premier confinement qui nous a permis de composer au calme. Ce qui est horrible car des gens l'ont très mal vécu, ont été malades, en sont morts. On revenait de plus de deux ans de tournée et cela nous a permis de nous poser. Cela a permis également à beaucoup de gens de se mettre en stand-by et de se poser la question «Quelle place doit avoir le travail dans ma vie ?» Ça a été un moment à part, sans pression, sans deadline. De confinement en confinement, on s'est rendu compte qu'on était mis de côté dans la société. On a annulé notre venue à un festival car on ne voulait pas faire prendre de risques à notre public et jouer devant des gens assis. On était tiraillé entre ce besoin de jouer en public... si je ne joue pas, au bout de 2 mois je tombe en dépression... et la peur que les gens prennent des risques. On a donc composé dans une ambiance vraiment bizarre, amplifiée par des mouvements sociaux importants.

Cet état d'anxiété, de dépression que vous décrivez, est-ce quelque chose que vous avez retrouvé partout ?

Oui, c'est global. Rien que l'éco-anxiété est énorme, cette fin du monde programmée. Les sociétés qui se radicalisent dans l'emploi de la force est aussi un phénomène que nous avons rencontré partout.

Vous dénoncez pas mal de choses mais vous n'êtes pas politiquement engagé. Est-ce que



c'est quelque chose que vous envisager ?

Cela dépend ce que tu appelles «politiquement engagé» parce que je ne suis pas un militant. On dénonce déjà beaucoup, on s'est pris pas mal de shitstorm dernièrement pour ça. On a pas envie que nos réseaux sociaux deviennent un relais de tout ce qui se passe mal dans le monde. En revanche, tout ce que l'on construit autour du groupe, on a envie que cela reflète ce que l'on pense. On ne veut pas jouer dans certains festivals avec certains groupes. On va essayer de faire plus de place à ceux qui sont défavorisés par leur genre comme les femmes donc engager plus de femmes, les personnes trans, etc... Ce n'est pas le critère numéro 1 mais on y est très sensible.

D'autant que la scène metal, ces dernières années, a pris cher sur la gestion des violences faites aux femmes.

Oui, c'est pour cela qu'il est important d'en parler. Il va falloir écouter ceux qui se sentent opprimés et puis changer, changer nos infrastructures, notre façon de fonctionner pour être un peu plus inclusif. Nous ne sommes pas là pour taper sur les gens mais plutôt dire «et si on créait un truc plus communautaire ?»

Est-ce que cela fait partie de l'ambition du label que vous avez créé ?

Oui, bien sûr, car tout ce que nous faisons ressemble à qui nous sommes. On fera toujours les choses dans le sens de nos croyances. Donc, on se garde bien de faire du marketing politique. Cela nous fait peur, on ne veut pas tomber dans des écueils pour juste faire partie d'un milieu ou d'un groupe. Il y a des vécus qui ne m'appartiennent pas, je ne sais pas, par exemple, ce que c'est que d'être une femme dans un concert de metal et on veut créer un espace pour écouter les gens et construire quelque chose qui accueillera tout le monde quel que soit son sexe, la couleur de sa peau, etc...

Je te remercie beaucoup Bart pour ce super moment passé à échanger, promis, la prochaine fois, on se fait un apéro ! Je renouvelle toutes mes excuses à l'orga car nous avons plus que dépassé le temps d'interview !

■ Gab
Photos : Nolive



LE MOT DU PHOTOGRAPHE

J'avais envie d'un festival à taille humaine, sans tomber dans le bricolage de la kermesse du village. Lorsque l'affiche du Motocultor est sortie, c'était une évidence, il fallait être de cette édition ! Faut l'avouer, j'étais réticent d'y retourner suite à l'édition 2018 qui, malgré une belle affiche, était bancal au niveau de l'organisation et du son. Mais là, chapeau. Alors oui, tout n'est pas parfait mais qualité prix, c'est imbattable ! Je ne reviendrai pas sur l'ensemble des groupes que nous avons vu, mais sur mes coups de cœurs de cette édition 2023.

Déjà, les Portugais de Gaerea. Fondé en 2016, le groupe tourne pour défendre leur dernier album de septembre 2022 : *Mirage*. Un black, post black metal fort et sombre. C'est scénique et c'est maîtrisé. Gaerea nous propose un black metal mature, mélodique, puissant et sophistiqué. Menés par un incroyable frontman qui te prend aux tripes dès les premières

notes puis qui t'emmène du début à la fin du concert ! Un groupe à suivre de très très près !

Mon deuxième groupe coup de cœur, c'est Biohazard ! Alors oui, c'est pas des petits jeunes, mais qu'elle énergie et cette joie communicative... La réformation de l'original line-up fait mouche. Du hardcore à l'ancienne et un groupe qui est heureux d'être là, qui le montre et qui le partage ! C'est pas si fréquent que cela et ça fait du bien ! Le pit était enflammé, une violence bienveillante et physique qui a fait trembler le sol de Carhaix. À voir et revoir sans retenue.

Pour mon troisième groupe, je ne suis pas forcément attiré par le thrash ou le death, mais Shadow Of Intent, c'est du lourd ! Des riffs solides, un frontman qui en impose avec un chant puissant : résultat, une foule transcendée ! Un superbe moment !



Arpenter un festival, c'est aussi de la fatigue... je me suis octroyé quelques pauses dans l'espace VIP qui avait cette super particularité de pouvoir nous faire profiter des concerts de la Dave Mustage... Et ce bonheur du matin de prendre un café en traitant ses photos en prenant violemment le son de Stick To Your Gun dans les tympans. Énorme concert des Californiens qui auraient mérité mieux que cette heure matinale, tout comme Deliverance, du label nantais Les Acteurs de l'ombre qui nous a fait une belle ouverture le dimanche matin. Du coup, pas de photo pour ces deux groupes, mais un plein d'énergie qui te ravigote pour la journée !

Alors je pourrais continuer avec le superbe noise rock de Health qui rappelle l'époque où Muse faisait de la musique ou encore les Togo-lais de Arka'n Asrafokor dont les mélanges musicaux réussis nous ont fait passer un moment très fort en émotion, mais il faut que je clôture.

Bon, AmenRa et Pénitence Onirique, c'est du lourd. Terror et Hatebreed sont des patrons sur scène.

Je retiendrai que malgré quelques couacs et points à améliorer (niveau photographe... y a quand même du boulot à faire niveau light hein !) ce fut un super festoche avec un goût de «reviens-y» très prononcé, ce que je n'ai pas eu depuis un petit moment. Avatar et ROTNS sont définitivement des Têtes d'Affiche, et le Motocultor a de beaux jours devant lui, en espérant qu'il garde cette jauge à taille humaine et que la dynamique positive aperçue perdure pour en faire un festival dynamique, à l'écoute et humain.

■ Nolive
Photos : Nolive













ARKA'ASRAFOKOR



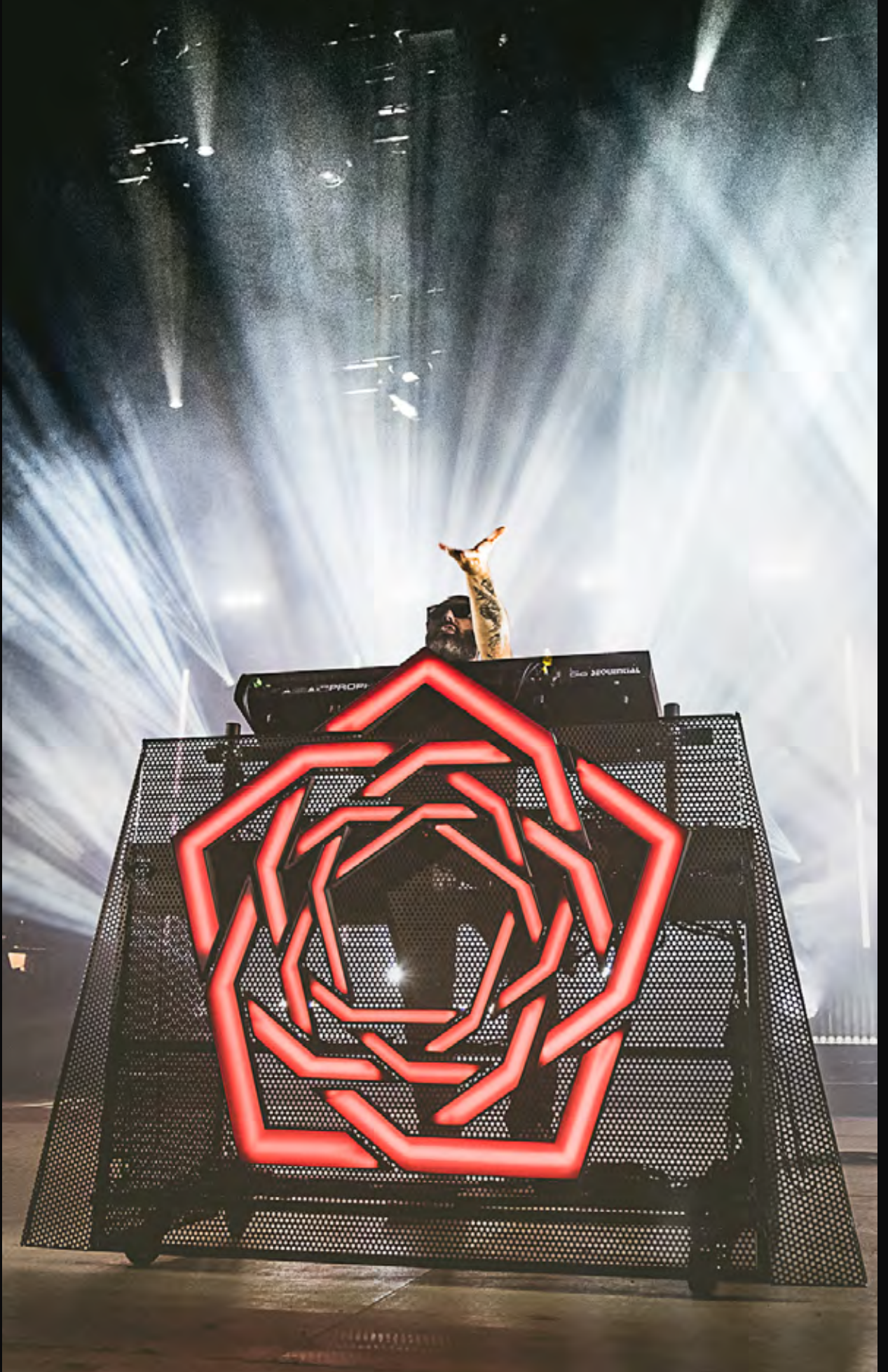










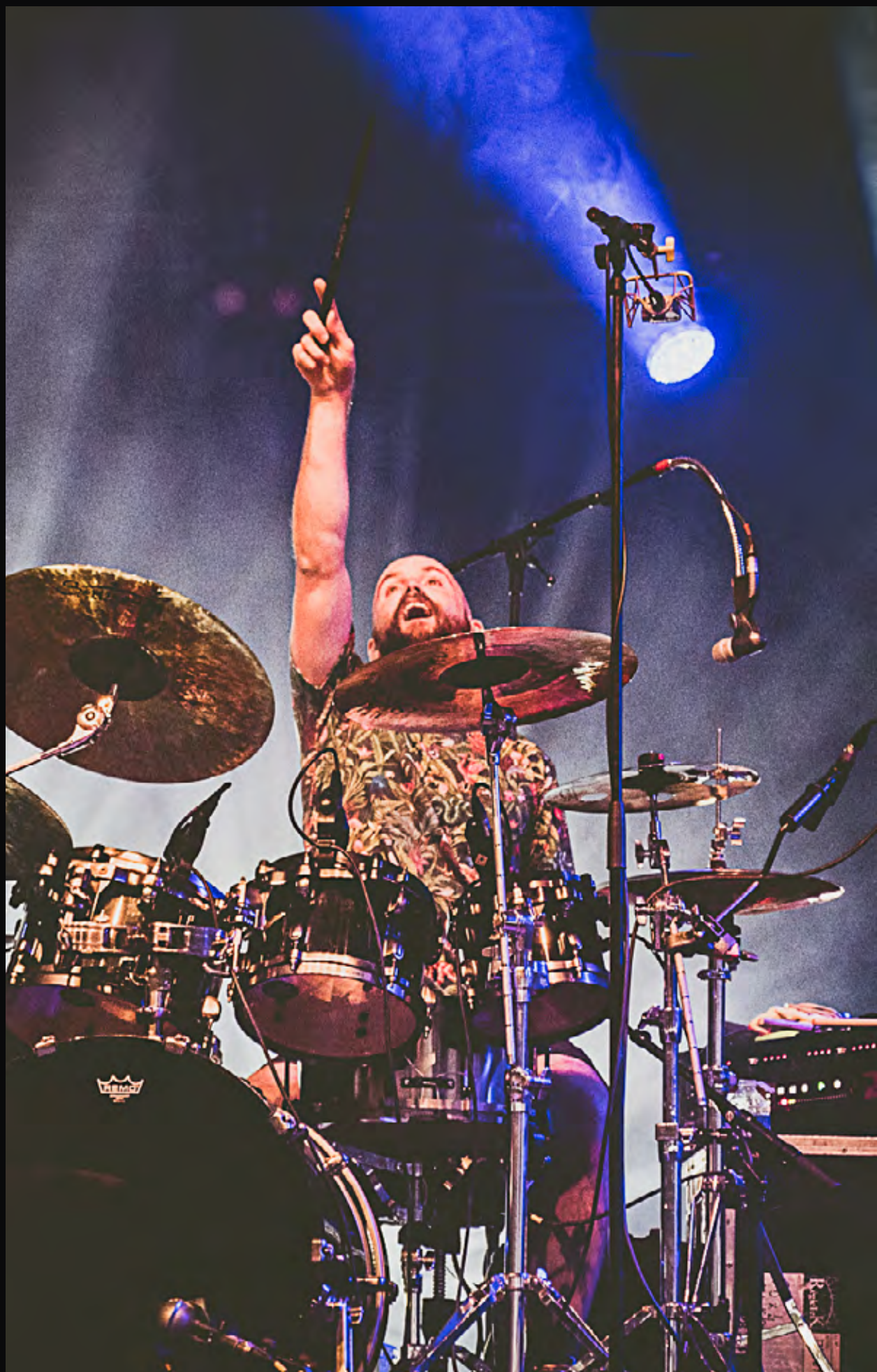




























LITTLE BIG





RISE OF THE NORTH STAR

















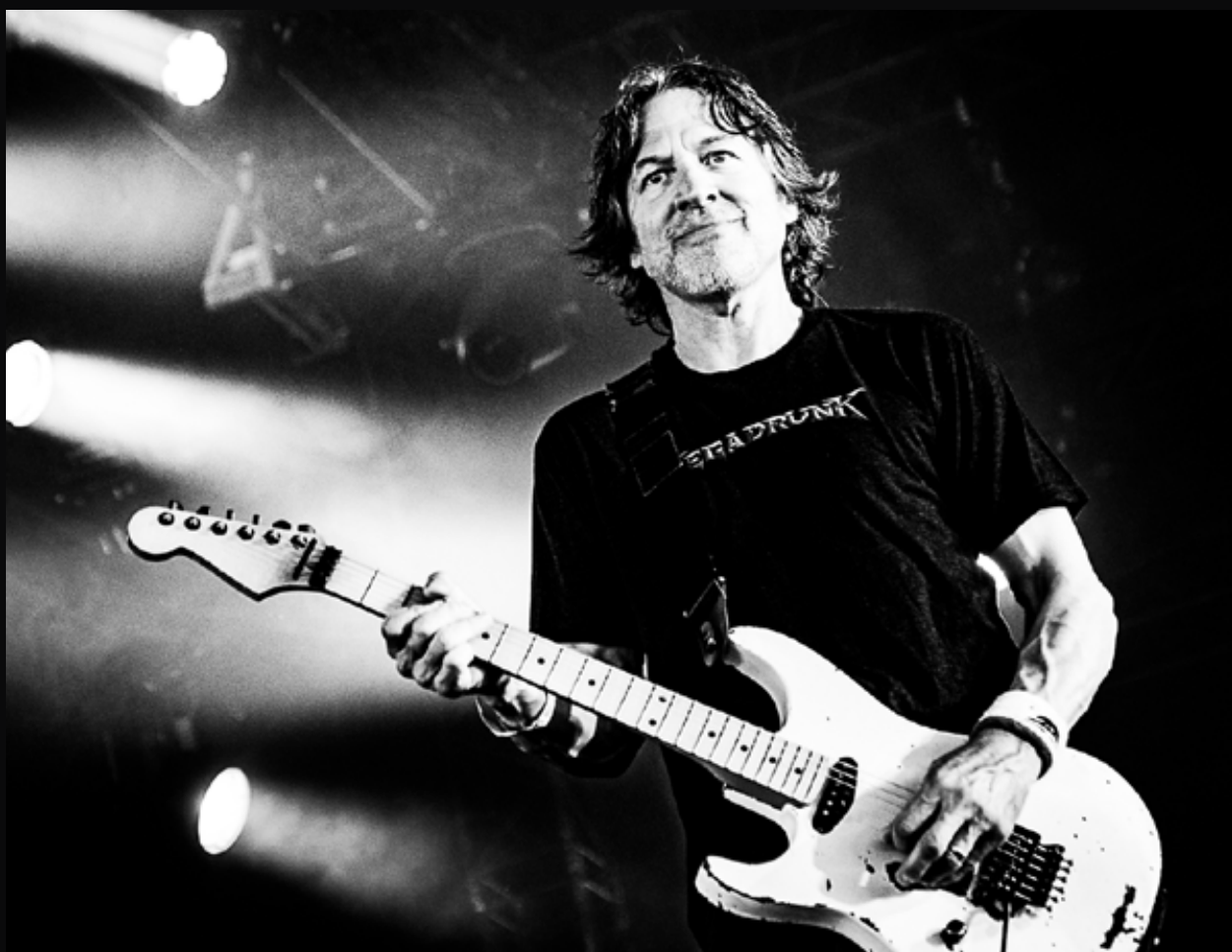
TERROR

THE PSYCHOTIC MONKS













WORST DOUBT







WORST DOUBT

WORST DOUBT EST UN GROUPE DE HARDCORE MÂTINÉ DE DEATH DONT LES MEMBRES SONT DANS LA TRENTAINE ET TOUS ISSUS DE FORMATIONS MUSICALES DIFFÉRENTES. C'EST JACOB, LE GUITARISTE, QUI SE PRÊTE AU JEU DE NOTRE INTERVIEW.

Avant de parler du Motocultor, je souhaiterais juste qu'on s'arrête quelques instants sur votre prestation au Ferrailleur fin avril.

Ah oui, avec Fange ! Dommage que tu n'aies pas pu y assister car, franchement, c'était mortel !! Le Ferrailleur est vraiment une super salle. Ça a bien bougé et on y a pris beaucoup de plaisir car Fange, ce sont des super potes qui ont sorti un très bon album. C'est cool de jouer avec des groupes un peu différents. Fange a une esthétique super forte. C'était trop bien, en plus, c'était sold out.

Les concerts au Ferrailleur sont souvent sold out. Les Pays de la Loire ont la réputation d'être une terre de metal. Avec ton expé-

rience, est-ce que tu peux dire que tu es d'accord avec cette affirmation ?

Clairement ! À Nantes, il se passe toujours un truc. C'est une bonne scène, même hardcore. Moi, je ne viens pas de Paris, j'ai habité à Poitiers pendant très longtemps et il n'y avait pas énormément de salle hardcore. J'allais souvent à Nantes à l'époque pour assister à des concerts hardcore. Il y a toujours du monde, un public super différent, des mecs du hardcore, des metalleux, des punks, etc... C'est assez éclectique et c'est cool car cela donne une bonne ambiance.

Depuis le Hellfest en 2022, vous avez beaucoup tourné ?



Ouais, on a fait trois tournées européenne en six mois d'une durée de deux semaines un peu partout, en Allemagne, en Belgique, en République Tchèque, dans les pays de l'Est. On a beaucoup, beaucoup joué. Depuis mars, on fait plus des one shots. Après le Hellfest, on a beaucoup tourné pour essayer de rattraper le temps perdu en raison du COVID.

Est-ce que vous avez trouvé que, post COVID, le public était moins présent, plus mou, comme j'ai pu le constater fréquemment ?

Peut-être dans le metal, mais je trouve que dans le hardcore, c'est l'effet inverse. On en parle souvent entre nous et on a l'impression, qu'il y a pas mal de jeunes qui ont découvert le hardcore pendant les périodes de confinement. Quand on a fait la release de notre album Extinction, avec que des groupes parisiens, il y avait 500/600 personnes et v'là les jeunes et les nouvelles têtes ! Et c'est une chose qu'on a constaté un peu partout : il y a beaucoup plus de monde.

Votre plus beau concert sur ces trois tournées

européennes que vous avez faites ? Il y a en un qui t'a marqué en particulier ?

Je vais être chauvin : je vais dire Paris ! [rires]. Paris, c'est toujours cool, Lyon, c'est mortel car la salle est vraiment super, il y a beaucoup de kids, ça mosh super fort. Chaque fois qu'on y a joué, c'est vraiment cool. En fait, tu as toujours les villes historiques où c'est toujours bien : Nantes, Rennes,...

Là, c'est votre premier Motoc ?

Ouais et on est ravi d'être ici.

Vous allez voir quels groupes ? Vous restez un peu ou pas ?

Je ne peux malheureusement pas mais sinon je serai aller voir Terror et Hatebreed. Mais aujourd'hui, je vais aller voir Hallas. J'aurais bien aimé voir Kadavar et Carpenter Brut qui sont des copains.

L'an dernier, à l'issu du Hellfest, vous aviez évoqué le projet d'un nouvel album. Mais avec toutes les tournées que vous avez réalisées, avez-vous eu le temps d'y travailler ?



Alors, je dirai qu'on à moitié menti... On a pas fait d'album mais on a fait un EP qui est enregistré et on est en train de taffer pour préparer la sortie.

Vous êtes toujours avec le même label BDHW Records ?

Toujours le même label pour l'Europe mais je n'en dirai pas plus pour l'instant car il n'y a rien qui est finalisé, mais on discute avec une autre structure pour sortir aux USA.

Oui, j'avais lu que c'était votre but de vous produire aux USA et Japon. Certains groupes vous ont même proposé de venir avec eux.

Exactement, mais le truc c'est qu'aux USA, c'est un peu plus compliqué. Les groupes peuvent te valider mais si tu as personne pour pousser ton nom, tu peux vite te retrouver à faire des dates de galères et jouer dans les pizzérias (rires). Là, on a de la chance, on a trouvé quelqu'un qui est chaud. On en parlera quand ce sera vraiment sûr mais c'est en bonne voie. On a bon espoir que ce soit finalisé d'ici la fin de l'année. Au Japon, je pense que c'est faisable sans avoir un label là-bas.

Est-ce que la composition du nouvel album sera plus collégiale ?

Alors, là aussi, on a menti un peu. On avait commencé à bosser d'une autre manière et au final, on est resté sur ce qu'on faisait avant, à savoir notre chanteur qui est le moteur créatif du groupe. On retravaille ensuite les morceaux tous ensemble. Il y a des titres qui étaient des chutes de Extinction qu'on a continué à travailler et à finaliser. Il y aura un peu plus de death sur cet album, quelque chose de plus agressif. Je ne veux pas spoiler mais on est revenu à une prod un peu plus aboutie. Ce sera très death, très inspiré de Volcano avec une caisse claire qui fait bing et des guitares très basses et pas de middle. Juste les aigus et les basses à fond. Ça fait un peu saigner les oreilles mais c'est cool !!! J'ai hâte que cela sorte.

Que penses-tu de la scène HxC française ?

Je pense qu'elle se porte bien. Elle ne s'est même jamais aussi bien portée depuis 10 ans, au moins.

Quels sont les nouveaux groupes qui émergent et qui te tapent dans l'oreille ?

Je vais rester avec des copains parce qu'on les a vus commencer, Sorcerer, c'est vraiment excellent, du hardcore nineties, avec du metalcore et des influences d'un peu partout. Ils commencent à faire des trucs vraiment charmés. Il y a aussi Take It In Blood, Headbussa, Iron Deficiency, Hard Mind, Ectoplasm, etc... Dans des styles assez différents, tu peux avoir des trucs très punks, des trucs un peu bas du front comme on fait. Il y a beaucoup de demande, beaucoup de groupes qui sont en train de se créer, notamment à Paris. Je pense à des groupes de jeunes, genre Cohésion, qui commencent direct assez fort avec des bonnes DA, des bons morceaux. Donc, je trouve que c'est cool. Je parle surtout de ceux que je connais un peu personnellement parce que ce sont ceux avec lesquels j'ai le plus d'affect. Mais il y a plein d'autres villes où il y a des groupes qui montent.

Tu as également beaucoup de festival qui font la part belle au hardcore comme l'Xtrem Fest ou le SuperBowl.

On y était et c'était vraiment mortel ! Il y avait la formation de Bulldoze avec les membres originels et c'était vraiment trop bien ! Cela fait 2

ans que ce festival est sold out. Il va continuer à monter.

Je passe à un autre sujet : ton podcast «L'eau des nouilles», tu vas continuer ou pas ?

Max qui est également à l'origine du projet et moi, on aimerait vraiment pouvoir continuer. Mais les autres ne sont pas tous Parisiens, ni très disponibles avec leurs tafs. Et puis, en plus, on joue beaucoup avec nos différents projets et Worst Doubt nous prend beaucoup de temps.

Je te laisse le mot de la fin : que souhaites-tu dire au public du Motoc ?

Ramenez-vous et cassez-vous la gueule !! (rires). Tout ce qu'on attend d'un concert de hardcore.

Merci à Jacob de s'être prêté au jeu des questions réponses et pour sa gentillesse.

■ Gab

Photos : Nolive (Motocultor 2023)





PJ HARVEY

I INSIDE THE OLD YEAR DYING

(Partisan Records)

PJ Harvey a décrit *The hope six demolition project* (2016) comme un album difficile à écrire. Il s'en est suivi pour elle une période de remise en question de sa carrière musicale. Cette travailleuse acharnée aura tout de même fait quelques musiques pour le monde du théâtre ou du cinéma. Ceci dit, elle se tient loin des studios pour une durée de sept ans. Peut-être lassée de réviser ses classiques, elle se lance dans un nouveau projet d'album : *I inside the old year dying*. Polly Jean Harvey met un terme à sa longue collaboration avec le label Island Records - Universal et s'oriente cette fois vers un label indépendant : Partisan Records. Puis, elle va chercher deux amis qui vont participer à la production et en tant que musicien. Le premier est Mark Ellis. Plus connu sous le nom de Flood, cet artiste a un carnet de collaborations long comme le bras. PJ Harvey a fait appel à lui sur six albums : *To bring you my love* (1995), *Is this desire ?* (1998), *White chalk* (2007), *A woman a man walked by* (2009), *Let England shake* (2011), *The hope six demolition project* (2016). Le second est un peu celui qui a découvert son talent. Il s'agit de John Parish avec qui elle forme un groupe au début de sa carrière. Par la suite, elle a signé deux albums collaboratifs avec lui : *Dance hall at louse point* (1996) et *A woman a man walked by* (2009).

I inside the old year dying se lance sur une si- rène étouffée par le rythme lent de «Prayer at the gate». La chanteuse perche sa voix dès les

premiers instants. Elle survole la section instru- mentale sans crier un seul instant. La mélodie est apaisante et donne un peu le ton de cet al- bum. Sur «Autumn term», PJ Harvey chante sur deux pistes tandis que guitares et percussions assurent tranquillement leurs parties en fond. Sur l'intervention du synthé, PJ Harvey laisse sa place à des enfants qui semblent chanter depuis une cour d'école. À peine soutenue par une gui- tare acoustique au début du morceau, la chan- teuse reprend sa voix aiguë sur «Lwonesome tonight». Une petite multitude d'instruments viennent ensuite s'ajouter pour faire monter le morceau en intensité. Pour la première fois, il est possible de distinguer un «Love me tender» dans les paroles. Un emprunt volontaire à Elvis Presley pour laisser planer sa figure sensuelle. Ces mots sont par la suite un véritable leitmotiv au fil de l'album. Pas de doute possible, *I inside the old year dying* parle bien d'un désir d'amour.

L'amorce de «Seem an I» est intéressante. PJ Harvey semble isolée comme si elle chantait pour elle-même. Quelques bruits de moutons et de vents sont ajoutés pour créer un décor sonore. C'est une pratique qu'elle utilise beau- coup dans cet album. Si certains de ces enre- gistrements sortent de bibliothèques, d'autres sont complètement du fait maison. «The nether- edge» possède aussi une amorce qui interpelle. En effet, il se lance sur un chant fantomatique. Si les deux pistes retrouvent un chemin mélodique,

il est possible de sentir que les expériences ont fait partie du travail de conception de ce projet. Par le passé, PJ Harvey a déjà brillé le temps de duos. Ceux avec Nick Cave & The Bad Seeds (1996 - Murder ballads), Thom Yorke (2000 - Stories from the city, stories from the sea) ou le regretté Mark Lanegan (2004 - Bubblegum) auront sans doute marqué les esprits. *I inside the old year dying* marque à nouveau le retour de cette pratique. L'acteur Ben Wishaw intervient sur «A child's question, august» et sur «August» avec une voix grave et profonde. Il semble apporter une réponse à ce fameux «Love me tender». Un autre acteur anglais intervient également : Colin Morgan. Il arrive sur le refrain du titre phare «I inside the old year dying» pour mêler sa voix à celle de la chanteuse. La tendre petite ballade prend des allures de magie. Il vient également poser une voix parlée sur «A child's question, july», un morceau qui ressemble à un galop rassemblé, une rage contenue. Quelques guitares viennent grincer sur «A noiseless noise». Si PJ

Harvey est toujours une enfant sauvage, elle propose tout de même une fin en douceur. Une guitare et des bourdonnements d'insectes nous guident vers la sortie. Sept ans de silence, c'est long. L'artiste a pris le temps. Avec *I inside the old year dying*, elle a pu innover, sortir de sa zone de confort. C'est cela qui est remarquable. Et si cela tombe dans vos oreilles, laissez-vous guider les yeux fermés. La maturité lui permet de nous proposer un album calme, tendre et superbe.

■ Julien





UNITED GUITARS VOL. 4

COMPILATION

(Mistiroux Productions)

On ne présente plus la série United Guitars puisque c'est déjà le quatrième épisode de cette compilation qui met en lumière les guitaristes en 20 titres (la première sélection n'en avait que 15). Autour de Ludovic Egraz, tu retrouves quelques habitués (Régis Savigny, Saturax, Neo-GeoFantic, Yuri De Groote, Arnaud Bascuñana, Nym Rhosilir, Yvan Guillevic...) et pas mal de «petits nouveaux». Enfin, juste pour la compil parce que certains ne sont pas tout jeunes et certainement pas des «nouveaux». Par exemple, la petite bande a vu Robben Ford venir leur prêter main forte pour quelques petites notes en solo, après plus de 50 ans à jouer avec les plus grands (Jimmy Witherspoon, Joni Mitchell, Miles Davis...), il a trouvé le projet excitant et a mis sa patte bluesy sur «Plug in» et «Lagu». Parmi les étrangers, on note aussi la présence du canadien qui monte Nick Johnston et du virtuose russe Max Ostro (qui enquille les notes sur le final de «Starry-eyed dreamers» et sur «Heaven sent hell away»). Si les titres sont écrits et pensés par une personne, la magie du studio fait que plusieurs «solistes» (jusqu'à cinq sur «King Kong big balls») se succèdent pour pimenter les morceaux et mélanger les influences pour créer quelque chose d'unique.

Connus via leur groupe, leur chaîne Youtube ou leur travail lors de sessions ou de tournées,

la crème des guitaristes s'est donc de nouveau donné rendez-vous pour cet hommage à la six cordes. Plutôt que de poursuivre le name dropping, voici juste un petit mot sur mes morceaux (et solos ou soli) préférés. Difficile de ne pas mentionner «Stay real», placé entre les deux très bons morceaux où apparaît Robben Ford, il laisse le champ libre à Jessie Lee Houllier qui en profite pour nous faire profiter de sa voix. Un titre qui sort de l'ordinaire pour United Guitars où l'instrument a toujours été le seul à avoir voix au chapitre. Les patrons ne sont pas restés insensibles à cette proposition et la suite pourrait voir d'autres chanteurs se mêler au projet. Le fait d'avoir plusieurs solistes sur les morceaux homogénéisent l'ensemble qui ne connaît donc pas de points faibles. J'aime tout de même mieux que les autres ce «Life is a clock» qui a une forme de chaleur comme pour une improvisation «live», le «Chimera» et ses attaques métalliques, «Duality» qui joue clairement avec les graves et les distos, «Electra» et son petit côté Pink Floyd, l'esprit 90's de «Back to life», la narration de «De l'aube et du soir» dont les côtés post et prog' m'ont touché ou encore la maîtrise du «Haunted» où des habitués s'en donnent à cœur joie.

Si United Guitars Vol. 4 reste un recueil de compositions à destination des amateurs de guitare, les titres sont de plus en plus fouillés, ouverts et plaisants même si on n'est pas guitariste hardcore.

■ Oli



DADA ROSE

ASPHODÈLE

[Araki Records / Arsenic Solaris]

Araki Records, label rémois promouvant la musique d'ascenseur émotionnel (définition reprise sur son Bandcamp), s'est associé en co-prod avec les Niçois d'Arsenic Solaris pour sortir le premier disque d'un duo provenant du même lieu que le dernier label cité. Il s'agit d'Asphodèle de Dada Rose. Pour votre culture-gé, l'asphodèle ou «Poireau du diable» est une plante vivace poussant majoritairement autour du bassin méditerranéen et dont les racines sont comparées à des testicules... Pourtant, rien dans cet album ne fait penser à cela. Ou alors en extrapolant un peu, on pourrait s'entendre dire que ces deux gars-là (Benoit Zellal au sax et Nicolas Brisset à la batterie) en ont dans le slip pour oser faire «subir» leurs expérimentations jazzy. Alors qu'au final, si on prend l'œuvre pour ce qu'elle est, et qu'on passe son temps à l'appivoiser, elle est tout à fait tolérable.

Alors, venons-en aux faits car Dada Rose est une curiosité. En même temps, vu le patronyme, on aurait dû se douter que quelque chose ne tournerait pas rond en glissant ce disque dans la platine. Évidemment, expérimental oblige, les Niçois remettent en cause les formats établis par une errance au sein de laquelle le saxo de Benoit sert de guide, de voix en quelque sorte. Et chaque forme de sons que sort le cuivre donne la couleur du morceau. Ici, pas de feuille de route (ou presque), à tel point que l'on pourrait croire par moments que chaque pièce présentée dans

Asphodèle n'a ni début, ni fin. Un peu comme si on vagabondait dans un musée d'art expérimental, passant d'une œuvre à une autre sans se fier au temps qui paraît éternel... ou absent. On s'arrête, on observe et on repart. C'est d'ailleurs le duo qui se fait le maître de ce dernier. Nicolas s'occupe de la mesure, la marque («Iris») ou pas («Thorne et Morris») mais avec un soin particulier à être en cohésion avec son acolyte pour occuper sereinement l'espace et illustrer leur abstraction.

Dans la même logique que le très avant-gardiste *Improvised music New York 1981*, album live collaboratif regroupant John Zorn, Bill Laswell, Sonny Shamrock, Derek Bailey, Fred Frith et Charles K. Noyes, Asphodèle est imprévisible. Il décontenance, forcément, mais peut être l'élément parfait à explorer si on s'intéresse à l'improvisation ou au free-jazz.

■ Ted



THE MARSHALS

LE PTIT CHAM SESSIONS

[Flower Coast]

Fondé en 2019, The Marshals est un groupe originaire de Moulins. Disons même Moulins-sur-Allier pour ne pas confondre avec ses homonymes, nous ne pousserons pas plus loin les éléments géographiques. Composé de Julien Rabalo (chant et guitare), Laurent Siguret (harmonica) et Thomas Duchezau (batterie), le trio parcourt son paysage local pour enregistrer quelques sessions. L'album prend ensuite le nom du lieu de la cabane qui l'héberge. Cette année, The Marshals propose un sixième opus avec Le pit cham session. La pochette de l'album le montre très bien, nous ne sommes pas loin d'une station de ski.

Et sinon, on a quoi dans la boîte ? 9 titres en 29 minutes et pas mal d'influences puisant dans le blues. J'aurais pu citer une flopée de noms pour vous donner une idée rapide de la musique de The Marshals. Disons qu'en retenant John Lee Hooker et The Black Keys, nous aurons matière à se faire une image. La musique du trio serpente entre boogie, bayou et blues/rock. Ces grands noms ne doivent pas empêcher de voir que The Marshals possède une identité forte. Dans les quatre premiers morceaux, le groupe montre que chacun tient sa place avec talent. Le tempo est fait pour bouger les pieds. La musique tourne carré comme jamais. «Steal The Silence» est une pause dans l'album. Le chant et la guitare de Julien Rabalo nous offre une petite balade savoureuse. «Howl» renoue avec le côté boogie.

L'album est relancé. «Troublemaker» et «New dawn» sont plus attachées à un univers rock. The Marshals finit calmement sur «See the lightning» pour redescendre tout en douceur.

Le pit cham session m'a permis de découvrir The Marshals. Et quelle découverte ! Peu de groupes français font une musique comme celle-ci. Aux amateurs de blues, à ceux qui aiment entendre un brin d'harmonica, je vous conseille vivement de vous jeter sur cette galette. Elle a quelque chose de rare. À voir certainement en live...

■ Julien



NEBULA GLOW

HYPERHEAVEN

[Araki Records / Atypeek Music]

Quelle est loin la grande époque du shoegaze. Pourtant, chaque année, une nouvelle bande de petits malins refait surface dans le but ne nous rappeler à quel point ce style rock est tout bonnement efficace et contagieux. Ma dernière découverte là-dessus se nomme Nebula Glow, cinq Parisiens qui se présentent depuis 2016 avec trois guitares, histoire de faire grand bruit tout en ayant l'objectif de mettre les gens bien à l'aise et de leur faire atteindre une certaine forme d'euphorie. Hyperheaven, leur deuxième EP de 5 titres, commence déjà à dater (un an !) mais Araki Records a jugé bon de me le glisser dans le colis ces derniers mois, des fois qu'il entre en résonance avec mes goûts. Il n'est jamais trop tard, et au final, le label rémois a visé juste.

Hyperheaven s'est inspiré du manga «Ultra heaven» de Keiichi Koike dans lequel le personnage principal teste une drogue du même nom pour tenter d'abolir les frontières entre rêve et réalité. Ce disque est le reflet subjectif de ça avec ses ambiances vaporeuses au sein desquelles le travail mélodique des guitares et des voix peut autant évoquer la nostalgie qu'une sorte de libération («Behind the pines» illustre très bien cela). Un peu comme si on sortait du tunnel après un trouble dépressif grave. D'autant plus qu'il a été composé pendant le confinement généralisé. D'un point de vue musical, on pourrait tout aussi considérer ce 5 titres comme un aboutissement vis-à-vis du premier disque qui a

posé les bases de ce nouvel EP, mais qui, tout en ayant de solides arguments, manquait peut-être de relief, et de caractère, celui qui te permet de marquer ta personnalité et qui fait que les gens se souviennent de toi. Les différents changements de postes au sein de Nebula Glow (guitare et chant pour les plus récents) a dû y jouer un rôle non négligeable.

C'est en tout cas l'impression que nous fournit ce nouvel essai des Parisiens. Ses compositions shoegaze, mais également administrées d'un soupçon de dream-pop et de post-rock, nous touchent sincèrement par sa luminosité et par son accessibilité, sans pour autant être d'une évidence éclatante. Hyperheaven nous bouscule en douceur, son atmosphère céleste et salvateur nous parle bien évidemment, au moins parce qu'on a baigné comme eux dans les vagues sonores de My Bloody Valentine. Et peut-être même DIIV, Caspian ou God Is An Astronaut, pour ne citer que quelques groupes moins vieux mais aussi dignes d'intérêt. Qui sait ?

■ Ted



THE TRADERS

HOW MUCH ART CAN YOU TAKE ?

(Hell Vice | Vicious / Disque Ardent / Bad Mood)

Difficile de parler de ce disque, le poser sur sa platine, rédiger ces quelques lignes, sans avoir à l'esprit la tragique disparition cet été de Clément, nouveau guitariste des Traders (et avant ça de Nina'School, Intenable, Moi Prem's...) que je connaissais. Grosses pensées pour sa famille, ses proches et camarades musiciens. Romain (batterie) et Peno (basse/chant) ont tenu malgré tout à faire vivre cet album, en maintenant notamment les premières dates de concert prévues, s'adjoignant les services d'un autre pote guitariste à cette occasion. Pour des moments forcément cathartiques et chargés d'émotions, j'étais à l'un d'entre eux, je confirme. Le reste des dates (et la tournée USA, avec The Fest en Floride en ligne de mire) a cependant malheureusement été annulé peu après, ce qui se comprend aisément... Pas simple. How much pain can you take ?

Voilà pour le contexte pas des plus fun. Et la musique dans tout ça ? Le précédent album des Lyonnais, Too young... so old datait de 2013, et celui-ci reprend peu ou prou les choses là où elles avaient été laissées. À savoir un punk rauque qui sent bon l'école No Idea Records, Hot Water Music, Dead To Me... Des influences plutôt américaines donc, jusqu'au «How much art can you take ?», phrase tatouée sur le torse de Paddy, bassiste/chanteur des géniaux mais trop rares Dillinger Four (punk-rock de Minneapolis), qui a validé ce nom d'album. Si tout cela te parle,

alors tu peux foncer, sans être trop rebuté par le collage chelou de la pochette, qui m'évoque celle du deuxième LP de The Bronx (pas les têtes de chat mais les mains et l'arrière-plan étoilé).

Pas de temps morts ici, à part lors du pont de «The basement», où ils invitent leur premier gratteux Mike Noegraff pour un passage plus folk/mélodieux. On est sur des titres ultra catchy, de la basse bien ronde d'«Insults» au vénère «Grandiose», avec toujours la voix grasse et rocailleuse de Peno mise en avant (seul élément justifiant la référence à Mötörhead dans la bio). À la première écoute de l'album, j'avais d'ailleurs eu une légère sensation de son touffu, compact, mastoc et au fur et à mesure, tout se décante et les diverses mélodies, nombreux plans de guitares se révèlent peu à peu, tout en gardant tension et énergie comme sur «Mtl, the longest day», «Marching as a luxury» ou «A clown letter» avec ses chœurs à la PUP.

12 titres homogènes pour un album solide (en digipak ou jolis LP colorés), qu'il convient de faire tourner le volume poussé au maximum, afin que cela résonne jusque là haut... Allo Clém, toujours dans le jazz ?

■ Guillaume Circus





THE WEALTHY HOBOS

TICKING TWELVE

[Autoproduction]

Au moment où je rédige cet article, je suis dans un sacré état d'excitation. Tout d'abord que le bouclage du numéro 57 n'a jamais été aussi proche et que la pression monte. Et ça ce n'est pas rien. Mais aussi (et surtout) parce que l'écoute de Ticking twelve du (désormais) duo The Wealthy Hobos provoque toujours chez moi ce petit effet qui fait du bien. Ce groupe, que je ne découvre que maintenant mais qui n'est pas né de la dernière pandémie, pratique un blues heavy rock typé 70's pas piqué des hannetons. Dans un registre que les fans de Led Zep, Aerosmith, The Back Crowes et même Santana affectionneront sans aucun doute, The Wealthy Hobos varient les plaisirs en alternant brûlots lourds et percutants («Turn it all around», «Burn baby burn») et titres cuivrés et envoyés toute en finesse (le génial «Mantra dystopia» à la deuxième partie incroyable, «My medicine»), sans parler des ovni (cet incroyable morceau funk «Do I look like I give a funk») qui rendent ce disque encore plus irrésistible. Les amateurs de guitares bluesy, de voix rauques et de rythmes appuyés avec justesse ne seront pas déçus du voyage qui les attend en explorant la galette Ticking twelve qui mérite au moins douze écoutes ! Vive les bouclages, et vive The Wealthy Hobos !.

■ Gui de Champi



MUN

NHEMIS

[Autoproduction]

Amateurs d'explications mythologico-historiques, je suis désolé mais je n'en apporterai pas sur Nhemis et la plupart de ses titres qui semblent provenir du grec mais dont je n'ai pas la signification. Alors invention ou traduction approximative du grec ancien ? Je ne me prononcerai pas... Mais la présence d'un «Arakne» (araignée) et «Thelo» (avoir à l'esprit) laissent planer le doute. Et en cherchant un peu plus, on trouve un dragon slave appelé «Zmey», «Yvygenya» sonne un peu comme Iphigénie, bref, il faudrait voir avec Mun pour comprendre ce qu'il y a derrière tout cela. Perso, je vais rester en surface me contentant de prendre une belle claque post-hardcore en provenance de Pologne. Si j'ai rapidement pensé à Moanaa, je me dis que les auteurs de Nhemis jouent dans un registre encore plus large, n'hésitant pas à envoyer de nombreuses guitares claires très «post-rock» sur de longues parties instrumentales et, quand le chant déboule, il reste en mode caverneux/death/guttural/stressant. L'équilibre entre les différentes ambiances se fait, comme les enchaînements, assez naturellement, les gars de Wrocław ont bossé les constructions pour pouvoir mieux s'amuser à détruire ensuite. Même s'ils n'en sont pas à leur coup d'essai, Mun est la trouvaille post-metal de l'été. Si j'étais programmeur du Roadburn, du Hellfest ou de l'ArcTanGent, je n'hésiterais pas une seconde à les faire venir !

■ Oli



JÉRÉMIE DALSTEIN

HIGH ANXIETY

[Kicking Records / Black Out Prod]

Pour toi et moi et bien d'autres, ce 45 tours pourrait représenter le retour (tant attendu) aux affaires de Jérémie Dalstein, ancien guitariste/chanteur/compositeur des fantastiques Flying Donuts. Pour Jérémie (qui publie ce disque sous propre nom), High anxiety est une mise à nue envisagée comme une sorte de thérapie pour combattre cette saloperie de fléau qu'est la dépression. La musique fait partie intégrante de sa vie, et composer est aussi vital que respirer pour notre homme qui a réuni le temps de trois morceaux (dont une reprise des Posies) son frère Benjamin à la batterie et Julien de Billy Gaz Station à la basse. J'ai beau ne pas être très objectif quand il s'agit de parler de la musique de mon pote, je ne peux que t'inciter à poser une oreille attentive à «High anxiety», «Trapped» et «Solar sister». Et surtout ces deux compositions originales qu'on aurait pu retrouver en guise de tubes sur un disque des Flying. Les chiens ne font pas des chats. Mais ceux qui ont de l'or dans les doigts ne perdent jamais la main quand il s'agit de composer des titres aux mélodies classieuses en mode uppercut. Ce projet éphémère, couché sur support physique pour ne jamais oublier, est en train de muter en quatuor all star band. Mais ce n'est pas le plus important...

■ Gui de Champi



LOUD.ANONYMITY

N.U.A.N.C.E.S

[Autoproduction]

Trio toulousain existant depuis 2016, Loud. Anonymity propose un rock metal qui fleurit bon les années 90. Plutôt que de jouer sur le tranchant et la puissance, le combo mise sur des sons travaillés, des mélodies pointues et un chant magnétique. La voix claire d'Arnaud mène la danse en apportant une bonne dose d'énergie et en adoucissant les guitares dans un schéma que les amateurs d'Alice In Chains approuvent sans réserve («Noot»), même si la globalité du six titres n'est pas spécialement «grunge». On est davantage dans le courant alternatif où les riffs comme les distorsions sont assez propres et les titres sont carrés, pas question de céder à trop de folie, on reste dans un format «radiophoniquement correct» (mais pourquoi citer SOAD ou Psykup dans leurs références ? Peut-être sont-ils fans de ces groupes mais leur musique a davantage de points communs avec Danko Jones ou Black Stone Cherry). La base metal des instruments n'insistant pas trop sur la puissance et la lourdeur (ou alors la production ne leur a pas permis d'en mettre plus ?) fait que N.U.A.N.C.E.s est accessible au plus grand nombre et promet un agréable moment en concert.

■ Oli



VANTRE

TREEHOPPER

(Forbidden Place Records)

Né au début de l'année 2020, lors de la première période du confinement, le trio instrumental rock parisien Vantre a récemment compilé les trois volumes de son Treehopper, des EPs de 3 titres sortis entre avril 2022 et avril 2023. Au moment où nous écrivons ces lignes, le label américain Forbidden Place Records ne devrait plus trop tarder à sortir une version physique en CD (rien n'est prévu en format vinyle, par contre). Les trois volets de l'œuvre n'étant seulement disponibles qu'en numérique mais librement écoutables en streaming via les pages Bandcamp du groupe et du label. Vantre, c'est donc deux basses (Damiano tenant plutôt la rythmique, Yann gérant quant à lui le «lead») accompagnées d'une batterie occupée par un jazeux diplômé d'études musicales, mais féru de rock et assimilés comme ses collègues. Ce qui tombe plutôt bien car on sent à l'écoute de ce Treehopper que ces trois garçons se sont formidablement bien trouvés, à tel point qu'on s'étonne que cette formation soit si jeune tant le niveau de cohésion est élevé.

Treehopper est un véritable fourre-tout. Comme un gros pique-nique entre potes, chacun semble avoir apporté ses influences avec lui et tout mis sur le tapis sans trop se soucier de ce que désirent les autres, et fatalement, tout a été passé au mixeur/shaker. Si Damiano a plutôt été éduqué par le grunge et tout ce qui touche au math-prog-stoner-psyché, Yann apporte volontiers sa culture punk-hardcore mais également

sa sensibilité pop-rock-funk. Quant à Côme, il encaisse tout ce qui provient des deux bassistes, y compris les mesures asymétriques, son groove s'adapte à n'importe quelle situation donnée. Si tu aimes le rock dans tout ce qu'il représente (phases calmes/fortes, progressives/directes, dansantes/immersives...), tous les styles s'y rapportant (math, prog, stoner, doom, shoegaze, blues, post-rock, death...), et que tu ne boudes pas la musique instrumentale un peu sophistiquée, ce disque inspiré et inspirant est fait pour toi. À condition toutefois de savoir passer du coq à l'âne sans rechigner.

■ Ted



TRUNKS

WE DUST

(Il Monstro / [are you trunked?])

Comme ça fait plus de 10 ans qu'On the roof est sorti, petit rappel des faits pour ceux qui auraient la mémoire courte... Trunks est un super groupe basé à Rennes et qui laisse une incroyable liberté à ses membres qui ont tous plein de projets, ce qui explique pourquoi les galettes à ce nom soient si rares. C'est qu'il faut trouver du temps dans les emplois du temps de chacun pour réunir Laetitia Shériff (bassiste, guitariste, chanteuse) dont la carrière solo est bien remplie, Régis Boulard (batteur) qui bosse/a bossé sur de nombreux travaux en solo ou collectifs (avec Olivier Mellano, Mona Kazu, Noël Akchoté, Les Têtes Raides...), Stéphane Fromentin (guitariste) que

l'on croise souvent avec ses compères et notamment l'autre guitariste Florian Marzano (We Only Said) et Daniel Paboeuf (saxophoniste) qui doit être aussi doué que sympathique vu son CV (Marquis de Sade, Dominique A, Da Silva, Etienne Daho, Niagara...). Une belle brochette de musiciens expérimentés qui, une fois réunis, laissent libre cours à leurs envies.

Moins intéressé par les sonorités cuivrées, mon attention délaisse quelque peu certaines compositions instrumentales («Norbor» ou «O.b.o.» malgré sa très jolie intro) mais sur le reste, difficile de trancher sur ce qui me plaît le plus entre le rock plus «classique» : je mettrais dans mon tiercé (sans en définir l'ordre) «Les belles choses» (avec son arrière-goût très post dans le traitement de la guitare et la douceur du chant), «What is real» (grâce à son gimmick entêtant un poil matheux) et «Blood on poppies» (pour son côté progressif et sa structure plus simple à suivre). Chaque musicien se fait son trou, prend sa place sans forcément tirer la couverture à lui (plusieurs morceaux n'ont pas besoin de textes), la noise ou le punk peuvent survenir sans marquer plus que ça un ensemble très rock.

Patchwork d'idées qui ne semblent pas toujours compatibles, le motif global de We dust a un petit quelque chose d'accrocheur qui force l'auditeur pas forcément convaincu d'y revenir pour comprendre pourquoi il fait cet effort et s'en trouve récompensé. Plein de surprises, cet opus a beaucoup à offrir et mérite qu'on y passe du temps.

■ Oli





DOLLOSTER

NEW TOMORROW

[Autoproduction]

Alors que New tomorrow n'affichait pas encore une minute au compteur, je me suis retrouvé téléporté quarante ans en arrière sur le Strip avec son lot de futsal en cuir et de coupes permanentes. Vu comme ça, ça peut paraître fort de café (ou même de Whisky a Go Go) mais Dolloster m'a fait une forte impression avec son premier album qui sent bon les amplis Marshall et les grosses cylindrées !

C'est certainement moins exotique que L.A. mais Dolloster nous vient de Bordeaux. Bon, en y réfléchissant à deux fois, c'est la West Coast quand même. Tu auras saisi sans avoir enfourné le disque dans ton lecteur qu'on parle ici de hard rawk deluxe, celui que j'affectionne si particulièrement avec sa basse batterie en béton armé, son chant aigu mais pas insupportable et ces putains de guitares qui défoncent. Les amateurs de riffs imparables et de soli à la grande classe en auront pour leur argent. Les gars ont dû poncer les discographies de Guns 'N' Roses, Mötley Crüe et Whitesnake, mais les quatre musiciens ont su en tirer le meilleur sans tomber dans un apathique plagiat. La biographie du groupe fait état d'un guitariste (Dorian, fondateur du combo) jouant sans médiateur (ça s'entend), apportant une texture particulière au son, par ailleurs irréprochable. Dans un style très proche de Slash, le guitariste est à la fête tout au long du disque («Riot», «Old as rock») mais toujours dans le but de servir le groupe. «The real figh-

ter», mon titre préféré du disque, en est le parfait exemple : riff génial, refrain jouissif avec un chanteur (David Roth, ce blase !) en pleine forme. La traditionnelle balade du milieu de disque (tu ne peux pas y couper dans ce style) permettra à l'auditeur de respirer après ce déluge sonore et après quelques titres de bonne facture, la fin du disque est un vrai feu d'artifice avec génial «Misfits», un «Who I am» en mode Gary Moore et un «Ride the tide» et sa talk box qui concluent de fort belle manière une galette explosive.

Pour un premier album, Dolloster n'y va pas avec le dos de la cuillère et propose un disque complet, avec son lot de tubes, d'envolées guitaristiques et de mélodies géniales, le tout servi par le son qui va bien et sans surjouer avec les clichés. La grande classe. Welcome to the jungle, dudes !!!

■ Gui de Champi

XTREME FEST

JE NE COMPTE PLUS LES FOIS OÙ J'AI ASSISTÉ À CE FAMEUX FESTIVAL DE L'EXTRÊME PRÈS D'ALBI. JE SAIS QUE J'AI RATÉ QUELQUES ÉDITIONS, SHAME ON ME, MAIS CELLE CI ÉTAIT NOTÉE EN ROUGE DANS MON AGENDA ET DE LONGUE DATE. D'UNE PARCE QUE L'XTREME FEST SOUFFLAIT SES 10 BOUGIES, AVEC PLEIN DE NOUVEAUTÉS PAR RAPPORT AUX ANNÉES PRÉCÉDENTES, NOTAMMENT SES SCÈNES QUI RESTAIENT DANS L'ESPACE CAP DÉCOUVERTE MAIS ÉTAIENT LÉGÈREMENT DÉPLACÉES. DE DEUX CAR J'ÉTAIS ASSURÉ DE REVOIR UNE PALANQUÉE D'AMI.ES PARMI LES FESTIVALIER.ES, GROUPES, BÉNÉVOLES, ACCRÉDITÉ.ES PRESSE, LE FESTIVAL ÉTANT TRÈS VITE DEvenu UN RENDEZ-VOUS ESTIVAL INCONTOURNABLE DANS LE SUD ET MÊME AU-DELÀ, DE GENS VENUS CHERCHER LA «ZGUEN ATTITUDE» PROMUE PAR POLLUX ASSO, AGITATEUR CULTUREL DU TARN DEPUIS 2000. DE TROIS CAR IL Y AVAIT COMME D'HABITUDE UNE AFFICHE AUX PETITS OIGNONS, AVEC DES GROUPES CONNUS, CERTAINS HABITUÉS, QUELQUES NOUVELLES SENSATIONS ET UN GROS POISSON, LES DESCENDENTS, FORMATION PUNK-ROCK CALIFORNIENNE, CULTE DEPUIS LE DÉBUT DES 80'S ET N'AYANT PAS FOULÉ UNE SCÈNE FRANÇAISE DEPUIS BIEN 20 ANS. JE POURRAIS TRÈS FACILEMENT LISTER AUTANT D'AUTRES BONNES RAISONS QU'IL Y A DE BOUGIES SUR LE GÂTEAU DE L'XTREME FEST, MAIS JE NE VOUDRAIS PAS ÊTRE TROP REDONDANT AVEC MON REPORT DE L'ÉDITION 2022.





Vendredi 28 juillet

Voyage tranquille, installation Air B'n'B nickel (il y a bien un camping sur place mais depuis le Groezrock 2008 j'ai arrêté, trop vieux pour ces conneries, ou trop bourgeois peut-être), et là c'est le drame. En scrollant les réseaux sociaux, un mug de café à la main, je découvre que Milo, chanteur des Descendants, vient d'avoir de sérieux soucis cardiaques, est hospitalisé et la tournée européenne annulée. Naaaaaaan ! Everything sux today ! J'imagine le branle-bas de combat que ça doit être du côté de la prod' de l'Xtreme pour trouver une solution satisfaisante de remplacement...

On arrive peu après sur le site du festival Off en milieu d'après-midi. Dans notre team, qui va s'agrandir avec le week-end, il y a Dina, présidente de la Once Again Asso (orga concerts sur Montpellier) et Guillaume Gwarddeath, qu'on ne présente normalement plus ici. L'accès à cette partie off du festival est gratuit, et on y retrouve divers stands de nourriture, un coif-

feur, une rampe de skate et du merch divers (celui du festival, les nombreux bacs à vinyles de Kicking Records, Useless Pride, etc...), ainsi qu'une petite scène dénommée l'Estafette. That's All Folks y joue de sympathiques reprises punk-rock à la sauce acoustique, pendant que nous récupérons nos pass 3 jours.

Premier tour des lieux, bises, checks, hugs et c'est le moment d'aller voir découvrir les deux autres scènes. La X-Cage, qui avait donné lieu à des moments épiques au camping les années précédentes a été légèrement surélevée mais est toujours, comme son nom l'indique, une sorte de cage, dôme en acier à la Mad Max, avec un public pouvant se placer autour, à 360°. Cool. C'est M.O.S.H. pour Method Of Thousand Hardcore qui lance les hostilités et là aussi, comme son l'indique, le groupe de Toulouse ne fait pas dans la dentelle. Du bon gros hardcore metal des familles qui défouraille (il y en aura pas mal durant le week-end) mais M.O.S.H. rate le coche de peu. Pourquoi demander un banal



circle pit quand ils auraient pu avoir un très opportun circle cage ? Petite particularité de cette édition, l'ajout d'une troisième scène fait que les concerts entre l'Estafette et la X-Cage se chevauchent quasi tout le temps. Un peu dommage quand on veut voir deux groupes qui jouent au même horaire, chose qui se répétera à plusieurs occasions. Je ne vois donc que le dernier morceau rude rock reggae des Gascons Branlarians. À titre personnel la prog' du vendredi n'est pas la plus enthousiasmante me concernant donc je vais me contenter de picorer quelques morceaux par ci par là. Sur la très grande Family Stage, les gars de Ten 56. font les chauds (ça bouge dans tous les sens) et assurent le show. Je ne sais pas s'ils viennent du Morbihan (edit, non, de Paris) mais ils sont venus avec un photographe fou, qui arpente la scène comme eux, en mode ninja. Musicale-

ment, je dirais que c'est du neo neo metal avec samples, chants mélangeant death et rap, pas vraiment ma came donc mais ça envoie en live. Hard Mind de Rennes enchaîne sur la X-Cage et plaît certainement aux fans de M.O.S.H. et de mosh parts. Je me dirige plutôt vers l'Estafette pour le set des Booze Brothers. Moins de tough guys, pas de blues ni de la bouse mais un joyeux bordel sur scène, mixant punk-rock et influences celtiques. Des airs de St-Patrick le jour de la Saint-Samson. Ça explique sûrement pourquoi je ressens le besoin de refaire une pause rafraîchissement houblonnée. Allez, c'est aussi l'heure d'un bon burger option végé et d'un point Bison Fûté. Concernant le remplacement des Descendants, les pronostics vont bon train mais celui qui a la meilleure cote place Les \$heriff de Montpellier en haut de la mise. À suivre.



Ce qui suit là maintenant c'est un petit groupe pas du terroir, qui sème la terreur sur la scène familiale. Si t'en reveux du hardcore, y'en re n'a, avec donc Terror, le quintet de L.A. qui n'en est pas à son premier Xtreme Fest, et continue à garder la foi après toutes ces années. C'est ensuite au tour de Point Mort de jouer dans la cage mais je passe la seconde pour ne pas rater The Slackers, formation new-yorkaise rocksteady emmenée par Vic Ruggiero. Ça fait du bien de reposer un peu ses oreilles après les déluges de cris et gros riffs et c'est une véritable bouffée d'air frais que ce groupe OVNI au milieu de la prog HxC et metalcore. Le Vic c'est lui qui joue du clavier sur les albums de Rancid, j'ai déjà eu l'occasion de le voir plusieurs fois en solo, c'était toujours très sympa, sincère, sans chichi ni prétention et c'est le cas ici aussi avec ses potes musiciens. Très bonne ambiance devant l'Estafette, ça chante, danse, tout le monde le sourire aux lèvres.





POINT MORT



THE SLACKERS



POGO CAR CRASH CONTROL

Les lèvres, les bouches, Landmvrks les casse. Ici c'est pas la capitale, c'est Marseille bébé. En une petite dizaine d'années, le groupe s'est imposé dans la scène metalcore internationale à base de concerts survoltés, hauts en couleur et ce sera encore le cas ce soir. Pogo Car Crash Control a ensuite la tâche d'achever les derniers survivants, ce à quoi iels s'emploieront. Je n'ai toujours pas bien compris leur musique (on ne doit pas avoir les mêmes références musicales), mais le contexte du festival, de la scène particulière donnera à leur concert un aspect bien sauvage. D'aucun auront entendu scander «More women in cage», faisant ainsi allusion à l'inscription sur la basse de Lola Frichet et il est vrai que cette année, encore plus que les précédentes, on aura vu davantage de musiciennes sur scène (et entre les barreaux, donc). Chose indispensable si on veut changer les représentations et créer des

vocations donc bien joué l'Xtreme Fest ! Si P3C étaient branchés.es sur la Fréquence violence, Madball qui déboule derrière pour clôturer la Family Stage fait tout péter. Avec un roadie promu bassiste, Hoya Roc ayant raté son avion pour venir et sûrement bien les «madboules» d'être resté coincé à New-York. Jeu de mot copyleft Guillaume Gwarddeath, qu'on pouvait retrouver dans sa rubrique sur la Gazette du Zguen, feuille d'infos A4 dispo chaque jour sur les divers stands. Les darons du NY HxC ont toujours bien la forme et un cardio à toute épreuve (Milo Auckerman, prends-en de la graine), si j'en crois les allers retours que fait le chanteur Freddy Cricien. Ses 10 000 pas ont été réalisés easy en 1h de concert. On a bien crapahuté nous aussi, la fatigue se fait sentir et il reste encore deux jours et soirs de fête alors on la joue raisonnables et rentrons faire dodo à Carmaux, ville de Jean Jaurès.







DRUNKTANK

Samedi 29 juillet

Parmi les nombreuses nouveautés cette année, il y a la Beach stage, qui comme son nom l'indique est sur la plage. Le site de Cap Découverte où se tient l'Xtreme Fest propose en effet une plongée en téléphérique vers un lac artificiel, où il fait bon se baigner et se rafraîchir la journée. Gros plus, surtout en cette saison estivale, même si on a moins cuit que l'année dernière. Une petite scène sous un chapiteau a donc été montée pour l'occasion, avec un indispensable bar à côté et les pieds dans le sable, une bière à la main, on pouvait dès 16h entendre la somptueuse folk de Mike Noegraf. Regard transperçant, tatouages saillants et bonnet suant (quelle idée saugrenue !), le Lyonnais écume les festoches européens avec ses chansons chiadées et c'est amplement mérité. Un petit duo avec Trint Eastwood

puis c'est au tour de ce dernier. Le héros pas commun venu de Mars de ma jeune vie d'adulte a troqué ses cheveux verts contre des tempes grisonnantes et, casquette toujours vissée à l'envers, a débranché les amplis électriques mais même en acoustique, les morceaux des Unco font toujours mouche. Nouveau duo, avec un Corse avec futsal (et teesh Vote for me) sur «Pizza man» et je dois filer car j'ai rendez-vous pour ma première interview. C'est la rush hour pour remonter en téléphérique et j'ai 15-20 minutes de retard, et un créneau écourté pour m'entretenir avec Elena de Yawners, qui joue peu après. Dans la journée je m'étais enquis de savoir s'il était possible de faire les interviews sur le téléphérique et ça semblait un peu compliqué d'organiser ça à brûle pourpoint mais il faut absolument que je m'en rappelle pour l'année prochaine (car bien sûr, je compte y retourner) pour anticiper et caler tout ça.



TRINT EASTWOOD



Il faut ensuite choisir entre Topsy Turvy's sur l'Estafette ou Fallen Lillies dans la X-Cage. Je n'ai rien contre ces dernières (le peu que j'ai écouté pour découvrir est plutôt plaisant même), mais j'ai certaines proximités musicales et amicales (coucou Cyp !) avec le gang de Poitiers et depuis plusieurs années que j'écoute et même chronique leurs disques, je n'avais pas encore réussi à les voir sur scène. C'est désormais réparé. Chouette concert, un peu mélo, un peu emo, très mid-tempo. Les chansons sont cools, certaines mélodies catchy restent bien en tête mais il manque un petit quelque chose, un peu de folie pour que ça décolle vraiment. Malgré un paquet de dates dans les jambes, on sent un peu de retenue... et bim ! Les voilà qui balancent in the middle du set un gros medley de tubes des années 2000 (Jimmy Eat World, Against Me !, Blink-182, No Use For A Name... je les avais tous sauf «Waiting» de Green Day) et ça s'enflamme davantage dans le public. Je me demandais comment iels allaient bien pouvoir rebondir derrière avec leurs chansons mais ça l'a fait. J'avais des attentes (mais pas le pire) et je n'ai pas été déçu. Je squatte l'Estafette et reste pour Yawners, aux dépens du skatepunk ricain de Drunktank dans la cage. Les Madrilènes ont la particularité d'être le seul groupe à jouer deux fois à l'Xtreme Fest cette année, en formule électrique, normale, puis en acous-

tique demain sur la plage. J'avais déjà été conquis par leur power-pop et leur concert parisien en septembre 2022 et l'essai est à nouveau confirmé, faisant d'autres émules autour de moi. Le power trio avec un mec à la basse (pour une fois c'est pas l'inverse) semble hyper content d'être là, ça se voit. Gros smiles mais un jeu plus tendu, plus brut que sur disque, alternant chansons en anglais (dont le tube «Rivers Cuomo») et en espagnol (dont le tube «Suena mejor»). À suivre de près.







FALLEN LILLIES

Sinon entre temps les rumeurs se sont confirmées, et ce sont bien les pistoleros héraultais qui remplaceront au pied levé (et guitares aussi) les Descendants demain. On sent un peu de déception dans certaines discussions sur le terrain mais en 24h c'était difficile de faire mieux. Les groupes étrangers ont déjà des tournées ultra bookées à l'avance, sans day off l'été, et question groupes français, ça aurait pu être bien pire. Ça va chanter en chœurs à la chaleur des missiles... En parlant d'armes à feu, je vais faire un tour devant Stick To Your Guns. Le quintet punk hardcore californien mené par Jesse Barnett est plutôt revendicatif dans ses textes (parlant de politique, social, du mouvement straight edge) et ce dernier le porte sur lui entre sa casquette ACAB et son

teesh Rage Against The Machine à l'effigie du Che, qui feraient hurler Pascal Praud... C'est le moment de la pause burrito/bière, afin d'être fin prêt pour le set de Grade 2 sur la X-Cage. Le trio street/punk en provenance de l'Île de Wight a été l'une des excellentes découvertes l'année dernière, leur concert me motivant à les interviewer, sympathiser et les embarquer dans l'after karaoké endiablé du bar bénévoles/presse jusqu'au petit matin. Ils avaient un day off le lendemain, fort heureusement. C'était déjà ultra carré et comme ils ont dû faire genre 200 concerts en un an, ça l'est encore plus, si tant est que ce soit possible. Ils étaient bien attendus et eux non plus n'ont pas déçu. Les gens slamment, scandent les paroles, poggent, grosse ambiance !





STICK TO YOUR GUNS



GRADE 2

Les ayant revus en avril, je retourne du côté de l'Estafette pour assister à la fin du concert des Dead Krazukies. Je ne me suis jamais trop attardé sur ce groupe mais force est de constater qu'il bénéficie d'un réel following. Chante, danse et mets tes Vans, là aussi le public est bien dense devant les Landais.es et bien chaud également, notamment quand arrive la reprise «Maniac» tirée de Flashdance où là, tout le monde devient complètement fou. D'autres qui sont bien barrés ce sont les énerguènes anglais de Toy Dolls sur la Family Stage. Depuis 1979, Olga le guitariste/chanteur à la voix de canard fait son trublion punk et ça fonctionne toujours. Costards, lunettes fluos, cheveux hérissés, énorme bouteille de champagne en plastique qui explose, paillettes, vanes (et le batteur, Duncan, aussi dans Snuff n'est pas en reste). Si tout ça est complètement fou, la suite est complètement floue car mes acolytes ont repéré le seul bar à shots du festival, en bas du skate park jouxtant les deux scènes. Seul problème, il ouvre à des créneaux bien précis et les bartenders ne rigolent pas avec les règles et les horaires. Impossible d'avoir notre shot à 23h25. En revanche, à 23h30 pétañtes, c'est parti pour les tournées. La tienne,

la mienne, la tienne... oh, mais c'est Jack que voilà. Le sympathique guitariste/chanteur des Grade 2 tenait à nous faire un coucou avant de reprendre la route pour leur date du lendemain en Italie. Allez, c'est de nouveau ma tournée et l'année prochaine, vous calez un day off après votre concert à l'Xtreme Fest pour qu'on refasse la fête. Autant dire qu'après tout ça, je n'ai pas vu le hardcore de Alea Jacta Est, ni celui de Capra. Dommage car il paraît que ce dernier a fait sensation et on n'a pas fini d'en entendre parler. La folle soirée s'est poursuivie encore pendant quelques heures, avec des erreurs et échanges impromptus de sac à dos, un téléphone et une vapoteuse perdus mais finalement retrouvés le lendemain. Ouf !





THE DEAD KRAZUKIES



TOY DOLLS





CAPRA

Dimanche 30 juillet

Dimanche c'est le jour que perso j'attendais le plus, de même que la grande communauté du groupe Facebook, Ceux qui aiment le punk mélodique, présente en force ce week-end dans le Tarn. Descendents, Snuff, Good Riddance, Cigar, Authority Zero, en voilà une affiche qui ne laissait pas indifférents tous les quarantennaires ayant grandi avec les compils Epitaph et Fat Wreck Chords. Il y a du reste eu du punkémonage à gogo (en plus de la mayonnaise des \$heriff), activité consistant à se prendre en photo/selfie avec un membre de groupes de musique ou un correspondant actif dudit groupe FB, certains se rencontrant/attractant ici pour la première fois. C'est aussi ça, l'Xtreme Fest, un chouette rassemblement de chouettes personnes. Tous comportements relous, sexistes, racistes, transphobes ou autres saloperies du genre étant bien évidemment prohibés, avec un effort fait sur la signalétique (diverses affichettes un peu partout), un stand dédié, une brigade en chasubles

violettes tournant régulièrement sur le site... Bref, le festival se veut safe et inclusif (j'ai déjà mentionné la mixité remarquable sur scène), à juste titre, et ce ne sont pas que des mots, les actes suivent les paroles. Il fallait le préciser.

La journée démarre comme la précédente à la plage, avec la toute fin du set acoustique de The Sobers de Marseille et celui de Yawners, Elena la guitariste/chanteuse madrilène seule sur scène. C'était son tout premier concert complet en acoustique, et ça s'est senti. Quelques petites maladresses, manque de justesse, oublis de paroles, dus au trac mais l'audience était très bienveillante et le moment plus que touchant. Je préfère quand même Yawners en version électrique mais c'était parfait pour lancer la fête. Tout comme la suite, à savoir Plastic Age, trio power-pop grungy de Nevers sur l'Estafette. Entre temps j'avais appris en remontant le téléphérique que mon interview prévue de Snuff ne pourrait avoir lieu pour des problèmes de timing. Tant pis. Je ne connaissais pas du tout Plastic Age, j'étais en chemin pour sustenter ma soif et suis resté jusqu'à la



fin de leur prestation, qui transpirait et débordait d'énergie, de sincérité. Pas de look particulier, pas de poses mais des morceaux catchy, un batteur solide, un guitariste inspiré, une bassiste/chanteuse pas en reste, et dont le timbre de voix pouvait rappeler Gwen Stefani de No Doubt. Chouette découverte ! Derrière, le passage au bar a duré plus de temps que prévu, me faisant rater les concerts de Madam et Underground Therapy. En revanche ne comptez pas sur moi pour passer à côté de la grande messe des \$heriff. Pour cela il faut repasser par la Sécu, file d'attente, fouille des sacs etc. pour accéder à la partie payante du festival et c'est l'un des petits inconvénients de cette nouvelle configuration du site. Ça bouchonnait parfois, même si je confesse avoir par moments dépassé tout le monde avec aplomb, mon pass «Presse W-Fenec» bien en évidence pour tracer.

48h en amont, aucun des cinq Sudistes ne savaient qu'ils auraient la lourde tâche de remplacer les Descendants. L'un jouait la veille avec son autre groupe dans le Grand Est, un



autre était tranquillement en vacances, un autre embauchait tôt le lendemain matin, d'où l'horaire (19h45-20h45) et rentrait direct se coucher une fois le concert terminé... mais ils aiment jouer avec le feu et pas de doutes, rien de tout ça ne s'est vu. Condamnés à brûler sous un soleil de plomb, ils ont enchaîné leurs







hits à coups de batte de base-ball, les anciens comme les nouveaux et on a assisté, comme à chaque fois, à un requiem 5 étoiles. Est-ce que j'aurais préféré voir Descendents ? Oui. Est-ce que j'étais content de voir Les \$heriff et chanter «là où je suis né, là où je finirai, à Montpellier» ? Oui. J'ai quand même filé avant la fin pour ne pas perdre une miette des Anglais de Snuff. Là aussi, groupe culte formé au milieu des années 80, split puis reformation au milieu des années 90 sous l'impulsion bienheureuse de Fat Mike (bassiste/chanteur de NOFX), qui vivote depuis une quinzaine d'années (albums et concerts sporadiques). Il faut dire que le batteur/chanteur Duncan Redmonds est davantage pris (et mieux payé) avec les Toy Dolls. La foule est assez compacte devant l'Estafette, s'ambiance devant les vieux classiques («Not listening», «Vikings», «Nick Northern», «Soul limbo», «Iyehf taidu leikh»...) tirés des albums aux noms imprononçables (allez donc checker leur discographie) et devient encore plus folle quand débarque la section cuivres. En plus d'un batteur à l'humour british qui ressemble à

un grand-père, d'un guitariste aux cheveux hirsutes qui ressemble à un clodo mongol, Snuff a cette spécificité de teinter son punk-rock plutôt mélodique mais souvent assez agressif (limite metal par moments, un peu comme les Hard-Ons) d'une section trompette/trombones Redmonds (dont le frère et la nièce de Duncan), sans pour autant sonner ska/punk. J'avais eu l'occasion de les voir quelques mois auparavant donc la séquence émotion/nostalgie a été moins forte que pour d'autres, que j'ai vu bien vibrer dans le pit mais c'était en tout cas un superbe concert.





LES SHERIFF



SCOWL

Deux salles deux ambiances, on m'avait grandement vanté les mérites de Scowl, toute nouvelle sensation punk/hxc en provenance de Californie, et j'avais d'ailleurs rendez-vous devant la scène avec Mathieu, fils du metal et guitariste de feu Cobra (06130 en force !), venu à l'Xtreme Fest spécialement pour ce groupe et Capra la veille. Bon bah on ne va pas tergiverser, c'était la branlée ! Grosse présence scénique de tout le monde et encore, un des guitaristes avait une imposante orthèse au genou qui lui faisait une jambe bionique et l'empêchait de trop bouger. Batteur monstrueux au teesh Dinosaur Jr, chanteuse en mini jupette, cheveux verts et teesh Gorilla Biscuits... je ne suis pas vraiment familier du genre mais j'ai l'impression que Scowl sonnait à la fois moderne (original ?), tout en payant un tribute honnête au hardcore 80's, alternant morceaux et chant bien vénères et des passages où Kat Moss minaudait davantage, prenait des poses lascives et jouait avec sa féminité. Un des meilleurs concerts du fest, avec au milieu deux reprises assez surprenantes qu'étaient «Do you wanna dance» des Ramones et «99 red balloons» de Nena (mais en anglais, comme l'avait fait Goldfinger). Un groupe que j'ai absolument envie de revoir !

J'étais tellement happé par Scowl que j'en ai raté le début de Good Riddance, autre fleuron du punk-rock californien milieu 90's début 00's sur le label Fat Wreck Chords. Quand j'arrive devant l'Estafette, ça bouge, pogotte, slamme dans tous les sens ! C'est d'ailleurs le seul groupe que j'ai vu où il y avait autant de ferveur. J'ai l'impression d'avoir pris la Doloréan et d'être revenu 20-25 ans en arrière et je pense que certains ont du sentir et redécouvrir toutes leurs articulations le lendemain... Mais ce soir c'est la fête, il y a eu plus de slams en 1h que pendant tout le reste de l'Xtreme Fest et tout le monde s'en donne donc à cœur joie. Ou presque, le chanteur Russ Rankin n'est pas le plus souriant (doux euphémisme que de dire ça) mais il faut dire que ses textes très engagés (critique de la société américaine, traitant d'anticapitalisme, d'écologie, de la cause animale etc...) ne sont pas des plus réjouissants quand on voit la trajectoire que prennent les pays développés. Mais pas de «prêche» entre les morceaux, ça joue vite, ça enchaîne vite, c'est ultra efficace, j'avais presque oublié qu'ils avaient autant de refrains accrocheurs et fédérateurs, et qu'à l'inverse de Russ, le bassiste Chuck Platt affiche, pendant tout le concert, un sourire débonnaire, n'hésitant pas à avoir des petits mots sympas, voire drôles avec un public aux anges.





AUTHORITY ZERO



Il restait encore trois groupes mais j'aurais tout à fait pu finir sur cette note ultra fun. Hum, Cigar ou no Cigar ? Je préfère ce titre, «No cigar» de Millencolin, et sur disque parce qu'en live, bof bof mais je suis quand même allé voir 3-4 morceaux de Cigar, autre groupe de punk-rock ricain. Alors certes le bassiste est bien technique, en met partout et n'en rate pas beaucoup mais l'ensemble sonne un peu trop mélodique pour moi, encore plus après le set de Good Riddance, qui était davantage rugueux. Walls Of Jericho derrière, pour le coup, c'était trop. Un mur infranchissable. Parenthèse ouverte. Suis-je devenu trop vieux, trop fatigué pour tenir trois jours ? Ah, autre petit point à réfléchir, peut-être, pour l'orga l'année prochaine, c'est que sur place, il était difficile de se (re)poser. On n'a plus 20 ans, en tout cas moi, non. Sur le site officiel, ça alternait sans arrêt X-Cage et Family Stage, et sur le site off, quand ça ne jouait pas sur l'Estafette, ça crachait non stop de la musique à burne avec la Charcuterie Musicale. Parenthèse fermée. Est-ce que j'aurais eu encore la force de m'époumoner devant les tubes des Descendants ? Oui. Est-ce que j'ai eu la force d'aller voir le concert de Autorithy Zero (punk-rock, Arizona), qui après une modification du timing clôturait cette dixième édition de l'Xtreme Fest ? Hum, non.

Pour autant, est-ce que je suis chaud bouillant pour revenir l'été prochain ? Ouiii ! Et toi aussi j'espère.

Big up Pollux Asso, bravo les bénévoles et coucou plus particulièrement à Petit Ju, Roo-liano et Jay derrière le bar.

Merci à Junk du WallaBirZine pour les photos et Vincent Monin, chargé de communication de l'Xtreme Fest.

Coucou à tous les potes croisé.es sur place.

■ Guillaume Circus

Photos : Junk WBZ / WallaBirZine

Photos téléphérique et Trint Eastwood : GC



YAWNERS

UN TITRE DE CHANSON («RIVERS CUOMO») AVAIT ATTIRÉ MON ATTENTION ET LA MUSIQUE M'AVAIT RETENU D'EMBLÉE, D'AUTANT QUE L'ALBUM ENTIER ÉTAIT REMPLI DE TUBES POWER-POP. IL N'EN FALLAIT PAS PLUS POUR QUE JE NE SOLLICITE UN ENTRETIEN AVEC YAWNERS, EN VOYANT LES MADRILÈNES PROGRAMMÉS DEUX JOURS DE SUITE À L'XTREME FEST. INTERVIEW RÉALISÉE AVEC ELENA (GUITARE/CHANT) À L'ORIGINE DU GROUPE ET AVEC UN PEU DE RETARD À CAUSE DES BOUCHONS POUR REMONTER EN TÉLÉPHÉRIQUE DE LA PLAGE DE CAP DÉCOUVERTE (ET LE CONCERT DE TRINT EASTWOOD).

J'ai découvert Yawners avec Duplo l'année dernière et en traînant sur Bandcamp, je me suis rendu compte que c'était déjà ton troisième album, alors que tu as l'air si jeune.

Elena : J'ai en effet commencé la musique très tôt, quand j'étais enfant. Puis j'ai lancé Yawners en 2015 et ce que tu as pris pour mon premier album est en fait une compilation de diverses démos. Just calm down est sorti, lui, en 2019 et Duplo, mon deuxième LP en 2022.

C'est un projet solo à la base ou un vrai groupe dès le départ ?

Ça fait environ trois ans qu'on tourne en formule trio mais à l'origine j'ai démarré Yawners avec un ami, qui a ensuite déménagé. J'ai alors poursuivi l'aventure avec différents musiciens, selon leurs disponibilités et leurs motivations.

Tu espères garder ceux avec qui tu tournes actuellement ?

Oui oui, ce sont des amis, on s'entend très bien et j'espère vraiment pouvoir continuer comme eux même s'ils jouent aussi dans d'autres groupes (Teresa est aussi batteuse de Repion et Tomas est à la basse dans Monteperdido) et que c'est parfois compliqué de s'organiser, gérer les plannings... D'autant qu'avec la sortie de l'album, on a été pas mal occupé et sur la route. Mais on a réussi jusqu'à présent, il n'y a pas de raisons que ça change.

Ils ont été impliqués dans l'écriture ou l'enregistrement de Duplo ?

Non, ils n'étaient pas encore avec moi à l'époque. J'ai composé et enregistré seule les parties chants, basse et guitare et fait appel à un ami pour les batteries.

Tu es la seule artiste à jouer deux jours de suite à l'Xtreme Fest, en électrique le samedi et en acoustique sur la plage le dimanche. Sais-tu pourquoi tu as ce traitement de faveur ?

C'est vrai ? Wow, je n'étais pas du tout au courant. Mon agent européen m'a demandé si j'étais ok de rejouer le dimanche et comme j'étais sur place et dispo, j'ai évidemment accepté. Mais je ne sais pas pourquoi... Bon, c'est plus facile pour moi que pour des groupes hardcore.

Effectivement, je vois mal Terror ou Madball en acoustique. Et c'est quelque chose que tu as l'habitude de faire ?

Pour l'instant, ça m'est arrivé lors de sessions radio mais je faisais généralement un ou deux morceaux, jamais un set complet. Ça sera donc une première et une exclusivité pour l'Xtreme Fest ! (rires)

La première chanson que j'ai entendue de Yawners c'est «Rivers Cuomo», une sorte d'ode à destination du guitariste/chanteur de Weezer. Tu peux nous en parler un peu plus ?

Je suis une grande fan de Weezer et j'ai écrit cette chanson parce que je suis toujours bluffée par la créativité de Rivers Cuomo. Weezer a sorti tellement d'albums ! Dans la chanson je m'adresse à lui et lui demande comment il fait pour composer autant, combien de temps il va encore tenir comme ça, combien de morceaux il a encore sous le pied...

Tu sais s'il a entendu ta chanson ?

Oui. Je travaille avec un label US à Boston, Counter Intuitive (le label de Mom Jeans, Oso Oso...) et ils lui ont envoyé le morceau. Il a beaucoup aimé et a même laissé un commentaire sous la vidéo Youtube. Ça m'a fait très plaisir, j'étais très touchée de cette attention.

Et si tu devais établir un top 3 des albums de Weezer, ça donnerait quoi ?

Oh et bien dans l'ordre le Blue album, Pinkerton, sans hésitations et sûrement le Green album.

Des premières démos jusqu'à ce dernier album, tu chantes de plus en plus en espagnol. Il n'y avait que de l'anglais au début et c'est moitié moitié, maintenant. Pourquoi cette évolution ?

Disons que toutes mes influences au départ étaient des groupes qui chantaient en anglais (Blink-182, Pavement et Green Day) donc quand j'ai démarré, ça me paraissait la chose la plus naturelle de faire pareil. Et puis au fil du temps, j'ai découvert et apprécié de plus en plus de groupes rock chantant en espagnol et j'ai pris un peu plus confiance pour écrire dans ma langue maternelle. Dès que j'ai réussi à terminer la première dont j'étais satisfaite, c'était

un peu comme si j'ouvrais la boîte de Pandore. Je trouve néanmoins que c'est plus compliqué à cause de la sonorité de la langue. Ce n'est pas toujours facile de trouver les bonnes combinaisons de mots mais ça a généralement plus de sens.

J'ai vu que tu travaillais sur un nouvel album, sera-t-il entièrement en espagnol ?

[rires] J'ai effectivement enregistré 4 morceaux pour l'instant et j'ai écrit des textes mais en anglais et en espagnol donc je ne sais pas encore comment sera l'album définitif.

Tu penses le sortir quand ?

L'idéal pour moi ce serait avril ou mai 2024 mais on verra. Je préfère ne pas me presser et faire les choses bien.

Pour revenir à Duplo, l'accueil semble avoir été plutôt bon, n'est-ce pas ?

Oui, j'ai eu la chance de travailler avec quatre labels différents, Montgri en Espagne, Big Scary Monsters en Angleterre, Counter Intuitive aux USA et Impartmaint Inc au Japon, ce qui lui a permis d'avoir une plus large audience. J'ai aussi beaucoup plus tourné pour cet album, que ce soit en Europe, en Espagne, sur des festivals donc je suis vraiment contente. Je n'ai pas encore pu aller aux USA ou au Japon car c'est plus dur financièrement, il faut avoir de bonnes garanties mais j'espère que ça se fera avec l'album prochain.

Ayant repris contact avec Elena, j'en ai profité pour lui demander ses impressions sur l'Xtreme Fest, l'itw ayant eu lieu avant les concerts de Yawners.

J'ai adoré jouer à l'Xtreme Fest, tout était parfait, du public à l'organisation. Le lieu est vraiment spécial et atypique avec le lac et le skate park. Je suis très honorée d'y avoir été programmée et je suis pressée de pouvoir jouer à nouveau en France.

Merci pour tout !

Merci Vincent et Sarah de Pollux Asso/Xtreme Fest.

■ Guillaume Circus
Photo Xtreme Fest : Dina
Photo promo : Neelam Khan Vela







DOMI & JD BECK

PARIS, LA CIGALE

APRÈS UN HELLFEST ÉPUISSANT, JE PENSAIS PRENDRE UNE PAUSE AVEC LES CONCERTS. ET PUIS, J'AI SAISI L'OPPORTUNITÉ DE PARTICIPER À CETTE SOIRÉE JAZZY ORGANISÉE À LA CIGALE POUR L'EXCELLENT DUO DOMI & JD BECK. POUR MOI, C'ÉTAIT IMMANQUABLE. JE VOUS RACONTE TOUT ÇA.

Il y a environ un an, mon camarade Kev, fidèle ami et lecteur historique du W-Fenec me fait part d'un groupe à voir absolument en live, deux jeunes au talent incroyable connus sous le nom Domi & JD Beck. D'un côté, Domi (Domitille Degalle pour l'état civil), une claviériste française issue de Berklee, une école prestigieuse de musique située à Boston, d'où sont sortis Quincy Jones, Al Di Meola, Mulatu Astatke, Howard Shore, Mike Portnoy et John Petrucci (Dream Theater) ou encore Steve Vai. De l'autre, un batteur texan survitaminé et époustoufflant nommé JD Beck. À peine mes recherches sur le net commencées que je me rends compte que le groupe cartonne sur le net. Je tombe sur une vidéo de session live organisée par une célèbre marque de claviers, et c'est la claque. De la drum & bass jazzy comme j'aime. Le titre s'appelle «Sniff». Ouais, j'ai un peu pleuré devant l'étendue de leurs capacités techniques et cette envie effrénée de remplir l'espace de notes et de rythmes parfois insoupçonnés.

Le temps passe, et je me dis que ce serait intéressant que je continue de creuser un peu cette découverte en explorant au moins leur premier et unique album, Not tight. Je n'ai pas été déçu. C'est captivant de bout en bout et les petits bougres se sont fait pas mal d'amis depuis leur formation en 2018. Ce disque, entre jazz, soul et rap, compte la participation de Thundercat, Mac DeMarco, Herbie Hancock, Anderson. Paak (qui les a signés sur son label Apeshit en collaboration avec Blue Note Records), Busta Rhymes, Snoop Dogg et Kurt Rosenwinkel. Rien que ça, et ce n'est pas fini, ils ont également été le backing bang de Bruno Mars sous le nom Silk Sonic, et se sont rencontrés la première fois à l'anniversaire d'Erykah

Badu. On peut dire qu'ils sont bien entourés... mais ils le méritent amplement. Ils n'ont rien volé, d'ailleurs, le show est complet ce soir à La Cigale.

Le duo franco-américain a décidé d'investir seul la scène de La Cigale, pas de première partie au programme. Ce n'est pas plus mal, on aura a priori un long show, mais pour autant le temps d'attente est relativement long. Une voix préenregistrée introduit de manière hilarante le groupe, nous souhaitant la bienvenue dans un spectacle où «la cohérence et le talent musical sont relégués au second plan», ou pour nous signaler, par exemple, que nous allons vivre «une expérimentation artistique qui a échoué». À l'image de Domi & JD Beck qui ne se prennent vraiment pas au sérieux, il n'y a qu'à naviguer sur le site web pour s'en convaincre. Dès le premier morceau, «Whatup», Domi, assise sur un siège en forme de chiotte, nous démontre ses talents de claviériste avec un solo de haute voltige. Le ton est donné. En complément de ses propres titres, le duo rend hommage avec classe à ses influences, soit par un medley soigneusement bien ficelé (pour Madvillainy), ou tout simplement par des morceaux d'artistes références dans leurs différents domaines de prédilection (Slum village, Wayne Shorter, Weather Report ou bien Aphex Twin). Un spectre relativement large qui peut aisément expliquer la complexité et la richesse de leur musique. Toujours humble («On va chanter, ça va être une catastrophe» ; «On va reprendre une chanson du grand Jaco Pastorius, en espérant ne pas trop la massacrer») et drôle («Le prochain morceau, est un morceau que je déteste», «On va vous jouer une chanson qu'on vient de commencer, on verra comment ça se termine»...),





Domi & JD Beck se donnent à fond durant un peu plus d'une heure et demi durant laquelle des membres de leur staff participent au spectacle (lancement de balles à LED dans le public, un gars déguisé en Mario vient déboucher les «toilettes» de Domi). Mais que le temps passe vite, tant le public est absorbé par la magie de ces deux-là, malgré la chaleur des lumières qui dérange JD (sa bretelle de salopette qui tombe régulièrement aussi !!!).

Le duo termine son spectacle avec «Sniff», un signe, sans doute. C'est aussi le morceau avec lequel je les ai découverts. Comme si la boucle était bouclée. On sort de la salle, j'aide un type qui est en train d'essayer de dégonfler une immense bouée en forme de licorne qui

servait d'objet de décoration de la scène. Oui, Domi & JD Beck ne sont pas sortis de l'adolescence, mais ils jouent comme des adultes aguerris. Leur histoire ne fait que commencer, et je pense que nous ne sommes pas au bout de nos surprises.

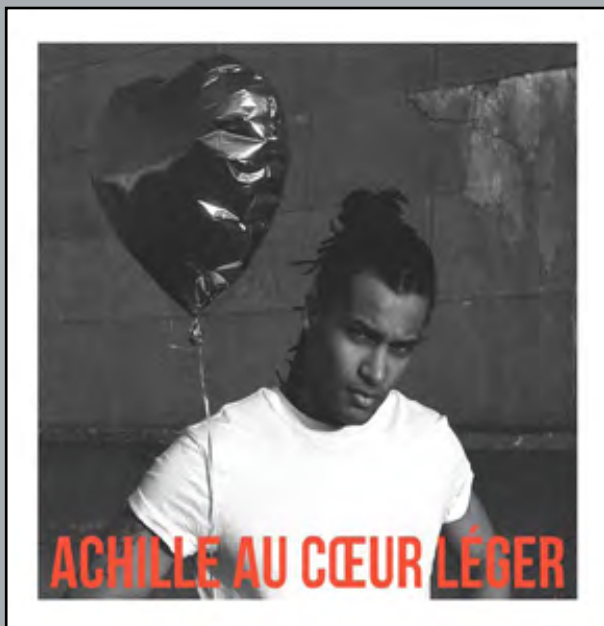
Merci à Dana de Live Nation France.

■ Ted

Photos : Rocco de Fixin







ACHILLE AU CŒUR LÉGER

ACHILLE AU CŒUR LÉGER

[Autoproduction]

Entre pop folk et variét' rock, Achille au Cœur Léger a de quoi charmer comme se faire détester. Des mélodies évidentes qu'on chatonne illico, ça plaît mais une telle facilité peut aussi attiser les jaloux qui hurleront avec les loups que tout cela est trop beau pour être vrai. Et pourtant, j'ai bien l'impression que ce chanteur est bel et bien un artiste. Pas assez lisse pour être taxé d'opportuniste, pas assez rock et barré pour être protégé par l'aura «underground», il navigue entre deux eaux en évitant les écueils et en apportant une petite dose de bonne humeur à ceux qui l'écoutent attentivement. Titre phare destiné à faire connaître son identité, «Le cœur léger» d'Achille évolue dans une tradition pop-rock française où l'on croise aussi bien Kaolin que Mickey 3D, le contact est immédiat, on s'accroche et on suit ses petites aventures sur les 4 autres titres de l'EP. Nous invitait dans son intimité avec humilité («Excusez-moi»), l'ambiance est souvent feutrée et après le titre introductif, c'est surtout «Je vais partir» (et son petit côté Louise Attaque) qui donne du rythme et nous fait quelque peu voyager... léger.

■ Oli



THE BRIAN JONES-TOWN MASSACRE

THE FUTURE IS YOUR PAST

[A Recordings]

TBJM sort un 20ème album cette année, moins d'un an après *Fire doesn't grow on trees*. Depuis 1990 et l'acte de naissance des Américains, on a plus eu vent des frasques d'Anton Newcombe et de ses musiciens (spectateur frappé par le chanteur, bagarres entre les musiciens...) - très bien documenté d'ailleurs par le film d'On-di Timoner, «Dig !», sorti en 2004 - que de la musique du groupe. C'est bien dommage car TBJM a généralement de belles chansons de rock psychédélices (mais pas que !) à faire valoir. Et sans déconner, on a même été surpris de la qualité de ce disque qui a nous été proposé mano à mano par le distributeur français Kuroneko. On le remercie chaleureusement car sans ça, on n'aurait toujours pas ouvert nos pages à ce vétéran du garage-psych-rock-folk. Enregistré à Berlin à trois, ce nouvel album rend hommage, entre autres, aux sixties avec ses guitares qui sentent bon l'acier («Do rainbows have ends ?»), ses mélodies imparables («Fudge»), ses pop-songs magiques («All the feels»), mais également au rock avec un grand «R» grâce à cette fougue garage-punk («The light is about to change»), ses envolées prestigieuses («The mother of all fuckers»), et son groove sautillant («Your mind is my cafe»). Un seul titre à retenir ? Ouille... disons «Nothing can stop the sound». Ce sera le mot de la fin.

■ Ted



TWELVE DIVERSIONS

FORWARDS BECOMES BACKWARDS

[New Deal Music]

Colmar est une très jolie ville, très active sur le plan du rock avec son emblématique Grillen mais aussi avec de nombreux groupes dont les musiciens se croisent souvent... Et si les projets se forment et se défont, certains décident de remettre le couvert encore et encore, c'est le cas de Thomas (chant) et Mika (claviers) qui après Moodsensor et Glide On The Black Cloud montent ensemble Twelve Diversions. S'ils composent à deux, le passage du studio au live requiert un peu de renfort et c'est tout naturellement qu'ils font appel à deux Nicolas, Uhlen pour la batterie (Glide On The Black Cloud évidemment aussi mais encore Nic-U, Crown, Me As The Devil, Stellar Temple) et Kloss pour la guitare (Dr Boost).

Quand on mélange toutes ces influences des expériences passées, on obtient les nombreuses déviations (onze et non douze comme le nom le suggère) d'une route tracée par l'électro-rock. Quelques bifurcations indus, un petit détour métallique, un embranchement dark, une aire de repos folk, une voie d'accélération plus speed, l'exploration de Forwards becomes backwards recèle quelques surprises. Si la tonalité de l'ensemble permet de signer les compositions, les titres sont assez divers, évoquant pourquoi pas les groupes de chacun mais aussi des grands noms, entre Nine Inch Nails ou Alec Empire («Constant connection», «Invisible», «Revolution») pour les parties plus torturées/énervées et Einstürzende Neubauten ou Roger

Waters pour les passages plus calmes/apaisés («I would like it with you», «You are your own creation», «Light on»).

Que tu apprécies les voix graves capables de t'embarquer en quelques mots ou le sampling et l'utilisation de nombreux petits sons pour créer un univers (il faut d'ailleurs écouter l'album à minima en stéréo pour en profiter totalement), tu vas trouver ton bonheur avec Twelve Diversions, tes oreilles choisiront de se concentrer sur un aspect ou sur un autre, ou alors, les mélodies synthétiques ou cette saturation particulière des guitares auront raison de tes réticences face à ces nombreux choix que nous imposent les Colmariens.

■ Oli



LES LULLIES

DÉBUT JUIN, JE ME CALAIS DANS L'ARRIÈRE SALLE DU DR FEELGOOD ROCKET À PARIS POUR TROUVER UN PEU DE FRAICHEUR ET DE CALME, AFIN DE M'ENTREtenir AVEC LES LULLIES AU GRAND COMPLET. CES QUATRE GARNEMENTS DANS LE VENT POWER-POP/GARAGE/PUNK ONT SURPRIS TOUT LE MONDE, TOUT EN ME METTANT D'ACCORD AVEC LEUR DEUXIÈME ALBUM. L'OCCASION DE REVENIR SUR CE CURIEUX MAIS RÉUSSI VIRAGE DU CHANT EN FRANÇAIS, ET TESTER LEUR BONNE OU MAUVAISE FOI.

La première (et dernière) fois que je vous ai interviewés, c'était fin 2018 pour Punk Rawk Mag et la sortie du 1er LP. Que s'est-il passé pour vous pendant ces 4-5 ans ?

Roméo (guitare/chant) : En 2018 et 2019, on a énormément tourné, puis 2020, tout s'est arrêté brusquement à cause du COVID, comme pour tout le monde.

Thibault (basse/chœurs) : En 2020, on avait des dates de prévues mais pas tant que ça et quelques ébauches de nouveaux morceaux donc on s'était dit qu'on prendrait le temps de les travailler, et puis on n'a de toute façon pas eu le choix, il n'y avait que ça à faire. On n'était pas tous dans la même ville au moment du COVID et des confinements, donc c'était un peu galère pour se déplacer et se voir mais on a réussi. Pour s'occuper on a par exemple pris du temps pour travailler davantage nos chants, ce qu'on n'avait pas fait avant.

J'avais cette impression également mais n'est-ce pas un peu antinomique avec le «punk-rock» d'être moins dans la spontanéité ?

Roméo : Le premier album c'est du r'n'r 70's/pub-rock accéléré, enregistré dans le rouge en cinq jours avec des morceaux qui n'étaient pas tous finis quand on est arrivés en studio. Sur celui-ci, on voulait faire les choses différemment.

Manu (batterie/chœurs) : On a notamment fait deux sessions de démos, des pré-prods qu'on a envoyées à Max du Château Vergogne qui nous a enregistrés, pour peaufiner l'album, et en studio on savait cette fois beaucoup plus où on voulait aller. Après, punk ou pas punk, on s'en fiche un peu.

Comment avez-vous atterri chez lui ? Vous connaissiez déjà son travail ?

Roméo : Il avait produit Asphalt, un groupe de Toulouse qui sont de très bons potes à nous, on a passé une soirée ensemble sur Paris et on s'est retrouvés sur plein de groupes : glam, punk, proto-punk... De là, est venue l'idée d'enregistrer avec lui.

Manu : C'était notre premier choix. On s'entend bien musicalement, il y avait de vrais atomes crochus. Par contre, il ne travaille pas du tout dans l'urgence, il est assez intransigeant sur

plusieurs trucs.

Par exemple ?

Roméo : Eh bien, tu ne débarques pas chez lui comme une fleur sans qu'il n'ait rien entendu avant. Il nous a donc fait faire des sessions de démos au préalable, pour avoir du recul et réfléchir dessus, à des arrangements... Ensuite, on a passé deux jours sur le son de la batterie, puis savoir quelles guitares choisir avec quels amplis... Rien n'était laissé au hasard, contrairement au premier album où tout s'était passé à 2000 à l'heure.

Manu : Le premier, c'était vraiment l'idée de reproduire un son comme en live et sur le suivant, on voulait quelque chose de plus produit mais tout s'est fait naturellement, comme le fait de chanter en français.

Merci pour la transition, j'imagine que je ne suis pas le premier à vous poser la question mais qu'est-ce qui a motivé ce choix et ce changement ?

Roméo : L'argent, la fame... (rires)

Thibault : L'envie d'avoir des limousines, avec de la coke... et puis les «Lacs du Connemara» quand même !

Manu : On a toujours rêvé de faire un feat avec Sardou, faut pas trop traîner.

Thibault : Plus sérieusement, sur le premier album, il y avait déjà un morceau en français, on s'est rendus compte que ça fonctionnait, ça nous plaisait et ils ont capté, parce que j'écris les textes mais ce sont François et Roméo qui chantent, qu'ils étaient plus à l'aise pour chanter en français donc on s'est dit qu'on allait en faire davantage.

C'est plus compliqué aussi, non, pour ne pas basculer dans l'aspect variét ?

Thibault : Au début, oui, tu y passes plus de temps, pour trouver le bon compromis et quand tu y arrives, après, c'est ta langue donc tu as plus de vocabulaire, d'expressions, c'est plus riche que les quelques mots baragouinés en anglais autour desquels tu tournes vite en rond.

Il est vrai que je connais peu de morceaux de punk-rock ou garage où il est question «d'apostolat»... Pas facile à caser, bravo !

[rires général]

Roméo : Moi je ne connaissais pas le mot !

Thibault : D'ailleurs, fun fact, il ne sait toujours pas ce que ça veut dire ! [rires]

Une prod plus léchée, un chant en français... tout le monde était partant ou certains étaient plus réticents parmi vous ?

Thibault : Ça s'est fait par étapes, dans le sens où on n'a pas décidé d'emblée que tout l'album serait en français. Quand on a écrit les morceaux, pour certains c'était une évidence et pour d'autres on le sentait moins, donc l'idée c'était un peu moitié moitié.

Roméo : Des morceaux avaient été composés en anglais à la base, et avec François on était assez partants de les laisser tel quel, par flemme ou parce qu'ils étaient déjà cools comme ça. Et puis, on a fait l'effort de les retranscrire et comprenant mieux ce qu'on chantait, il y avait la possibilité de mettre plus d'intention sur scène.

Thibault : C'est aussi assez chouette quand tu les joues et qu'il y a des gens qui chantent un refrain, un passage avec toi...

Vous aviez des groupes en référence en écrivant en français pour cet album ?

Thibault : Pour ce qui est des textes en fran-

çais, Jackie Lambert de Périphérique Est, j'en ai beaucoup bouffé, j'adore comment il écrit, les frères Tandy également, Gilles et Éric des Olivensteins. Sinon j'ai beaucoup écouté Star-shooter quand j'étais plus jeune, Les Privés aussi, ceux de Paris, pas d'Orléans.

Roméo : Après, musicalement, on va redire ce qu'on dit tout le temps, donc Fixed Up, les Dogs, Little Bob Story... mais il n'y a pas que ça. On adore la scène américaine, Flamin' Groovies, Nervous Eaters de Boston notamment ou The Saints, Radio Birdman en Australie...

Thibault : Toute la scène actuelle est aussi très inspirante. Quand tu vois ou que tu entends Nancy, ce groupe new-yorkais qui a un côté bien r'n'r avec des influences punk, glam, power pop mais aussi un truc à eux, ça motive. Les chants sont hyper travaillés, avec des double-voix, des harmonies et François et Roméo avaient à cœur de faire quelque chose d'aussi bonne qualité, tout du moins dans le même genre en enregistrant mauvaise foi. Sinon, on a joué avec Civic il y a peu et pareil, ça te booste parce que tu n'as pas envie de paraître ridicule à côté.

Vous n'avez pas spécialement à rougir de vos prestations scéniques. Tout à fond, ça enchaîne sévère...



Roméo : C'est marrant, j'en parlais justement avec le mec de Civic qui me disait «Ouais, vous enchaînez grave les morceaux, vous ne parlez pas au public»... mais qu'est-ce que tu veux que je leur raconte au public ? Nous on leur balance l'album et s'ils veulent discuter, on se retrouve au bar. Y'a pas de frontman ou de leader chez Les Lullies, on chante tout à double voix avec François, Thibault fait les chœurs, on est les trois devant... Après, il y en a qui ont des trucs à dire mais moi ça me fait chier.

Thibault : Et puis on va dire quoi ? Salut, ça va, telle ville, les bras les bras les bras...

Manu : 1h30 de concert pour 1h de musique et le reste de bla-bla, non merci. Celle-là, elle est pour Machin, celle-ci a été écrite parce que ceci... Ça nous saoule un peu la comparaison avec les Ramones mais dans l'esprit c'est quand même ça. 1-2-3-4 et tu envoies, on s'en fiche que la chanson ait été écrite pour son père qui est décédé ou que sais-je... Depuis les débuts du groupe, ça a toujours été notre politique : des chansons encore plus rapides et encore plus enchaînées.

Thibault : Je me rappelle d'un concert au Rockstore à Montpellier. Les Neurotic Swingers de Marseille ouvraient pour Candye Kane et c'était tellement chiant. Ils mettaient dix minutes entre les morceaux à se réaccorder, à

bla-blater. Il n'y avait pas de rythme à ce putain de concert et c'était vraiment du gâchis quand tu connais le groupe. J'en avais tiré une leçon et m'étais dit : Ok, c'est exactement ce que je ne veux pas faire avec mes groupes. Faut enchaîner. Quand tu arrives à attraper les gens, si tu laisses à chaque fois tout retomber ça n'a aucun intérêt.

Pour revenir sur le chant en français, on l'a découvert en premier avec le 45t sorti sur Head Records quelques mois avant l'album. Quel a été l'accueil ?

Roméo : Ça faisait un moment qu'on n'avait rien sorti, et le morceau («Dernier soir») est plutôt bien donc il a été super bien accueilli ! Les gens ont été un peu surpris car il y avait ce changement de langue, une production plus grosse, plus «pop» mais les retours ont vite été très positifs.

Thibault : Sur cette version 45t, en plus, ça ouvre avec des gros accords de piano mais en même temps ça nous correspond. C'est ce qu'on souhaitait, sans pour autant chercher à tout prix à faire un tube.

Manu : Pour l'anecdote, ce morceau est parti d'un riff qu'on faisait tourner pendant nos balances lors d'une tournée en Italie. On trouvait déjà que ça sonnait bien et en rentrant on a



voulu l'enregistrer.

«Mourir d'ennui», votre unique chanson en français sur le premier LP, elle parle de Montpellier ? C'est si naze que ça cette ville ?

Thibault : Pas forcément, je l'avais écrite quand j'habitais Bordeaux et elle devait être pour Les Suzards, mon groupe de l'époque mais elle colle également à Montpellier.

François : Encore plus maintenant que quasi toutes les salles en centre-ville ont fermé. Il y a bien la TAF ou le KJBI qui font encore de la résistance mais c'est en périphérie, au Crès et à St Jean-de-Védas. Les soirées étaient tellement nulles que Thibault habite à Carnon, Roméo à Barcelone, moi à Nîmes, et il n'y a plus que Manu sur Montpellier.

Sur vos deux albums, il y a une reprise de Sonny Vincent. Précédemment, c'était un choix assez évident, et là c'est votre seule chanson en anglais...

Thibault : On avait songé à une reprise en français mais on s'est dit que ça ferait vraiment lourdingue d'insister qu'on était passé au français. L'autre chose, c'est qu'on ne voulait pas nécessairement faire une reprise de punk.

Je vais être honnête, perso je ne connaissais pas Jackie DeShannon et ce «When you walk in the room».

Manu : Ah ouais ? C'est pourtant un gros hit des 60's, qui a été repris par plein de groupes, dans tous les styles, de Status Quo à la chanteuse d'ABBA mais c'est moins connu en France.

Vos tournées se passent beaucoup en Italie, en Espagne, c'est la langue prévue pour votre troisième album ? Et sinon, où est-ce que vous aimeriez aller jouer ?

Roméo : J'aimerais bien qu'on fasse une chanson en espagnol. À voir... Et sinon Europe de l'Est, Japon, Australie, ça nous branche bien.

Manu : On fait le Mexique en février prochain normalement et j'ai bien hâte.

Thibault, c'est toi qui as lancé l'idée de la compilation Nuits blanches ?

Thibault : Oui, j'avais déjà initié un truc un peu similaire il y a quelques années sur Dirty Water Records (label anglais), avec six groupes et chacun deux morceaux, dont un inédit mais ça n'a pas bien fonctionné car la promo a vraiment été mal faite. Puis, j'ai eu envie de refaire ça mais avec seulement des groupes français qu'on croisait sur la route, avec qui on a sympathisé, parce qu'il y a vraiment du potentiel. J'ai fait ma petite liste et suis allé voir Stéphane de Lollipop Records à Marseille et il était partant. L'idée, c'était que les groupes donnent quand

ils le pouvaient un morceau inédit et on a essayé de faire un bel objet, avec un vrai mastering, un insert car c'est sorti uniquement en vinyle. Après, on est en 2023 et on sait que les disques, qui plus est les compils, ce n'est pas facile à vendre à l'heure des playlists et du streaming, mais il y a quand même des gens qui pigent la démarche et ça c'est cool.

La suite pour Les Lullies c'est quoi ? Des concerts, des concerts et des stations-services ?

Thibault : Là, on est en tournée quasiment non-stop jusqu'à début juillet, puis quelques festivals cet été et principalement des dates en France à la rentrée [20 octobre à l'Antirouille à Montpellier, placement de réclame de la rédaction]. Puis, l'année prochaine USA/Mexique, organisé par Peter de Slovenly Recordings, notre label américain. C'est acté, il reste juste quelques détails à figoler. Et le Japon, moi ça me plairait vraiment beaucoup. Dans l'absolu, si on pouvait faire la même tournée qu'il a faite avec The Cavemen (Asie du Sud-Est, Japon et Australie), ça serait top ! Peter si tu nous lis...

Dernière question, êtes-vous de bonne ou «Mauvaise foi» quand vous chantez «Zéro ambition» ?

Roméo : Ça dépend quel membre du groupe. (rires) Mauvaise foi, bien sûr. Tu sors un album, tu travailles dessus, t'as envie de voir de plus en plus de choses, d'endroits... sans vouloir non plus passer sur MTV parce que ce n'est pas le but du tout.

Thibault : Et d'arrêter de galérer financièrement parce que c'est vraiment la vérité. Après, ce titre, «Zéro ambition», ça parlait de cette connerie de «Si à 50 ans t'as pas une Rolex, t'as raté ta vie», ce genre de truc, et en plus c'est un morceau de François qui est un mec qui va faire zéro effort pour rentrer dans un quelconque moule.

Roméo : Quant à «Mauvaise foi», c'est un morceau très passionnel entre nous quatre. On est bien ensemble, on s'aime beaucoup mais on se déteste beaucoup aussi.

Thibault : Parfois, ça gueule beaucoup et on n'est pas toujours de bonne foi. Même si on sait tous dans le groupe qu'au fond, celui qui a raison, c'est moi. (rires)

Roméo : Mais non, c'est Manu...

Merci aux Lullies et à Angie de NRV Promotion.

■ Guillaume Circus
Photos : Angie Couple



NEW DEAL MUSIC

COMPILATION

[New Deal Music]

À part la sortie de Twelve Diversions, les activités de New Deal Music étaient plutôt axées ces derniers mois sur les signatures de nouveaux artistes, les concerts et le travail en studio. Histoire de gagner de la visibilité et de créer un peu d'excitation, le label sort une compil avec des titres inédits et quelques amis.

Twelve Diversions ouvre le bal, le groupe est chroniqué dans ce mag' et ce titre assez électro, «You need to keep going», aurait pu trouver sa place sur la galette tant il est accrocheur. Side-project ou «super groupe» colmarien, Stellar Temple a un peu disparu des radars, ça fait bien plaisir de les entendre ici avec «I wanna die» forcément grunge dans le propos (Chris Cornell ou Kurt auraient pu chanter le morceau...) et dans le son. Aurait-on bientôt un peu plus ? Je l'espère... Dans un registre totalement différent, je découvre Mouse DTC via «Ton tralala», c'est électro, c'est pop, ce sont des potes du label mais je n'irais pas plus loin avec le duo... Je zappe vite pour le nouveau morceau de Nic-U («Le funambule»), déjà dispo sur le tube, je le connais déjà mais prends ici plus de temps pour le jauger. Nicolas s'éloigne de sa dark-folk pour un monde où le parlé et les textes ont pris le pas sur les machines, c'est étrange, c'est déstabilisant... et assez excitant. On avait également perdu le signal de Nedgeva, en fouillant un peu le net, j'ai trouvé trace de quelques concerts au printemps, c'est donc que le trio a remis la machine à riffs en

route, «The smell of victory» fleure bon le hard rock à l'ancienne, celui qui ne meurt jamais ! On remonte encore plus loin dans le temps avec Me As The Devil qu'on croyait disparu... Le projet dont certains membres sont assez occupés (n'est-ce pas Nicolas ?) nous livre «Door 13», moins indus que dans mes souvenirs, assez rock et hargneux, la composition va certainement parfaitement s'intégrer dans un ensemble plus large... Découvert avec A voodoo experience, Mr Yaz présente ici un titre à lui («Bad»), du rock avec une belle basse, des harmonies et des influences jazzy, très sympa et bien plus léger que la plupart de ses voisins de compil'... Le suivant, c'est le «mystérieux» Ian Demangeat dont la voix est proche de celle de Thomas Kieffer puisqu'elle a une résonance grungy / US rock, une voix qui porte des émotions et dont on devrait, là encore, avoir des nouvelles sous peu. La collection se referme avec les petits nouveaux au sein du label : Woodbine. Le combo donne dans le post-rock et «Origine» donne, là encore, envie de les découvrir davantage, cela devrait être chose faite dans quelques temps car un EP est en cours de finalisation...

Bref, merci New Deal Music pour cette petite compilation qui permet de nous faire saliver sur les projets à venir et de présenter ceux qui sont déjà dispo, quelque chose me dit que je risque de reparler pas mal de ces groupes dans les mois à venir... Tant mieux !

■ Oli



SOEN

MEMORIAL

(Silver Lining)

Je renoue avec Soen avec ce Memorial (le groupe a sorti Lotus puis Imperial depuis Lykaia) et j'ai comme l'impression d'avoir raté un truc tant le groupe a évolué depuis quelques années. Tu ne verras donc pas de comparaison avec «le» groupe auquel les Suédois ont longtemps été comparés dans cet article. Le chant a quelque peu changé (il semble encore plus clair), les compositions semblent plus «simples» (et pourtant certains plans nécessitent une belle technique) et si l'ensemble reste soigné (digipak cartonné, superbes photos...), c'est certainement moins fouillé que par le passé. En enchaînant les sorties, Soen occupe le terrain et trie certainement un peu moins ses idées. Le résultat me laisse donc un sentiment mitigé tant ils sont capables d'écrire d'excellents titres alors que d'autres manquent de saveur.

Parmi les morceaux qui auraient mérité un peu plus de travail, je liste «Fortress», «Memorial», «Icon» et «Vitals», ils ont bien des petits trucs intéressants (la fin d'«Icon» par exemple) mais le combo joue sur la facilité bien trop souvent, se refusant à tenter des choses complexes et plus inattendues. Quelques plages sont de bonne facture mais quand on s'appelle Soen, on doit proposer davantage que cet «Incendiary» au break sympathique mais trop long, ce «Tragedian» aplati dont on ne retient que le beau solo à la Pink Floyd ou «Hollowed» sauvé par le renfort d'Elisa au chant. Finalement, les trois

compositions les plus éclatantes sont les trois premières, comme si la suite ne pouvait rivaliser avec cette débauche d'énergie et de bonnes idées. Ce n'est peut-être pas un hasard si ce sont donc «Sincere» (quel délice que ce break central Porcupine Tree dans l'âme, alors que le reste est assez vindicatif), «Unbreakable» (la tonalité du chant, plus grave, et les chœurs lui donnent une identité forte) et «Violence» (et son introduction qui hérissé les poils) qui entament cet opus.

C'est le souci quand on a sorti d'excellents albums, à la moindre petite défaillance, on vous tombe dessus. Quand pas mal de groupes aimeraient avoir la créativité de Soen, je les trouve très vite moins fringants quand quelques passages ne procurent d'émotions aussi intenses que celles auxquelles j'ai été habituée. Mais comme on dit : «qui aime bien, châtie bien» et «qui aime trop mal étreint».

■ Oli



RIVAL SONS

DARKFIGHTER

(Warner Music)

Formé en 2009 à Los Angeles, Rival Sons est un groupe qui mélange blues rock et hard rock. Il est composé de Jay Buchanan (chant, harmonica, guitare rythmique), Scott Holiday (guitare solo), Robin Everhart (basse) et Michael Miley (batterie). Dès le début de leur activité, les musiciens rencontrent une certaine popularité en live. Ceci leur permettra notamment de faire la première partie de groupes comme AC/DC, Black Sabbath, The Rolling Stones ou encore Guns N'Roses. En 2019, Rival Sons sort *Feral roots* et obtient plusieurs nominations aux Grammy Awards. Une crise de la covid plus loin et tout le monde bosse à distance. Puis en juin 2023, un superbe tigre vert fluorescent surgit des ténèbres sur une pochette. Rival Sons met dans les bacs son septième album studio : *Darkfighter*. Il est produit par Dave Cobb et sort sur le label Low Country Sound / Atlantic Records.

C'est «Mirrors» qui lance les hostilités en abordant le sujet de la perte d'identité. C'est un titre qui expose de beaux contrastes en mettant en scène des gros riffs et une batterie très percussive en opposition avec le calme de la guitare acoustique qui soutient la voix de Jay Buchanan. L'exercice est réussi haut la main et se poursuit par une superbe envolée lyrique : *Smashing the mirror, to see, to see beyond the eye* ». Un peu plus tard dans l'album, c'est «Brights Lights» qui donne une réponse à ce premier titre dans le

thème des paroles.

Sortie en octobre 2022, «Nobody wants to die» est le premier single de l'album. Le clip met en scène quelques musiciens bad boys se poursuivant pour un sac de billet. Question de vie de mort, le tempo vient de lever le ton. Michael Miley cogne sur ses fûts comme une brute. Chaque refrain appelle à chanter sur le chœur. C'est d'ailleurs un peu une marque de fabrique pour Rival Sons. Aux deux-tiers du titre, Scott Holiday se détache en posant un solo bien senti. «Bird in the hand» est le second single. Il est sorti en mars 2023. Ce n'est pas la chanson la plus rapide mais son groove est intense. Les riffs sont lourds et le chœur fonctionne encore à merveille sur le refrain pour lancer un *let's go down in a river* entêtant.

Sur «Rapture», Jay Buchanan fait particulièrement parler son talent au micro. La balade oscille entre plusieurs ambiances. Pile, elle est électrique. Face, elle laisse le chanteur sans accompagnement instrumental. On peut alors apprécier toute la clarté et la justesse de sa voix. En fin de titre, Scott Holiday ira de son solo. Le frontman fait encore des envolées au chant qui le portent au cri. Pour «Guillotine», l'entrée est ronflante voir saccadée. Chose innovante, la voix va utiliser des effets de micro prononcés sur quelques passages. Le chant de Jay Buchanan est tellement propre que je le préfère au naturel. Une affaire de goût. La guitare solo fait encore une fois une très belle sortie sur la fin du titre. «Horse breath» est une course dynamisée par le batteur de Rival Sons. La fin de l'album pointe le bout de son nez avec «Darkside». Une sucrerie pour terminer. Le groupe mélange encore des ambiances opposées. Tout est là, l'électrique puis l'acoustique. Le chant de Jay Buchanan fou puis posé mais toujours beau.

Darkfighter est un très bel album. Le genre de truc qu'on fait tourner en boucle facile. Le seul moyen d'en sortir, c'est peut être d'écouter la prochaine production de Rival Sons. De ce côté, ça tombe très bien. Au moment je termine cette chronique, *Lightbringer* s'annonce avec son premier single : «Sweet life». La sortie de ce nouvel opus est prévue pour le 20 octobre prochain.

■ Julien



THE ASCENDING

THE ASCENDING

(Frozen Records)

Quand six musiciens d'horizons différents décident de former un groupe, le projet semble un peu fou mais reste excitant, avec toujours le léger doute du passage des idées à la réalisation concrète d'un truc qui tient la route. En agglomérant des amateurs de folk, de rock et de métal, The Ascending était un véritable «risque», ça pouvait totalement foirer car il fallait laisser de la place à tous, autant à Jessica (qui a joué avec Alan Stivell qu'à Thomas (Tsar), à Maxime (de 20 Seconds Falling Man), à Clair (Stinky), à Alex (No Jogging For Today) ou Eddy (qui a mis de côté son Kaiser).

Le résultat est tout simplement bluffant ! Les chants (ils sont trois à se partager le micro) comme les instruments se fondent les uns avec les autres et proposent un ensemble où les adjectifs qualitatifs sont formés de quatre lettres dont un «o» (folk, prog, post et rock). Les six titres de ce premier album éponyme semblent avoir mûré pendant plusieurs années tant ils sont précis, délicats et enivrants. On ressent une harmonie plutôt rare que l'on retrouve plus aisément chez les groupes avec une grande expérience de jeu en commun. Si le violon tient une belle part dans les compositions et leur donne un goût particulier qui permet d'identifier rapidement The Ascending, quelques distorsions et frappes plus lourdes («Overture»), quelques screams («Oblivion») viennent char-

ger les atmosphères et élargir le potentiel créatif des Nantais. Ces deux démonstrations de force se placent entre «Circles in the same sky» et «Herons» où «douceur» est le maître mot, une ambiance ouatée garnie d'une chaleur amenée par les cordes et le timbre d'Eddy qui peut alors évoquer Nick Cave (si tu aimes le titre qu'il a partagé avec P.J Harvey, tu vas adorer ce disque).

Alliage inattendu, The Ascending étonne par la qualité de sa première production, et outre la beauté de ces morceaux très bien réfléchis, il faut noter le côté «inédit» ou «nouveau» de cette proposition musicale, alors qu'on pensait avoir déjà tout entendu, le groupe amène du frais en mixant ses références et ses talents, alors peut-être que ma culture n'est pas assez étendue pour avoir un élément de comparaison mais je suis heureux d'entendre du son frais et bluffé par une telle cohésion.

■ Oli



GOROD

THE ORB

[Season of Mist]

Lorsque l'on parle de sommité dans la planète death metal française, Gorod revient avec insistance. Et ce nouvel album, nommé The orb, ne nous pousse pas au mensonge encore une fois. Quelle classe ! À la hauteur de son artwork dont les lettres du nom du groupe et le visuel qui l'accompagne sont dotés d'un vernis doré brillant. Un œil bleu-vert qui nous regarde et qui symbolise souvent le miroir de l'âme mais qui semble

signifier ici l'orbite, le cercle ou le mouvement. Il est vrai que The orb représente un perpétuel mouvement.

Les Bordelais ont pris soin sur leur nouvel album de ne pas rester sur leurs acquis et de pousser leur esthétique death vers des sphères plus mélodiques tout en gardant cette richesse et cette technicité époustouflante. Ils représentent le death moderne en France en épousant des formes «prog» («Savitri» en est un des plus bel exemple) et donc forcément mélodieuses, mais également des moments plus relâchés («The orb») qui permettent à l'album de s'équilibrer. Par moment, ces aspects peuvent rappeler certains plans de Gojira, mais la comparaison s'arrêtera là. Dans tout ce magma de riffs complexes, de tartinage à base de tapping et de soli démoniaques, de matraquage de fûts, se trouve une reprise absolument surprenante et magique de «Strange days» des Doors qui vient terminer ce The orb. Si on aime le death metal chez W-Fenec, c'est aussi parce que Gorod existe.

■ Ted





THERAPY?

HARD COLD FIRE

(Marshall Records)

Tournées reportées, re-reportées et encore reportées, anniversaire de leurs 30 ans de carrière, album best of, album remasterisé (Nurse), side-project (Jaaw), Therapy? n'a pas toujours maîtrisé son calendrier depuis Cleave et a du laissé au placard ce nouvel album pendant près d'un an et demi avant de le faire, enfin, paraître. Si pour les fans, l'attente fut longue (même si les diverses sorties et autres projets ont pu satisfaire une partie de notre appétit), je n' imagine pas ce que ça a dû être pour notre trio affamé de scène et de partage. Avoir des titres sous le coude et ne rien pouvoir en faire, ça doit être terrible.

Déboule donc au printemps Hard cold fire, trois mots qui semblent ne pas aller ensemble (du feu froid ?) mais qui sont les premiers d'un vers de Louis Macneice, poète fier d'être irlandais qui a vécu au XXe siècle, connu pour sa poésie humaniste et engagée, ça correspond donc tout à fait à Therapy? sur les idées mais aussi sur ces mots qu'on peut mettre dans une phrase pour résumer leur musique, un rock assez dur, parfois froid mais toujours nourri par un feu sacré. On avait beaucoup apprécié Cleave, si c'est également ton cas, tu ne devrais pas être trop surpris par son petit frère, avec la même équipe dans l'ombre et la même envie d'en découdre, on obtient forcément un bon album !

Et histoire de mettre tout le monde d'accord, on

se prend en pleine tête «They shoot the terrible master», une dynamique imparable, un son granuleux, une caisse claire qui claque et un refrain qui se fredonne, pas de doute, Andy et ses potes vont encore marquer des points. Si «Woe» n'apporte pas grand-chose, on a ensuite l'enchaînement «Joy» et «Bewildered herd» qui ont un je-ne-sais-quoi de Troublelegum et me ravissent, entre l'énergie et la gestion des silences, ce sont deux perles ! J'aime bien aussi «Two wounded animals» mais pour une toute autre raison, sur ce morceau, l'effet sur le chant va flirter avec le style de Richard Patrick (Filter) sur l'immense Title of record. Retour au old school avec «To disappear» et son riffing acéré, un peu basique mais plus intéressant que la variété de «Mongrel» qui compte un peu trop d'idées à mon goût. Rien de tel que l'essentiel, une petite mélodie et une paire d'accords saccadés sur un rythme qui envoie, genre «Poundland of hope and glory», et je suis content... En tout cas, plus que quand les effets bouffent un peu les notes («Ugly») ou quand ça trainaille un peu («Days kollaps»).

Avec plus d'une moitié de la tracklist de très haute volée, on peut confirmer que Hard cold fire est un bon album de Therapy? et avec une réelle variété dans les approches, il peut certainement rallier assez large le nombre de fans qui aiment parfois des éléments différents chez ce groupe hors norme.

■ Oli



THERAPY?

OK, C'EST DE MA FAUTE. J'AI REÇU LE NOUVEL ALBUM DE THERAPY? AU MOMENT DU BOUCLAGE DU MAG #56, PAS MOYEN D'EXPÉDIER LA CHRONIQUE, ELLE PARAÎT DONC DANS CE NUMÉRO... ET COMME ON A UNE BONNE CONNEXION AVEC L'IRLANDE DU NORD, ON S'ÉTAIT DIT QU'ON FERAIT UNE INTERVIEW... ET PUIS IL Y A EU LE HORS SÉRIE HELLFEST, ÉNORME, LE BREAK D'UN MOIS POUR S'EN REMETTRE, QUELQUES AUTRES VACANCES ET DÉJÀ LE RETOUR AU BOULOT EN SEPTEMBRE. UN MOIS DURANT LEQUEL ANDY ENCHAÎNE LES DATES TANT AVEC THERAPY? QU'AVEC JAAW. TROUVER DU TEMPS POUR UNE INTERVIEW EST DEVENU TRÈS COMPLIQUÉ, ALORS POURQUOI PAS UNE «INTERVI OU» EN MODE DIRECT ET SANS FIORITURE ? OK ? C'EST PARTI.

Poésie ou littérature ?

Littérature.

Lire ou écrire ?

Écrire.

Hard ou Cold ?

Hard !

Studio ou scène ?

Scène.

Reprise de Joy Division ou reprise de Hüsker Dü ?

Reprise de Joy Division.

Northern Ireland Music Prize pour le meilleur concert ou pour le meilleur album ?

Northern Ireland Music Prize pour le meilleur album.

Clip de «Poundland of hope and glory» ou clip de «Joy» ?

Clip de «Poundland of hope and glory»

Vinyle vert ou vinyle bleu ?

Le bleu.

Electric Ballroom ou Sebright Arms ?

Electric Ballroom.

Tournée française ou vacances ?

Tournée française bien sûr !

Instagram ou Facebook ?

Instagram.

Nord-Irlandais ou européen ?

Les deux.

Bière ou whisky ?

Whisky.

Foot ou rugby ?

Football.

Hier ou demain ?

C'est demain que ça se passe !

Merci Andy d'avoir réussi à nous trouver un peu de temps, merci à Sam chez Kinda d'assurer un relais de première classe !

■ Oli

Photo : Tom Hoad

HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

Bien le bonjour, Guillaume Circus ! C'est (déjà) la rentrée, et y'a pas à tortiller, les affaires reprennent. Enfin, il faut quand même reconnaître que pour la team HuGui(Gui), ça ne s'arrête jamais. Ça bosse même plutôt dur pendant la période estivale, entre la rédaction d'un article bonus exclusivement dédié au fanzine papier (et donc que nos chers lecteurs du W-Fenec ne retrouveront pas dans notre mag en ligne) et, surtout, la mise en page et l'impression du recueil de nos aventures pour cette saison 2 qui vient de se terminer. Et pour le coup, je voudrais te rendre hommage. Oui, toi, Guillaume Circus, tu as fait un boulot admirable. Oui, vraiment. À tel point que certains graphistes «dans la place» commencent à blêmir devant le rendu de ce nouveau fanzine et s'inquiètent pour leur avenir avec l'arrivée sur le marché d'un sérieux concurrent. En plus d'une couverture impeccable (encore merci Dan !), la mise en page est vraiment chouette et le rendu sur papier l'est tout autant. J'ai

vraiment l'impression que tu as pris du plaisir à «créer» ce nouveau monstre, et je vais en remettre une couche en te félicitant une nouvelle fois !

Mais je vais arrêter de te passer de la pomme dans le dos (ça doit quand même faire du bien, et laisser ta chère et tendre s'occuper de ça, je ne veux pas d'histoire, hein ?) et je vais juste préciser à nos lecteurs que le zine est dispo (modalités par échanges de mails sur nos adresses respectives) et sur certaines distro de groupes qu'on aime tant. Not Scientists dispose d'un petit stock, et on va faire en sorte que le fanzine circule le plus possible. Passons à autre chose, et notamment à l'ouverture de la saison 3.

Encore une fois, j'ai l'impression qu'on est un peu à la bourre pour rendre nos articles au Grand Chef Oli, mais en même temps, on a eu un emploi du temps bien chargé, n'est-ce-pas





? Du coup, la transition est parfaite pour te présenter mon tuyau du moment, qui est PILE dans l'actualité car le groupe est en tournée en Europe et joue son premier concert français au moment même où je rédige ces lignes. Ce tuyau, c'est Schedule 1.

Si tu as bonne mémoire (remember le numéro 55), je te faisais part d'un trajet en van avec les Burning Heads tout à fait enrichissant, au cours duquel ce cher Fra (chant) m'a refilé des tuyaux de haute qualité. Pour paraphraser mon article de l'époque :

« Et voilà que notre homme me sort deux noms : Bottlekids et un autre. L'autre, il est possible que je t'en reparle un jour. »

Ce jour est donc arrivé. Et l'autre, c'est donc Schedule 1. Si mes souvenirs sont bons (il faut dire que ma mémoire me joue de plus en plus de tours), c'est plus exactement ce bon Thomoï (batterie) qui est à l'origine de la diffusion de la bonne parole. Lors d'un concert aux États-Unis en 2022, son groupe de toujours Komintern Sect a partagé l'affiche avec Schedule 1 de Vancouver/Toronto. Certain du fait que le groupe plairait à Fra, Thomoï lui a ramené un tee-shirt que le chanteur porte fièrement. Ça tient à peu de choses quand même, ces tuyaux ! Schedule 1 est composé de quatre types jouant dans divers groupes tels que Bishops Green, Dead Cells, Candy et Systematik (ça, c'est pour aller choper les fondations,

histoire d'avoir une base bien solide) et qui ont profité à leur manière des périodes de COVID pour lancer ce nouveau projet. Pratiquant un post/cold punk avec de grandes rasades de sonorités synthétiques, de plans new wave et de rythmes entraînants, Schedule 1 a sorti son premier EP début 2022 composé de six titres qu'on peut même qualifier de tubes. Rien de moins. Tu m'arrêteras si je me trompe, mais ce style (qui a le vent en poupe en ce moment, il faut bien le reconnaître) ne t'est pas très familier. Mais je suis persuadé (et là aussi, je peux me tromper) que tu vas aimer Schedule 1. Tout d'abord parce que les morceaux sont dynamiques (« Show your children » qui ouvre le disque est une bombe) et ultra mélodiques (tu ne pourras pas résister à « Paint it red »). La voix est envoûtante (pour ne pas dire troublante), la basse est hyper active, les guitares mélodieuses et rageuses, et... j'adore, tout simplement. Tu vas aussi adorer cette alchimie créée par Schedule 1 qui transpire la sincérité et la passion (qualités indispensables, tu ne trouves pas ?). Si tu comptes sur moi pour te filer deux ou trois influences du groupe, il va falloir que tu te débrouilles tout seul comme un grand, car je n'ai pas beaucoup de recul de ce côté-là. Mais qu'importe, Schedule 1 et son premier EP du même nom se suffisent à eux-mêmes pour breveter illico ce tuyau sans défaut de fabrication. Bref (il te passe le bonjour d'ailleurs !), ces quatre garçons ont réalisé un disque de grande classe et j'enrage encore de ne pouvoir profiter d'un des concerts de la tournée française qui passe par Tours, Montpellier, Lyon, Dijon (un jeudi putain !) et Paris. Pour l'anecdote, j'ai branché le tourneur cet été (quand j'ai eu vent par Wattie de Lion's Law que ça tournait dans l'Hexagone) pour trouver un plan à Nancy, mais ma piste du moment s'est révélée infructueuse et je n'ai pas pu creuser d'avantage, ayant alors à ce moment-là besoin de couper de mon quotidien. Mais je n'ai pas de regrets car d'une part, le groupe a réussi à trouver des dates tous les jours dans un routing pas trop déconnant, et surtout, j'ai énormément de chances que des camarades/potes/amis illuminent mes journées/soirées/nuits avec de telles découvertes. Bon écoute mon pote, j'ai hâte de savoir ce que tu en penses ! Ah, au fait, j'ai évoqué Bottlekids

au début de ce papier. Le groupe va faire un weekend en France (Périgueux, Montreuil et Boulogne sur Mer) en octobre prochain avec... Burning Heads ! Je te rappelle que tu es invité (au sens propre et au sens figuré) à te rendre à la date parisienne et je compte sur toi pour me raconter cette soirée qui s'annonce dantesque ! (GdC)

Aaaahhh, enfin des nouvelles de mon Gui de Champi préféré ! Bon, en même temps je n'en connais qu'un mais heureusement qu'il (tu) existe(s). Parce que, sinon, je n'aurais à priori jamais participé à l'aventure W-Fenec, ni à celle HuGui(Gui) et à ce titre, je n'aurais pas achevé un de mes buts dans la vie : sortir un fanzine. Chacun ses rêves, chacun son chemin. Je serais également passé à côté d'un paquet de bons groupes, sans oublier, bien sûr, l'aventure humaine, les chambrages... Bref (clin d'œil). Je sais que c'est un peu l'hôpital qui se fout de la charité mais permets-moi de te taquiner quand tu m'envoies ton papier et ton tuyau deux jours avant la deadline du mag. Alors que j'ai tout juste commencé à attaquer une chronique (et la moitié de la retranscription d'une interview... réalisée en juin !) sur l'ensemble des trucs que je me suis engagé à rédiger. Hum hum... Désolé Grand Chef Oli !

Mais c'est vrai que la conception du zine pour

la deuxième saison de nos tuyaux m'a bien accaparé. Je t'accorde néanmoins le fait que je me suis sacrément amusé à le mettre en page, découvrant des nouvelles fonctionnalités du logiciel Scribus et bidouillant même des encarts de réclames pour d'autres. Que les infographistes dorment tranquille sur leurs deux oreilles, je m'arrache encore bien les cheveux (j'en ai, je peux) et passe des heures sur des choses qui se font normalement aisément le temps d'un album de punk-rock (30 minutes, quoi). Je suis en tout cas bien satisfait du rendu final, hormis la vilaine coquille qui m'a échappé, sur la seule partie que j'ai tapée direct sans passer par Word. Et sans bien sûr imprimer pour relecture papier, à genre 23h, histoire de valider dans la foulée et envoyer le pdf à l'impression, trop excité et impatient que j'étais. Quand je m'en suis rendu compte, ou plutôt quand ma mère (qui, par le hasard du calendrier, s'est retrouvée une des premières lectrices) m'a dit : « J'ai vu une petite faute, sur la première page en plus ! », j'étais bien bien dég en bon grammar nazi que je suis. Est-ce que l'idée de refaire une commande chez Script Laser m'a traversé l'esprit ? La réponse est oui. Et puis au final, je me contente bon gré mal gré de corriger chaque numéro avec un petit trait au stylo noir. Tu peux faire de même sur les tiens, s'il te plaît ? Merci. Et merci d'être toi aussi autant enthousiaste sur ce nouveau



zine. J'espère que celui-ci également circulera comme on le souhaite et permettra aux lecteurs-ices de chouettes découvertes. Ça a toujours été le but et si les gens ne connaissent aucun des groupes du sommaire, j'ai envie de dire, tant mieux.

D'autant plus quand on attaque la saison 3 avec un tuyau pareil. Schedule 1 ! J'ai commencé à voir le nom tourner dans mon fil Facebook il y a quelques jours, au détour de publications, discussions et ça s'est vraiment emballé avec leurs toutes récentes dates françaises (septembre 2023). J'ai ouïe dire qu'il n'y avait pas eu foule à Montpellier. Arf. En même temps, la promo avait été assez inexistante. On a chacun nos automatismes, tu lances toi Deezer, et moi Bandcamp et je constate qu'ils n'ont en effet qu'un seul disque, cet EP sorti en février. Comme toi, je succombe direct au premier morceau «Show your children». Une base punk-rock, des guitares un peu froides, un chant mélancolique, détrompe-toi camarade, ça fait plusieurs années que je suis cette «nouvelle» scène, mais surtout les groupes français il est vrai. J'avais d'ailleurs fait une playlist spéciale pour le site J'écoute Sardou dans le noir à l'automne 2021, à base de Syndrome 81 (de Brest et album de l'année en 2022 !), Kronstadt (Lille), Demain (Rennes), Litovsk (Brest), Rancœur (Nancy) et dans une moindre mesure, mes chouchous Zone Infinie (Lyon), multi-chroniqués pour le W-Fenec. Sans prendre le temps de m'ouvrir à l'international (c'est la luuutteuh finale) mais c'est désormais chose faite grâce à toi et Schedule 1. L'EP vient de tourner 3-4 fois pendant que je rédigeais ces lignes et je n'ai pas vu le temps passer. Pas besoin donc de SAV pour ce tuyau, c'est du costaud ! C'est marrant, j'ai sorti le nez de mon écran à chaque fois aux deux mêmes moments. Le début de «Show your children» qui ouvre le disque et n'augure que du bon, et le petit riff trop cool à 1min40 de «Paint it red». Je suis fan !

Je ne connais pas les groupes dans lesquels jouaient avant ces Canadiens, à part Bishops Green (que j'affiliais vaguement à la scène street/punk/oi!) mais ils ont bien fait de se réunir. Schedule 1 est donc complètement



validé et j'ai déjà envie d'entendre la suite de leurs aventures discographiques.

De mon côté, je lance les hostilités avec Church Girls de Philadelphie. Dans mes souvenirs, je suis tombé pendant le premier confinement sur un post FB sponsorisé annonçant la sortie de leur album *The haunt* (février 2020). Je devais être une cible marketing privilégiée, ou alors était-ce parce que je cherchais des idées de thématiques pour les playlists J'écoute Sardou dans le noir, mentionné précédemment. J'avais commencé à référencer Petrol Girls, Muncie Girls, (Spice Girls ?), Girls in Hawaiï, Girls Against Boys... Ces derniers ayant aussi leur place dans une playlist «Boys just wanna have fun» du même acabit. Bref, ce projet a comme beaucoup d'autres avorté mais la curiosité qui m'avait poussé à lancer le Bandcamp de Church Girls s'est, elle, avérée fort fructueuse. «Nothing», le premier titre défonce d'entrée. J'aime tout dedans : sa patate, son efficacité, son intensité, qui s'exprime notamment dans la voix de la guitariste/chanteuse Marie Beaumont, parfois rageuse, parfois plus langoureuse/plaintive (emo ?), les mélodies, les nombreux petits tricks de guitare... Les morceaux qui suivent sont (presque) du même niveau. Indie-rock, punk-rock, power-pop ? Whatever, on est dans ce crédo et je ne sais pas si tu me suivras mais sans jouer trop dans la facilité, je trouve que ça se rapproche parfois de New Pagans, ton tout tout premier tuyau, même si je concède que la



chanteuse Irlandaise est encore plus ensorceleuse.

Les deux derniers morceaux sont un peu en deçà du reste mais il y a suffisamment de tubes entre «Nothing», «Could've been», «Better», «The haunt», «Regression», etc... pour que je sois revenu très souvent sur cet album et que j'ai gardé un œil attentif à ce groupe de Philly. Un an et demi après, il remettait le couvert avec l'album Still blooms (octobre 2021, avec une version UK/Europe chez tes/nos amis de Big Scary Monsters !), et nouvelle claque avec le titre d'ouverture : «Surface». Même qualité de composition, même tension, même album homogène, mêmes petits arpèges inspirés et tubes en veux-tu en voilà : «Surface» donc, «Separated», «Vacation», «Undone», «Basement» (un peu plus «facile» mais toujours hyper efficace également), «Vision»... Autant dire que je vais galérer pour ne choisir qu'une seule chanson pour la playlist HuGuiGui #3, héhé ! En réécoutant plus attentivement, je me sens quasi obligé de reciter la référence

que je t'avais sortie pour parler de New Pagans, à savoir Pretty Girls Make Graves. Ah, tiens, un groupe que je n'aurais pas manqué de caler dans celle « Girls just wanna have fun », aux côtés de Church Girls.

À la base, je gardais ce tuyau bien au chaud pour le proposer également à l'un de nos futurs Guillaume invités pour un HuGui(Gui) (Gui) mais comme dans la probable «hiérarchie» (quel mot horrible) il ne va arriver que dans 2-3 saisons, je te le balance maintenant. En étant presque dans l'actu ! Church Girls vient de sortir un nouveau single, le très bon «Nightmare nights», et est en tournée UK avec le groupe Really Big Really Clever. Tu sais, le groupe formé sur les cendres de Gender Roles, dont on discutait dans l'épisode bonus papier fanzine ! Et il a un temps été prévu que cette tournée passe par Paris. Comment je le sais ? Parce que j'ai vu Church Girls l'année dernière au Fest, pour un concert trop cool au Vecino, chouette spot mais moins que celui où le groupe rejoue cette année pour mon plus grand plaisir, au Loosey's. Le matin,

avant ledit concert du Fest, j'avais posté sur Insta une story (ouais, je suis grave à la page) avec les 3-4 groupes que j'étais le plus content d'aller voir, sur la vingtaine de prévus. V'là-t'y-pas que je recevais un gentil cœur et message de la chanteuse qui me répondait : « Awesome ! Our drummer is French :) ». Effectivement, le nom de Julien Varnier aurait pu attirer mon attention. Encore qu'elle, Marie Beaumont, n'est pas française... Bref, à la fin du concert, je suis donc allé tchatcher un peu avec le Julien, excellent gars ayant trouvé l'amour de l'autre côté de l'Atlantique et vivant désormais le rêve américain. On est toujours en contact et il m'a tuyauté sur cette éventuelle date française de Church Girls mais c'est malheureusement tombé à l'eau. En espérant que cela se concrétise à une autre occasion et que la France entière les réclame grâce à ce tuyau. Encore faut-il que tu partages mon enthousiasme et intérêt pour ce groupe. Alors, t'en dis quoi ? (GC)

Sacré Circus. Comment oses-tu te moquer de ma personne en ce qui concerne le fait de rendre mes articles à la bourre ? J'ai besoin de rétablir la vérité. Déjà, je ne t'ai pas envoyé mon tuyau à deux jours de la deadline, mais à quatre jours. LE DOUBLE !!! Sacrée nuance. Et comme tu attaques fort pour débiter cette nouvelle saison (qui s'annonce, malgré ce petit règlement de compte, vraiment réjouissante) de HuGui(Gui) les bons tuyaux, je me dois de rappeler que nous avons un pacte de non-agression en ce qui concerne les deadlines (et la qualité de nos photos de concerts aussi, même si tu assumes les deux sans problème). Bref (paf, c'est mérité), on n'attaque pas le temps qui passe trop vite et le flou des images. C'est bien compris ?

Maintenant que l'église est remise au centre du village (je ne pensais pas utiliser un jour cette expression dans un papier du W-Fenec) et que je me suis calmé (disons que je suis un peu tendu en ce moment et que j'ai tendance à démarrer Aucard de Tours), je ne peux que me réjouir de savoir que tu apprécies Schedule 1. Je n'avais pas conscience que tu t'intéressais à cette scène synthé wave, mais maintenant que tu me le dis (ou plutôt que tu me l'écris), c'est vrai que tu m'as déjà évoqué les réf fren-

chies que tu as citées. Moi qui pensais prendre un risque en te proposant ce tuyau d'outre Atlantique, je suis bien content d'avoir tapé dans le mille. À ce propos, j'ai opéré deux frappes chirurgicales entre le moment où je t'ai envoyé le début de cet article et l'instant même où je t'écris. D'une part, Alec de Bawlers Asso (sur bon relais de notre ami Fra) m'a chopé un skeud de Schedule 1 (pressage européen) lors du concert de Tours qu'il organisait le 18 septembre dernier. D'autre part, et alors que je te jalousais (et c'est rien de le dire) d'aller voir Bottlekids et les Burning en très proche banlieue de Paris, voilà que la date de Boulogne-sur-Mer susmentionnée a été annulée et que le plateau s'est rajouté au concert des Vulgaires Machins à Tours le 14 octobre prochain. J'ai saisi ma chance (et ma carte bleue) en chopant des billets de train pour assister à cette affiche extraordinaire (et je pèse mes mots). JC est chaud pour faire le voyage, et je crois savoir que tu as l'autorisation d'y aller également. Ça va être la fête du côté du Bateau Ivre. Mais revenons à nos moutons.

Quand j'ai lancé Church Girls dans mes nouvelles oreillettes bluetooth, et que j'ai entendu la voix de Marie, je ne te cache pas que je me suis dit : « Tiens tiens, Circus me propose un nouveau groupe avec une voix féminine ». Ce qui n'est pas pour me déplaire, je te l'accorde. J'ai complètement craqué sur The Beths, je suis tombé amoureux de Colleen Green, je n'ai toujours pas saisi la hype autour de Wet



Leg. Quelle sensation va me procurer Church Girls ? J'aurais bien voulu garder le suspense un peu plus longtemps, mais le temps nous est compté (pour rendre notre papier à l'heure), alors je t'annonce que je ne vais pas faire valoir les dispositions de l'article L221-28 du code de la Consommation. Au contraire, j'approuve ce tuyau à 100 %. La pop punk de Church Girls est rafraîchissante à souhait, bien amenée et parfaitement huilée. J'enchaîne les écoutes de Still blooms (2021) et de The haunt (2020) avec beaucoup d'enthousiasme, même si je pense qu'un son un peu plus fat rendrait l'ensemble encore plus intéressant. Mais je chipote car on est loin du bricolage, et j'éprouve beaucoup de plaisir à enchaîner les tubes du dernier album en date que sont «Separated» (purée, ce refrain !), «August» (morceau aussi simple qu'efficace), «Basement» (mon préféré),... et bien d'autres. Le groupe maîtrise à la perfection les morceaux catchy et les titres plus apaisés, et il ne fait aucun doute que ce quatuor va squatter mon application de streaming un bon moment... et ma chaîne hi-fi aussi, car je viens de commander le compact disc ! L'apport de soupçons de cuivre rend l'ensemble irrésistible. Carrément irrésistible.

Je ne suis absolument pas surpris que le groupe soit dans le catalogue du génial label Big Scary Monsters, car il a beau être américain, je trouve qu'il a de belles sonorités anglaises. À vrai dire, je lui trouve quelques similitudes avec The Beths dans la qualité d'écriture et l'intensité émotionnelle. Par contre, étant attentif aux sorties du label d'Oxford, je ne comprends pas comment j'ai pu passer à côté de ce band. Je ne vois que deux explications : soit j'étais en bouclage pour le W-Fenec, soit un album des Wildhearts a dû sortir au même moment, accaparant toutes mes pensées. Après vérification, 21st century love songs du quatuor de Newcastle est sorti le 3 septembre 2021, et Still blooms le 8 octobre de la même année. Tout s'explique. Je vais en tout cas être plus attentif à ce qui se passe pour le quatuor de Philadelphie. J'en profite pour en remettre une louche à propos de «Nightmare nights», ce nouveau single sorti début septembre et qui, en plus de tabasser, bénéficie d'un son

percutant qui fait mouche. On est clairement dans un registre plus incisif à la PUP, mais les refrains pop acidulés sont toujours là ! Si le prochain album part dans cette direction, on va être gâtés !! Par contre, tu pourrais me reprocher de ne pas évoquer les titres de The haunt, alors je vais en dire quelques mots car cet album comprend aussi quelques chansons qui trottent dans la tête (même si, encore une fois, le son me semble un poil plus léger) : «Could've been» (et son intro lo-fi), par exemple, est tout simplement excellent. «Twin hell fire» se démarque également et pourrait lui aussi être un morceau de The Beths, C'est un peu plus alambiqué que son successeur aux structures moins complexes mais ça reste aussi un chouette disque. Mais j'ai une nette préférence pour Still blooms et je suis certain que je vais adorer le suivant.

Church Girls rejoue au Fest cette année ? Ça doit être un gage de qualité d'être sur l'affiche deux ans de suite. J'espère juste que ça ne joue pas en même temps que NOT que tu m'as promis d'aller voir (tu serreras la louche de ma part à ce bon Davey Warsop en lui refillant un HuGui(Gui) #2 et pourquoi pas un W-Fenec #47 auquel il a brillamment participé). Je suis également tombé sur un flyer numérique de la tournée UK (avec Really Big Really Clever que je trouve très intéressant) qui a lieu actuellement (tout comme la tournée française de mon tuyau), et pour le coup, on peut dire qu'on est carrément dans l'actu, mon gars ! Ça permettra de faire passer l'envie à Oli de nous virer. En même temps, le mag n'aurait plus la même saveur sans cette géniale rubrique, alors on peut dire qu'on est protégés... mais on va éviter de trop tirer sur la corde, ok ? Je te remercie pour ce tuyau et j'ai hâte de poursuivre nos aventures ! (GdC)

■ Gui, Gui

PS : Si tu veux la version papier du fanzine, contacte nous !
guidechampi@w-fenec.org
guillaumecircus@hotmail.fr

GUI DE CHAMPI & GUILLAUME CIRCUS
présentent

HuGui(Gui) **les bons tuyaux**



SAISON 2 (2022-2023)



FOREVER PAVOT

LA PANTOUFLE (2017)

(Born Bad Records)

Pour ce deuxième volet des disques oubliés, j'ai choisi l'un de mes albums préférés de l'année 2017. Un disque d'un groupe qui a sorti une nouvelle galette cette année, en plus. Vous allez me dire spontanément : «Mais tu ne veux pas parler du dernier, plutôt ?». J'aurais aimé, mais le label Born Bad Records ne fait pas de promo, ou alors pas avec tous les médias. C'est regrettable et pour compenser ça de manière simple et efficace, je me suis dit que j'allais inaugurer l'arrivée de Forever Pavot sur nos pages avec son œuvre que je trouve de loin la plus réussie à ce jour : La pantoufle. Sorti en novembre 2017, cet album est le deuxième de cette formation de musique pop à la fois baroque et psychédélique fondée et menée d'une main de maître par l'ex-Arun Tazieff, Émile Sornin.

Pensé comme un film, narratif par moments, La pantoufle aborde autant l'enfance, la romance comme le polar avec une touche sonore surannée qui nous renvoie directement dans les 60's (pop baroque) et les 70's (le psychédéisme). Des titres solides pour appuyer des récits plus ou moins animés d'actions, parfois cocasses (comme cette recherche de pantoufle dans «La pantoufle est dans le puit»), donnant ainsi son grain de sel à cette production musicale particulièrement belle et étonnante. Entouré d'une équipe de musiciens dont certains sont connus de nos services (Benjamin Glibert d'Aquaserge et Fabrice Gilbert, chanteur de Frustration, autre

groupe phare de Born Bad Records), Émile Sornin s'est réellement sorti de sa zone de confort pour concevoir ce bijou. Contrairement à Rapsode, son premier LP sorti trois ans plus tôt, les compositions et la recherche de nouvelles sonorités pour habiller ses propos dans La pantoufle ont été bien plus poussées, sans pour autant faire du hors-piste dans son style de prédilection. Sur cette galette, l'instrumentation et les arrangements ont une place de premier choix, sans parler du langage qui vire cette fois-ci totalement en français, avec un peu de patois charentais à la clé (le titre «La soupe à la grolle» évoque une recette culinaire charentaise à base de grolle («corbeau» en charentais) qu'on préparait pendant la guerre).

On ressent chez Émile cette quête absolue de faire renaître un genre ancré dans le temps, celui des bandes sonores de films français de l'époque de François de Roubaix ou celles, par exemple, des films de Georges Lautner, avec l'aide d'instruments rétros tels que l'orgue, le synthé monophonique ou plus étonnant, l'épinette, un clavier de la famille des clavecins. Il s'agit véritablement d'un album marqué par l'obsession de son géniteur à rendre hommage à ces décennies au sein desquelles la créativité n'avait que peu de limite (pop, jazz, électronique, rock progressif, baroque, funk, improvisations...), mais également aux souvenirs personnels. Comme un devoir de mémoire. Et le résultat porte ses fruits avec des titres accrocheurs, joués avec une bluffante maîtrise, et qui posent intelligemment chaque couleur de cette œuvre cohérente et désormais inoubliable pour beaucoup de passionnés. J'ai volontairement évité de rentrer trop dans les détails, préférant ainsi vous donner l'envie de vous immerger dans l'univers surprenant d'Émile Sornin, vous ne serez pas déçu.

■ Ted



BACK OF SEADOGS

BACK TO THE PARTY (2011)

[Autoproduction]

Au début des années 2000, les Liégeois de Back of Seadogs sortent deux EPs qui mettent à l'honneur le Rock. Et depuis 2004, plus de nouvelles... En 2023, le groupe reprend sérieusement du service, donne plusieurs concerts cet été et j'imagine que l'un de ses membres fait une recherche Google «Back of Seadogs»... Et la première réponse, c'est la page du W-Fenec où sont chroniqués leurs deux EPs mais pas leur album sorti en 2011, la promo n'étant pas spéciale-

ment leur point fort. Cet oubli est réparé avec un petit courrier et me voici à écouter ce combo qui surgit du passé avec un CD d'il y a plus de 10 ans pour qu'on parle de lui aujourd'hui. Mais pourquoi pas, surtout qu'on a une nouvelle rubrique qui évoque ces disques exhumés du passé qu'on n'a pas chroniqués.

Son titre ? Back to the party ! Un titre idéal pour un retour aux affaires en 2011 et qui est donc toujours valable 12 ans après ! Le quintet a peut-être vieilli mais n'a probablement pas perdu son énergie et l'envie d'envoyer du riff old school à travers les amplis. Come on baby, let's rock ! On appuie sur les pédales et ça envoie, c'est aussi simple que ça ! À part sur le plus groovy «Lonely boy» (à l'accent très anglais) et le complètement ska «Born in 64», la cadence ne ralentit qu'exceptionnellement, tant pis pour les minettes qui attendent les ballades, quand les Back of Seadogs organisent une fête, ça sent la bière et la sueur mais on s'en fout car il n'y aura pas de slow ! Il faut que ça bouge, que ça danse, que ça se déhanche et pour cela, il suffit de mettre le disque sur la platine et de compter jusqu'à 4.

Le rock est immortel, l'envie de faire du rock est immortelle, mon besoin de parler de rock est vital, merci donc à Back of Seadogs d'être toujours aussi vivant et si vous sortez une nouvelle galette, ne m'oubliez pas !

■ Oli





DANS L'OMBRE : ANGIE

NRV PROMOTION EST UNE PETITE STRUCTURE MENÉE PAR ANGIE QUI SE DÉMÈNE POUR LES GROUPES QU'ELLE AIDE À SE DÉVELOPPER. ANGIE A D'EXCELLENTS GOÛTS CAR TOUS LES ARTISTES QU'ELLE APPUIE SONT CHRONIQUÉS CHEZ NOUS... À L'OCCASION DES 5 ANS DE SA STRUCTURE, ON LA SORT UN PEU DE L'OMBRE POUR UNE INTERVIEW UN POIL PLUS LONGUE QUE D'HABITUDE...

Quelle est ta formation ?

J'ai fait un BTS Communication à Paris durant lequel j'ai pu notamment faire mon premier stage en tant qu'attachée de presse dans la musique. En parallèle, je m'occupais aussi de la communication dans une association d'organisation de concerts dans le 92, MMProd, et petit à petit, des groupes ont commencé à me demander de les suivre. Après le BTS, j'ai créé

NRV Promotion tout en continuant les études à l'université en communication puis en «industries culturelles» jusqu'au Master 1. Cela m'a permis d'effectuer de nouveaux stages, notamment chez PIAS.

Quel est ton métier ?

Je suis attachée de presse et manageuse pour des groupes de rock/metal en développement.

En tant que manageuse, j'accompagne les groupes dans tous les aspects de leur carrière, l'objectif étant de les développer au maximum, de trouver de nouveaux partenaires pour les faire grandir comme des tourneurs, éditeurs, labels.... Cela consiste à gérer pour eux bon nombre de choses et de les accompagner au quotidien. En tant qu'attachée de presse, mon rôle est de promouvoir la sortie d'un EP, album, clip/single, ou encore d'une date ou d'une tournée auprès des médias ciblés.

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?

Promotion et développement de groupe. J'officie également en tant que batteuse dans le groupe de grunge parisien Lisatyd, récemment formé en 2022. Je faisais également partie du groupe Slurp entre 2018 et 2021.

Quelle partie de ton job préfères-tu ?

Le plus satisfaisant, c'est de voir les groupes évoluer et franchir des étapes. Voir mes groupes remplir des salles comme La Maroquinerie ou le Backstage à Paris, certains se sont aussi produits pour la première fois au Hellfest ... et pouvoir les suivre également sur la route, c'est un vrai plaisir ! Le contact direct avec les groupes est aussi quelque chose de très précieux pour moi, c'est en partie pour cette raison que je tiens à rester indépendante. La majeure partie du boulot se fait via des mails, ou échanges téléphoniques, donc c'est aussi important d'aller au maximum sur le terrain avec les groupes (journées promo, concerts...) pour voir aussi le fruit de notre travail et voir quelque chose de plus palpable.

Tu pourrais bosser pour un groupe dont tu n'aimes pas la musique ?

Non ! C'est primordial d'aimer la musique des groupes que l'on défend auprès des médias et professionnels. Si on n'y croit pas nous-même, à quoi bon essayer de le promouvoir auprès des autres !

Ça rapporte ?

Il m'a fallu plusieurs années pour en arriver là où j'en suis et pour parvenir à obtenir un revenu convenable. Mais maintenant que c'est

assez stable, on va dire que je ne me plains pas ! Je parviens à gagner ma vie avec un métier qui me passionne et ce n'est pas donné à tout le monde.

Comment es-tu entrée dans le monde du rock ?

Mes parents écoutaient du rock, je me suis mise à jouer de la batterie dès mes 11 ans et faire des groupes dès mes 13 ans. C'est donc venu tout naturellement, j'ai toujours baigné dans ce milieu.

Une anecdote sympa à nous raconter ?

À la base, quand j'étais au lycée, je ne voulais pas du tout faire de la musique mon métier. Bien que j'étais musicienne, j'ai décidé de faire une école de commerce après le lycée pour faire de la finance ... Mais j'ai vite compris que ce n'était pas ma place ! Alors, je me suis renseignée sur les métiers qui existaient autour de la musique, ça ne m'était jamais venu avant. Conclusion : je pense qu'on ne peut pas vraiment s'éloigner de sa «vraie nature» et de ses vocations de base, on y revient toujours !

Ton coup de cœur musical du moment ?

Il faut savoir que j'écoute énormément les artistes avec qui je bosse. Si on regarde ma playlist de l'été, c'est majoritairement ce que vous y trouverez, ainsi que des classiques du grunge dans lesquels je me replonge en ce moment. J'écoute beaucoup le nouvel album de Paerish qui sortira le 18 août et celui de Sierra qui arrivera le 15 septembre. Il y a aussi le nouvel EP de MatW, groupe de punk hardcore marseillais, qui sortira le 8 septembre et qui est carrément cool, bien que ce n'est pas ce que j'écoute habituellement. Enfin, il y a aussi l'album de Fuzzy Grass qui sortira début octobre et qui plaira à tous les fans de bon rock psyché !

Es-tu accro au web ?

Je pense que oui, de par ma génération, on a grandi avec et puis dans mon travail de tous les jours, je l'utilise beaucoup aussi. Parfois, ça peut être aussi un fardeau et une angoisse, on est tout le temps ultra connectés et il y a des moments où j'aimerais pouvoir totalement couper mais c'est rarement possible.



À part le rock, tu as d'autres passions ?

Je fais de la photo. Évidemment, principalement de la photo de concert. Je m'intéresse pas mal aussi à la réalisation de clips, que j'ai l'occasion de faire lorsque j'assiste mon ami Simon Dagallier (Rolling Ferret Films) sur des tournages.

Tu t'imagines dans 15 ans ?

Je n'ai pas encore trop pensé à ça. Mais j'espère pouvoir continuer à exercer mon métier et développer NRV Promotion tout au long de ma carrière professionnelle.

L'actu chaude, c'est l'anniversaire, NRV Promotion fête ses 5 ans, organiser l'anniversaire, c'est du boulot en plus ou du plaisir ?

Du plaisir ! (et un peu de boulot en plus quand même). En terme d'organisation, le plus gros était de trouver le lieu. Le reste va se faire tout seul, les groupes entre eux se connaissent et ont pris l'initiative d'échanger au sujet du backline... De mon côté, je me concentre sur la communication et la promo de l'événement pour essayer de rassembler un maximum de monde.

Il y a donc une belle soirée à Petit Bain, l'affiche est alléchante, ce sont les groupes qui sont en management, la sélection n'a pas été trop dure...

Oui : Grandma's Ashes, Storm Orchestra, Howard, Decasia, Liquid Bear et Gurl. J'accompagne certains d'entre eux depuis plusieurs

LES 5 ANS

MERCREDI 27 SEPTEMBRE
PETIT BAIN

GRANDMA'S ASHES - HOWARD -
STORM ORCHESTRA - DECASIA -
GURL - LIQUID BEAR

années donc c'était important pour moi de pouvoir fêter ça avec eux. On a aussi créé des liens forts au fil du temps, en plus d'évoluer ensemble. Le challenge, c'était plutôt de trouver un format et une salle qui me permettait de faire jouer ces 6 groupes en une seule soirée et ce n'était pas évident ... Je n'aurais pas pu choisir parmi eux et faire une soirée avec seulement 3 groupes.

Tu bosses aussi pour la promo du Motocultor Fest, ça prend beaucoup de temps par rapport au reste des activités ?

J'ai commencé à bosser dessus aux alentours de février. De février à juin, disons que c'était assez modéré et équilibré comme charge de travail. Mais sur juillet/août, on est sur la prépa de la promo des 110 groupes du festival sur place, donc là c'était quasiment du temps plein. Heureusement qu'on n'a pas beaucoup de sorties d'albums en été !

L'activité semble se développer, est-ce que tu te mets une limite ou tu pourrais recruter du renfort ?

Je ne me ferme pas à l'idée de recruter et monter une plus grosse structure plus tard mais ce n'est pas encore à l'ordre du jour.

Merci Angie ! Longue vie à NRV Promotion.

■ Oli
Photo : DR

W-FENE C

MAGAZINE

HORS-SÉRIE

HELFEST



0723

W-FENEC MAGAZINE



BAD RELIGION

UNCOMMONMENFROMMARS - ARABROT - GOJIRA
THE GREY - FLEAU - HOLY FAKE NEWS
BEBLY - GAËLLE BUSWEL - FOREST IN BLOOD
0621 FOREST POOKY - MUR - JORGE BERNSTEIN



MAG 47 en version papier !

Exceptionnellement, on a imprimé les Mags #47 et #50.

Il nous reste quelques exemplaires du #47, il est dispo prix coûtant en «direct» (au hasard des concerts et des stands de merch') ou on peut te les envoyer (mais la Poste prend cher à savoir 6 euros).

Si tu veux le recevoir chez toi, contacte-nous et à team@w-fenec.org on s'arrange via Paypal.

Merci de ton soutien.



JEREMIE DALSTEIN

Premier EP

3 titres



disponible en

vinyle & streaming



<https://jeremiedalstein.bandcamp.com>



1023

